

LA TABLE
RONDE



TROISIÈME CAHIER

1945



F-12

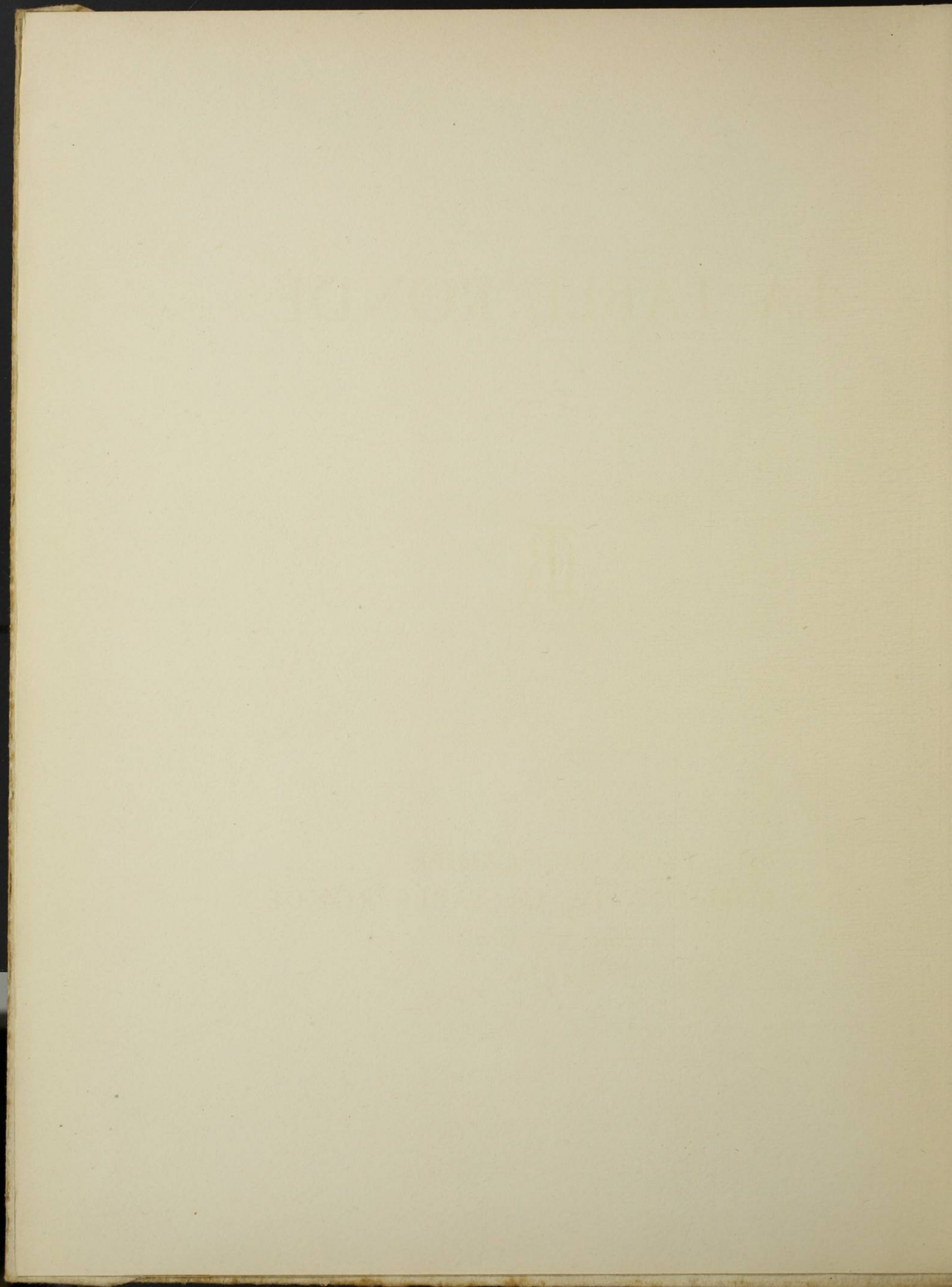
341

Je ne fay rien
sans

Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin



LA TABLE RONDE



TROISIÈME CAHIER
LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE
4 Rue Jules-Cousin
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE TROISIÈME CAHIER DE
LA TABLE RONDE

LE DEUXIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT QUARANTE-CINQ, CENT-CINQUANTE EXEMPLAIRES DE LUXE ENRICHIS D'UNE EAU-FORTE ORIGINALE DE MICHEL CIRY ET D'UNE LITHOGRAPHIE ORIGINALE DE MAURICE SAVIN, NUMÉROTÉS DE 1 à 150; ET DEUX MILLE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 151 à 2150. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 160 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE DONT 10 EXEMPLAIRES DE LUXE NUMÉROTÉS DE A à J ET 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS H.C. 1 à H.C. 150.

1979

S O M M A I R E

JEAN GIRAUDOUX

LE FUTUR ARMISTICE

PIERRE DE RONSARD

SONNET

LOUIS JOUVET

THÉÂTRE ET LANGAGE

ERNEST RENAN

TROIS LETTRES

ALEXANDRE BLOK

LES SCYTHES

JEAN ANOUILH

ORESTE

VIRGINIA WOOLF

LE MÉTIER

JEAN PAULHAN

LE MARQUIS DE SADE ET SA COMPLICE

RUDYARD KIPLING

ENNEMIS L'UN DE L'AUTRE

JEAN GENET

LA GALÈRE

THIERRY MAULNIER

LE MASQUE ET LE COUTEAU

MAURICE BLANCHOT

LE TOUT-PUISSANT

STEPHANE SINCLAIR

POÈME

ALEXANDRE ASTRUC

PRÉFACE A UN LIVRE FUTUR

YANETTE DELÉTANG-TARDIF

CHANT ROYAL

DESSINS DE: JEAN-LOUIS BOUSSINGAULT - MARIANO
ANDREU - JEAN COCTEAU - JACQUES DUPONT

GOUACHES DE: JEAN HUGO - ROGER MOREL

Fac-similé d'une lettre manuscrite d'ERNEST RENAN et d'une
partition de HENRI SAUGUET sur un poème de GEORGES HUGNET

Textes réunis par



THIERRY MAULNIER

Prière d'adresser toutes communications aux
ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE
4, Rue Jules-Cousin, Paris-IV^e



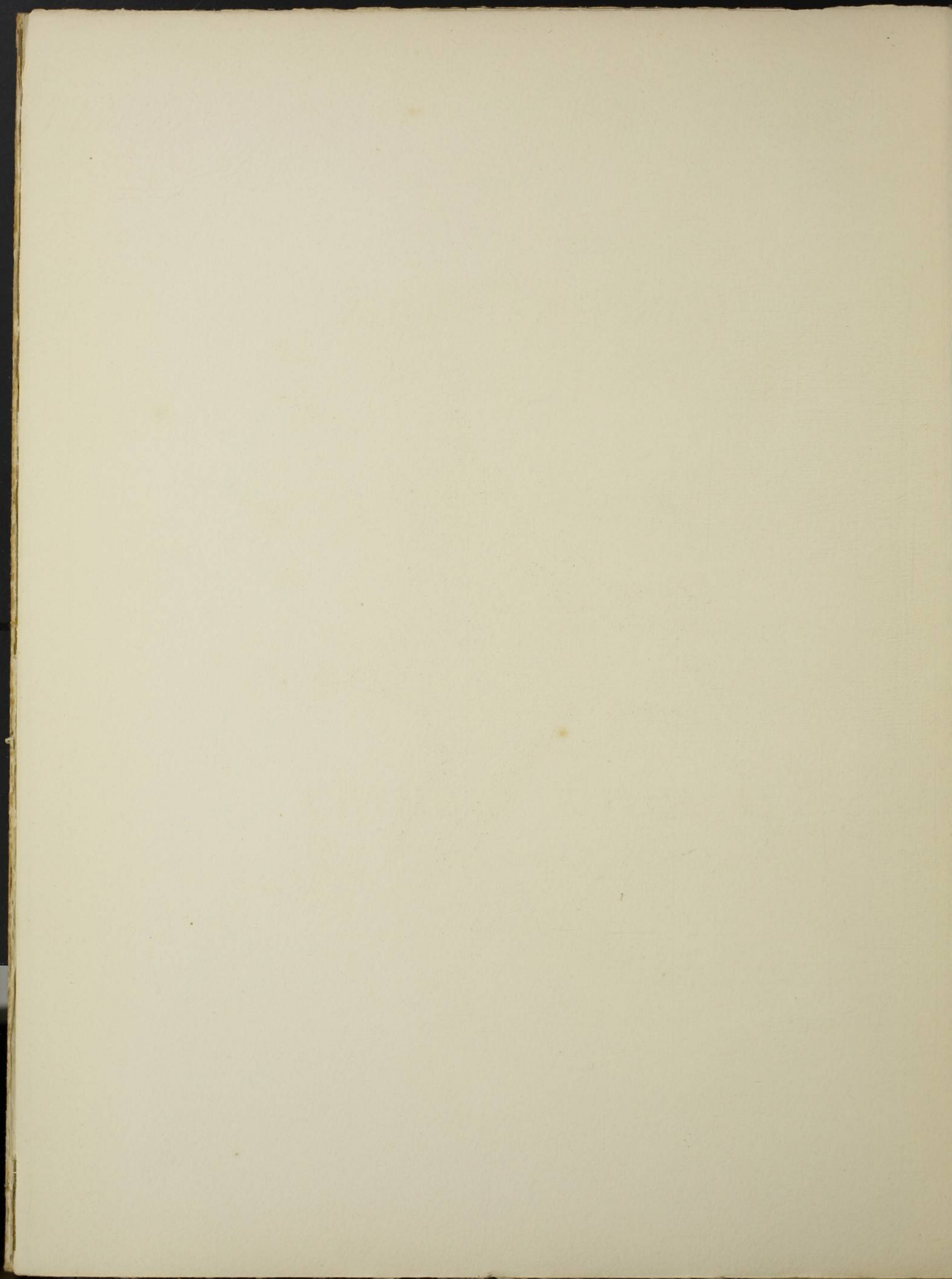
JEAN-LOUIS BOUSSINGAULT
DESSIN

J. Bousingault del.

Principales publications aux
JEAN-LOUIS BOUSSINGAULT
ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE
4, Rue Jules-Cousin, Paris-IV^e



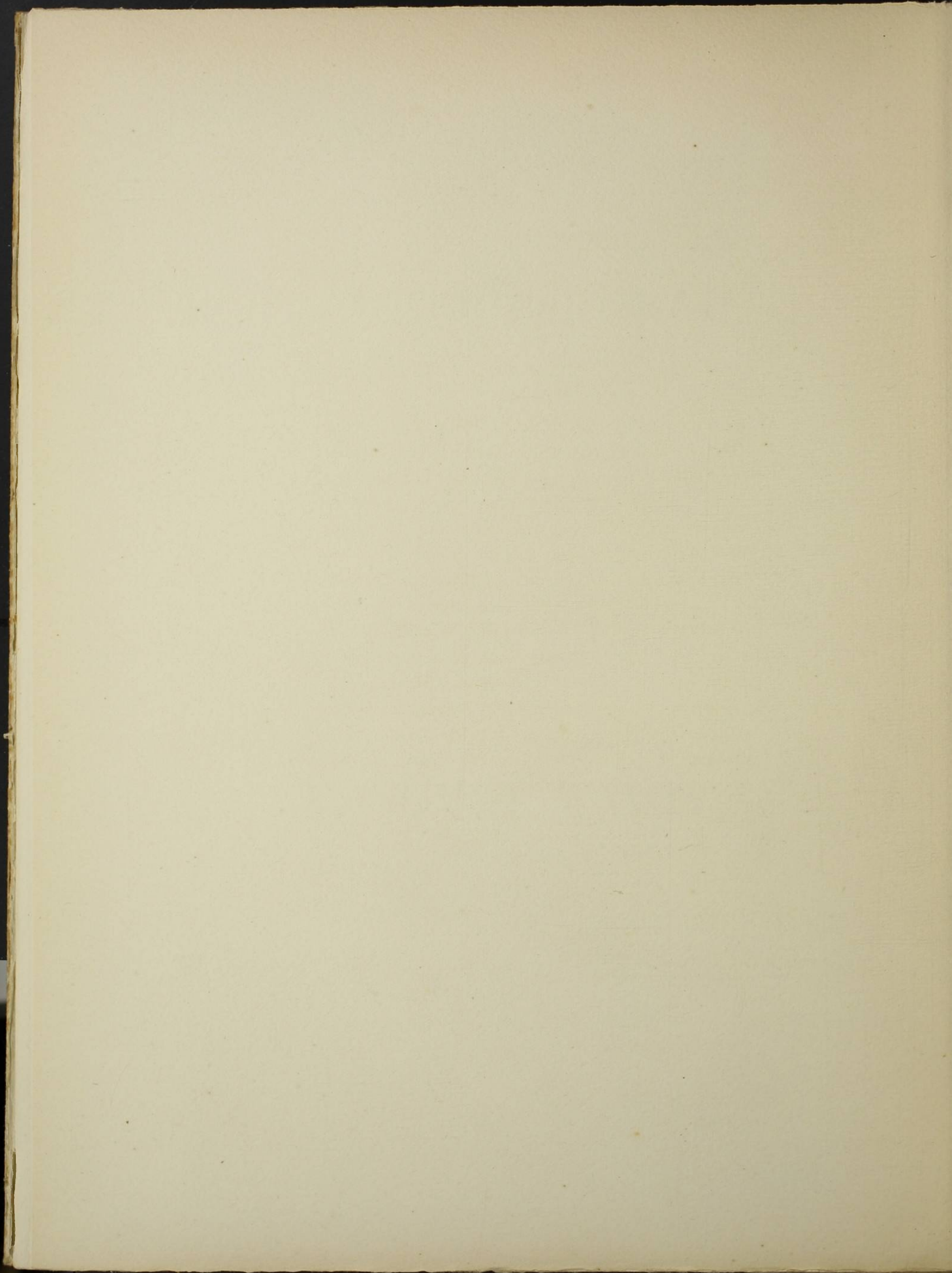
96. Bonaparte 41



JEAN GIRAUDOUX

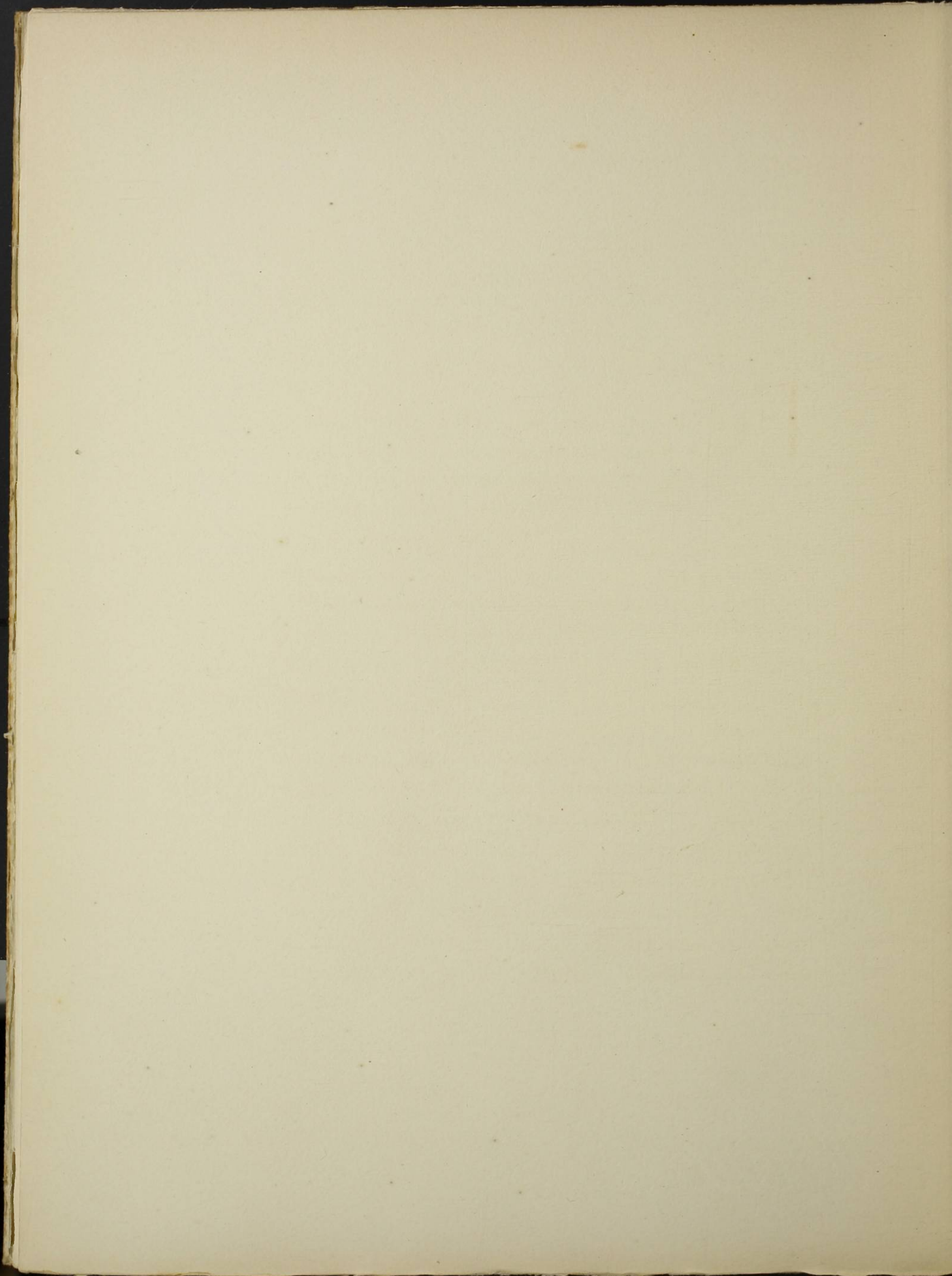
LE FUTUR ARMISTICE

11 Novembre 1939



Ce second cahier de la Table Ronde pour l'année 1945 est le premier qui paraisse depuis que les armes ont fait silence en Europe. Nous ne pensons pouvoir mieux faire que de placer au seuil de cette paix nouvelle dont nous attendons, espérons, redoutons déjà tant de choses, les pages du discours que Jean Giraudoux adressa aux Français le 11 novembre 1939 pour leur annoncer le futur armistice, « armistice de printemps ou d'été », l'armistice de 1945. Il est bon aujourd'hui de relire ces pages. Elles ont gardé leur fraîcheur. Elles ont gardé leur vérité. Les paroles qui y sont écrites sont fidèles au rendez-vous que leur avait donné l'histoire. Les hommes, et d'abord les hommes de ce pays, sont-ils, eux aussi, au rendez-vous ?

T. M.



Français, soldats et civils, Françaises, vous pensez bien que si je reprends ce soir la parole, ce n'est pas pour alourdir d'un discours ce jour que nous avons justement voulu, cette année, particulièrement intime et sobre. Mais cette fin de l'automne, ces feuilles qui tombent, tout ce qui, dans la dernière guerre, nous promettait quelques mois de repos, nous amenait l'hiver lui-même comme une sorte d'armistice, la pluie, la boue, tout cela n'a plus de sens : la mauvaise saison elle-même n'a plus de promesse. Que le combat des armes s'engage ou non, à travers l'hiver, le combat des esprits, des cœurs, de la parole, de l'imprimerie, de la pensée, des ondes va s'accroître, emplir le monde ; le combat des discussions d'adversaire à adversaire, d'ami à ami, le combat solitaire, et il importe que

LA TABLE RONDE

nous soyons bien d'accord sur l'humeur dans laquelle nous allons tous l'entreprendre à la faveur de ce jour que nous fêtons...

Pourquoi le fêtons-nous? Parce que c'est l'anniversaire de notre victoire sur un ennemi formidable? L'ennemi est à nouveau là, aussi acharné, aussi harcelé par la fatalité, aussi puissant. L'anniversaire du triomphe du droit sur la force? La force triomphe dans le monde entier, et, nous-mêmes, nous n'allons triompher que si nous sommes les plus forts... De l'apparition d'une nouvelle Europe? Tout ce qui avait surgi en Europe de nouvelles nations bâties sur d'anciennes races est détruit ou remis en jeu. De l'institution d'un ordre de justice dans l'univers? Ceux-là même qui ont fondé cet ordre ont déclaré forfait les premiers, et les magnifiques palais, à peine inaugurés sur le bord des lacs peuplés de cygnes, en vue de cette époque d'or, ne sont en fait que des ruines. Du retour au foyer? Les foyers sont à nouveau vides. De la venue ici-bas de la liberté? De la vérité? Le mensonge et l'esclavage règnent sur un

JEAN GIRAUDOUX

domaine qui, jusqu'à hier, croissait chaque minute. Bref, nous fêtons l'anniversaire du plus grand espoir qui ait secoué l'humanité, mais un espoir anéanti et qui a été, — disons peu à peu, gazé par la paix même —, le dernier tué de la guerre. Pourtant, nous le fêtons. Pourquoi?

Nous le fêtons parce que, avec cette confiance acharnée qui habite le cœur de l'homme, nous pensons déjà moins à lui qu'à ce futur armistice qui, un jour, peut-être tôt, peut-être tard, ne peut pourtant manquer de nous venir. C'est de celui-là qu'il faut parler aujourd'hui. C'est celui-là qu'il faut réussir. Celui de 1918 a été le déversement de millions d'hommes soudain libérés vers un pays qui n'était pas préparé pour ce retour, vers un pays qui, pendant cinq ans, avait appris à vivre sans ses fils adultes, à vivre petitement, étroitement, mais sans eux; pour qui ils étaient devenus des héros, mais souvent des inutiles, et qui, même s'ils revenaient vivants et avec leur nom, avaient pris à la guerre des habitudes inconnues, un visage inconnu. Chaque sol-

LA TABLE RONDE

dat français a été quelque temps pour les siens le soldat inconnu. Le futur armistice ne peut être que le contraire, que le retour de millions d'hommes dans un pays qui, à tous ses devoirs de guerre, ajoute le devoir de se préparer, de s'orner, de s'épurer pour eux. C'est sur ce point qu'il faut déjà nous entendre et nous faire entendre. Vous ne pensez pas que nous, qui sommes chargés de préparer ce jour, cette paix, nous allons nous contenter d'entretenir la guerre, que nous estimerons notre tâche remplie en veillant à vos armes, à votre vin et à votre café, à votre moral, à la santé et à l'entretien de vos femmes et de vos enfants, et que nous remettrons à l'avenir la mission de s'occuper de l'avenir ! Vous ne pensez pas que nous voudrions voir les ouvriers de la victoire se retrouver dans leur pays en surnombre, comme des mercenaires libérés, et retomber dans l'ordre de pensées et d'actes qui nous a valu justement cette époque confuse d'entre deux guerres. Vous ne pensez pas, — nous ne parlons pas de l'ordre européen, celui-là, son compte se prépare, —

J E A N G I R A U D O U X

vous ne pensez pas, en ce qui concerne l'ordre français, que nous nous contenterons de cet à peu près, de cet accommodement au médiocre, de cette vie quotidienne, d'où seule la volonté de quelques chefs et les réflexes de la nation nous ont permis aujourd'hui de sortir. Vous pensez bien que si un président du Conseil nous a appelés autour de lui, ce n'est pas à cause de nos petites spécialités, ce n'est pas parce que nous sommes ingénieurs, officiers, magistrats, professeurs, écrivains, c'est parce que qu'il sait qu'aucune ornière ne nous a cahotés, aucune routine éculés, aucun compromis gangrenés. C'est qu'il sait que, comme l'immense majorité d'entre vous, notre profit, nous nous en moquons, notre bien-être, nous le méprisons, pourvu qu'il nous soit permis de refaire à ses côtés, non seulement l'Europe dans sa vérité, mais la France dans sa grandeur et dans son ordre. C'est qu'il veut, et que nous voulons, que vous tous, soldats, ouvriers, paysans, ayez le sentiment non pas de défendre une France anémiée, surchargée de soucis, de devoirs,

LA TABLE RONDE

• menacée d'un avenir douteux, et lourd de toutes hypothèques, mais une France dont on guérit les nerfs, dont on assouplit les muscles, dont on lisse l'humeur, et qui sera toute fraîche et jeune pour votre retour et votre travail. Elle ne sera peut-être pas plus riche, mais tout sera prêt pour sa prospérité, au profit non pas d'une caste privilégiée, mais de vous tous. Elle ne sera peut-être pas encore très confortable, mais équipée pour que votre vie familiale y soit aisée, votre vie sociale moderne et ample. Elle ne sera peut-être pas encore foisonnante, mais tout s'y préparera pour qu'elle soit peuplée, pour qu'elle ait en abondance ce qui assure à la fois le passé et l'avenir : des fils. Voilà ce qu'il faut nous dire d'elle, ce 11 novembre 1939, en attendant cette fois un armistice de printemps ou d'été. Nous la voyons déjà avec ses terres incultes à nouveau cadastrées, réparties, florissantes, avec ses cités modèles, avec son canal des deux mers, nette au milieu de son empire, dégagée de ses médiocrités, de ses parasites, de ses malchances. La France passée, c'est très

J E A N G I R A U D O U X

bien, mais nous, nous vous voyons vous battre pour la France future, et ces feux autour de Forbach, ces fumées autour de Sarreguemines, ces explosions le long du Rhin, c'est que vous en dégagez les abords, comme on brûle les herbes ou comme on fait sauter les roches autour de la maison qu'on élève...

Telle est la tâche que vous entreprenez, que nous entreprenons. Elle ne nous éloigne d'aucune de nos traditions, d'aucun de nos talents. Nous avons à être des immigrants sur notre propre terre. Nous avons à aborder dans notre propre génie. Nous avons à défricher le sol et l'esprit les plus labourés de l'univers. Mais il est un allié sans lequel nous ne réussirons pas, sans lequel échouent les meilleurs plans, les meilleurs chefs, et c'est la chance. Il nous faut cette complaisance des événements, cet ajustement des contraires, ce vent en poupe, cette souplesse du destin qui est la chance, et nul peuple ne peut l'avoir que s'il se fie à cette chance générale, cette chance des grandes causes, des grands moments, qui s'appelle la Provi-

LA TABLE RONDE

dence. Vous avez entendu Hitler, l'autre soir ⁽¹⁾, à Munich. Cet homme aussi croit à la chance. Depuis ses débuts il la flatte autant qu'il la redoute. Il n'est pas de moyens qu'il n'ait pris pour l'amadouer, la faire sienne. Il doit avoir des autels pour elle, des liturgies pour elle. Et certes, il a été favorisé. Mais cette chance de Hitler est sans lumière, sans promesse. Elle dérive d'une magie obscure, d'une connivence avec les éléments troubles, les forces hypocrites. Il a échappé au complot de Roehm, mais aucun oiseau au cours de ses promenades ne s'est jamais posé sur son épaule. Il a enjambé les traités, franchi les peuples, mais la seule fois où il fut en face de ses ennemis, il a glissé sur un caniveau et s'est démis l'épaule. Aucun de ces signes lumineux faits aux sauveurs ou aux apôtres des peuples ne lui a été fait ; la chance qui l'entoure est maléfique, obscure, et mercredi dernier, à la veille des grandes décisions, c'est par peur qu'il a essayé de l'éclairer,

(1) 8 Novembre 1939.

de l'illuminer, en la nommant la Providence. La Providence lui a répondu quelques moments après, par une bombe, par la mort de ses auditeurs les plus proches, pour décliner l'invocation. Mais ce n'était pas nécessaire. Son peuple le sait déjà. L'angoisse de l'Allemagne ne lui vient pas du mutisme qui lui est imposé, de la crainte de la famine, de la guerre; l'Allemagne sait se taire, se priver jusqu'au sacrifice, mourir. Elle vient de ce que l'Allemagne croit à la chance de Hitler, mais ne croit plus à sa chance propre, cette chance des peuples qui est la Providence. Comment faire croire à l'Allemagne que la Providence veille sur elle, cette Providence qui donne aux peuples choisis leurs coudées et leurs aises dans l'univers, alors que cet univers se ferme devant elle et la délimite d'autant plus étroitement qu'elle s'enfle davantage, que chaque conquête diminue d'autant son espace vital? L'Allemand, l'être au monde qui aime le mieux l'applaudissement, partout où il va, le silence l'accueille. Lui, dont l'âme sentimentale sollicite le plus

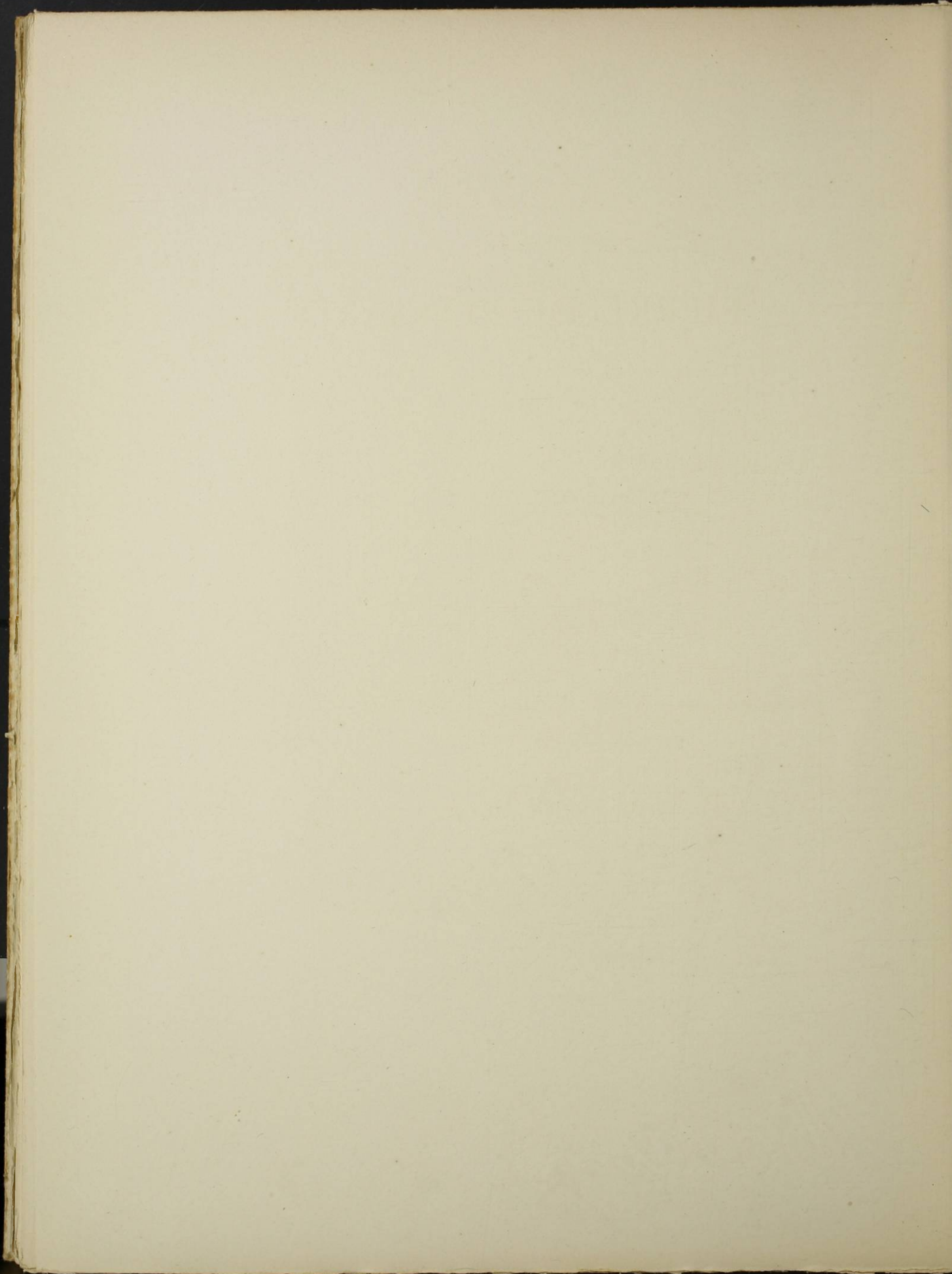
LA TABLE RONDE

l'accord de ses semblables, partout où il va, la haine l'accueille. Lui qui prétend aimer la nature, les paysages, les villes, la dévastation l'accueille. Il commence à comprendre que Hitler est ce personnage de conte maudit, cet apprenti sorcier qui déchaîna les mouvements et les rouages maléfiques du monde, et ne peut plus les arrêter. Rien ne s'arrêtera, tant qu'il sera. Tous les automates ont été libérés par lui et sont en marche. L'assassinat marche. La guerre marche. C'est là la chance de Hitler, mais que soudain il veuille habiller de clair cette magie noire, qu'il en remercie la Providence, c'était là le pire blasphème, et sur le champ, dans l'atmosphère enfumée du Burgenbraükel-ler, elle lui a infligé son avertissement. Dans les cartes, dans le marc de café, il y a encore des succès pour Hitler, il n'y en a plus dans les yeux des Allemands et des Allemandes, il n'y en a plus dans les astres... A condition...

A condition que nous-mêmes ne gardions pas pour nous nos peines, nos joies, nos travaux, que nous n'en revendiquions

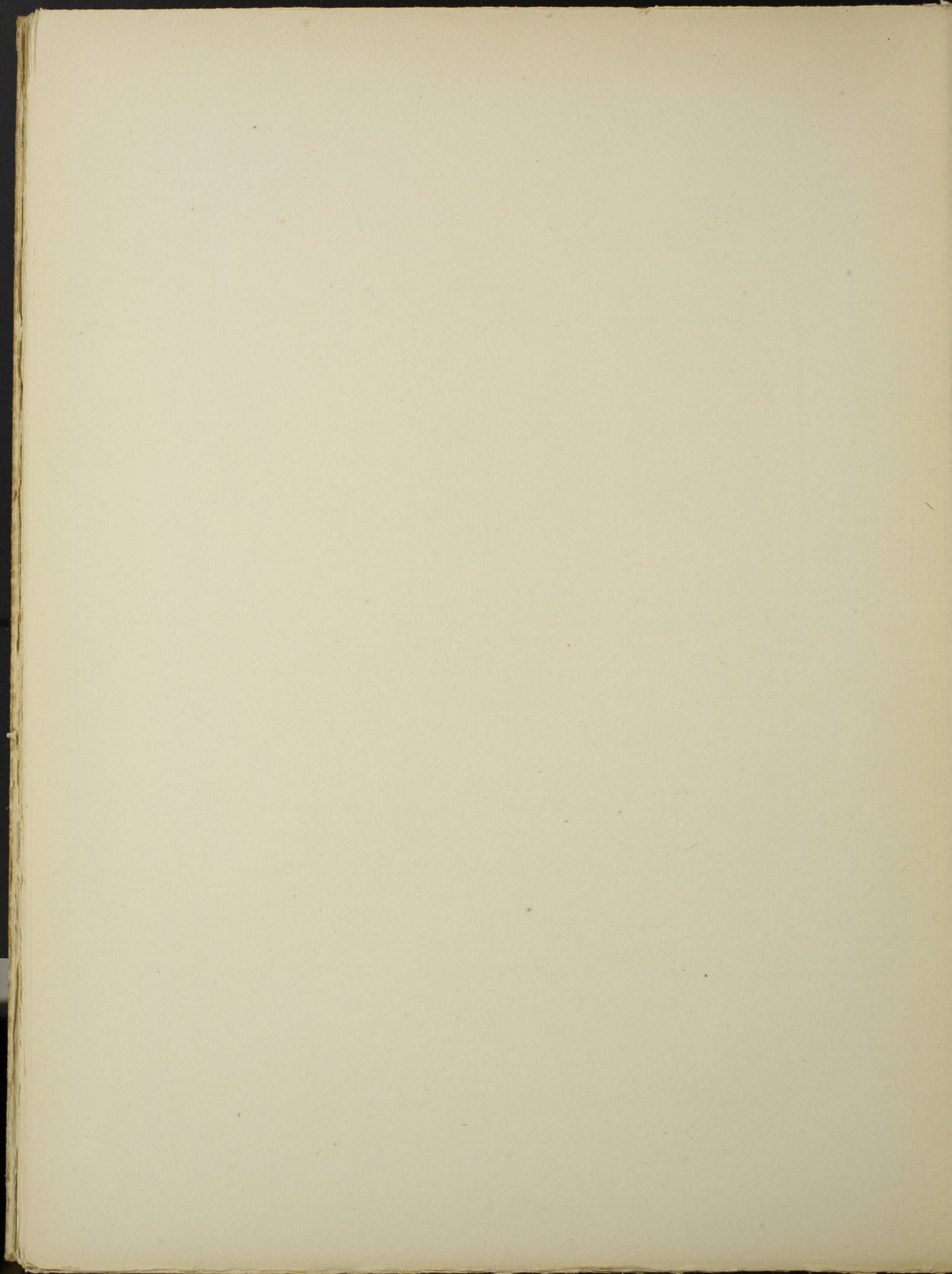
J E A N G I R A U D O U X

pas égoïstement la charge et les mérites, que nous repassions la responsabilité de l'époque et du combat à notre magie blanche, à cette chance de la France qui illumine des périodes autrement sombres, à cette Providence que nous avons trop longtemps dédaignée, mais qui, reconnaissant ses fils, comprenant leur appel, les redonnera sans tarder à leur honneur et à leur Paix. Quel autre moyen d'ailleurs nous reste de justifier, de féconder le sacrifice de ceux qui sont tombés voilà vingt ans dans l'ancienne guerre, de ceux qui viennent de tomber dans la nouvelle, père et fils, en fait jumeaux, auxquels ce jour est consacré, et à la mémoire de qui je vous propose de vous lever et de garder le silence quelques secondes.



PIERRE DE RONSARD

SONNET



UN SONNET INCONNU DE RONSARD

*V*ers la mi-février 1925, je reçus au Figaro la visite du regretté et érudit bibliophile Seymour de Ricci qui est mort tout récemment. Il m'annonça qu'il venait de faire à Londres une découverte dont il se montrait justement fier et pour m'en faire apprécier tout le prix, il me donna ces précisions :

En 1559, Ronsard publiait à Paris, chez Vincent Sertinas, un recueil de poèmes intitulé « Le second Livre des Meslanges de Pierre de Ronsard Vandomoys » L'édition fut partagée entre Sertenas et un autre libraire parisien, Robert Le Mangnier.

Comme toutes les éditions originales du poète, celle-ci est d'une extrême rareté : le savant éditeur de Ronsard, Laumonier, la chercha vainement dans toutes les bibliothèques publiques de l'Europe. M. Alfred Pereire qui a publié une grande bibliographie de Ronsard n'a pas été plus heureux. En fait, on ne trouve dans les catalogues que la trace de trois exemplaires : un à l'adresse de Sertenas qui figura en 1857 à la vente de Salmon, de Tours, et deux à l'adresse de Le Mangnier, l'un disparu depuis

LA TABLE RONDE

la vente de Périer, en 1865, l'autre depuis la vente de Jules Janin, en 1877; ce dernier exemplaire faisait partie d'un recueil offert à l'académicien par Eugénie Doche.

En cataloguant une collection d'éditions de Ronsard appartenant au grand libraire de Londres Maggs, M. Seymour de Ricci venait d'avoir la bonne fortune de retrouver l'exemplaire de la vente Périer. Qui mieux est : il avait eu la joie de reconnaître dans ce volume la présence de cinq poèmes qui ne figuraient dans aucune autre édition de Ronsard. L'un d'eux, il est vrai, avait été réimprimé jadis par Prosper Blanchemain, mais les quatre autres n'avaient pas revu le jour depuis 1559.

Ce sont ces quatre sonnets dont M. Seymour de Ricci, avec l'aimable autorisation de M.M. Maggs, m'apportait le texte et dont il avait réservé la primeur aux lecteurs du Figaro.

Trois d'entre eux seulement ont paru dans le *Supplément Littéraire du Figaro* du Samedi 21 février 1925, je pris copie du quatrième que voici et, qui, à ma connaissance du moins, n'a jamais été publié depuis lors.

JACQUES PATIN

Maistresse, à tous les coups vous m'alléguez Saint Pol,
Quand je vous veux baiser, vos yeux, ou vostre bouche,
Ou quand trop librement vostre beau sein je touche,
Ou quand ma dent lascive entame votre col,

Ou quand de bon matin, contrefaisant le fol,
Passionné d'amour, je vois à vostre couche,
Ou quand ma souple main vous dresse l'escarmouche
A la brèche qu'amour me défend du génol.

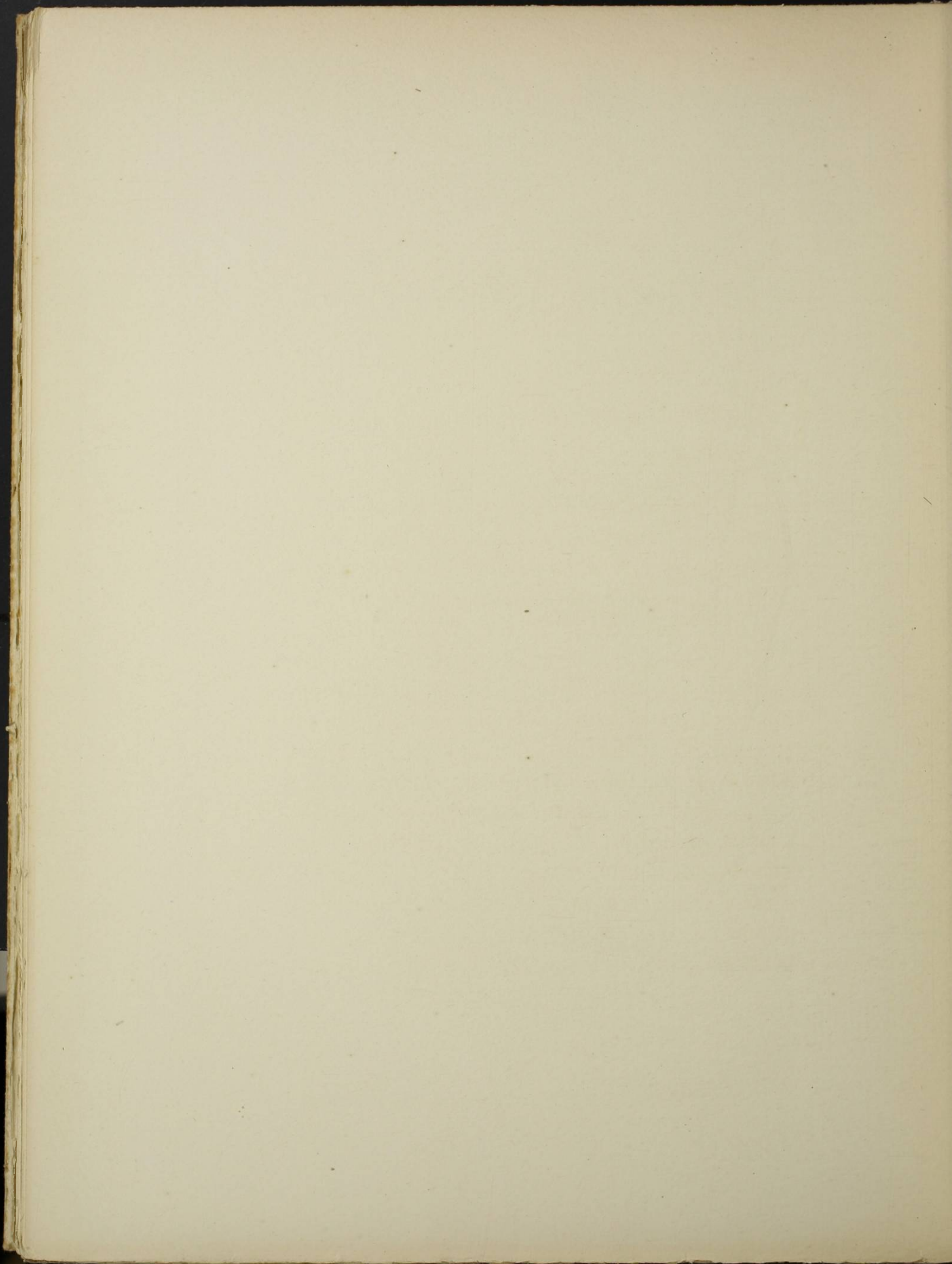
LA TABLE RONDE

Je sçay que je commets envers vous une faute,
Mais la playe d'amour, que je porte si haute,
Et si profonde au cœur, m'a l'esprit empesché.

Ou bien ne soyez plus si gentille ni belle,
Ou bien je ne sçauois (tant que vous serez telle)
M'engarder de vouloir faire un si beau péché.

LOUIS JOUVET

THÉÂTRE ET LANGAGE



Le grand théâtre, c'est d'abord un beau langage. C'est par le style et par l'écriture d'une œuvre dramatique qu'il s'obtient. C'est le style seul plus encore que l'invention dramatique qui différencie et échelonne les ouvrages dramatiques dans leur qualité. Le sujet de l'« Amour Veille » est le même que celui d'« Andromaque. » L'« Amphitryon » qu'a écrit Giraudoux et qu'il croyait trente-huitième avait déjà servi soixante-quinze fois avant lui. Ce n'est pas l'anecdote choisie, le thème, ce n'est pas l'action d'une pièce, c'est son langage qui compte et tout ce que suggère ce langage. Toute l'invention de l'auteur est dans son écriture, dans son texte.

Le texte, les paroles écrites, imprimées, l'ensemble des répliques, discours, monologues et duos des acteurs, par quoi se fait

LA TABLE RONDE

sur la scène une conversation, ces petits paquets de signes noirs sur blanc, sur le papier, que sont les phrases, le texte est de l'énergie humaine dans sa forme la plus parfaite de dessiccation et de conservation.

Et les mots d'une phrase ou d'un vers sont les traces et les cicatrices des sentiments du poète.

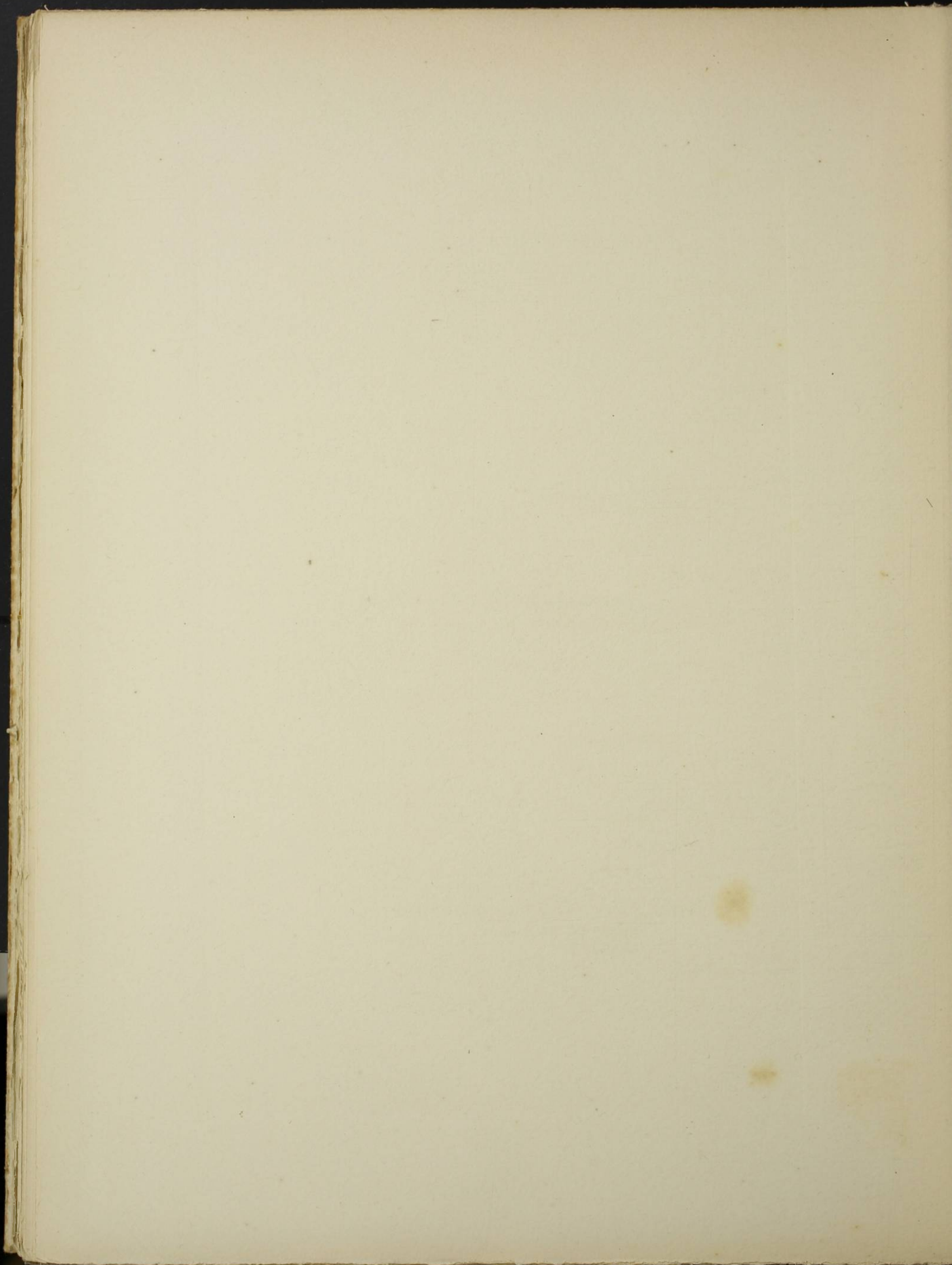
Ce qui est essentiel dans une phrase ou dans un vers ne relève ni de la grammaire, ni de la syntaxe, ni de la rhétorique, ni de sa signification immédiate mais des sensations et des sentiments que le poète a cristallisés dans ses mots en les écrivant et que ces mots éveillent ensuite au cœur de celui qui les écoute.

Une phrase de théâtre ou un vers, c'est, avant tout, un état à atteindre, un point culminant, auquel il faut que le comédien arrive, par une sensibilité telle qu'elle lui fasse dire ce vers dans la plénitude où il a été écrit; et qu'il le dise si parfaitement que ce soit comme s'il le trouvait, comme s'il l'inventait, comme s'il le créait lui-même; que ce soit comme si l'auteur l'écri-

LOUIS JOUVET

vait et le disait de nouveau à cet instant pour le public. Quand l'acteur sonorise, profère ce vers ou cette phrase, il atteint le public par un incompréhensible émoi dans lequel l'intelligibilité n'est même plus en question.

Alors, le spectateur entend ce vers, non plus dans son sens immédiat mais dans sa puissance créatrice. Alors, dit le poète, l'âme du spectateur s'élève, comme transportée au-dessus d'elle-même et se remplit d'une espèce de joie orgueilleuse, comme si elle avait produit ce qu'elle vient d'entendre.



Paris, 22 mai 1857.

Cher et illustre ami,

De ne pas laisser passer
votre absence sans vous écrire quelques mots
je vous en ai regret que cette absence se
prolongera au-delà du terme que nous
avions prévu. D'abord, je le regrette
pour moi, qui trouve à votre voir tant de
plaisir et de reconfort, et pour notre
chère petite Cornélie, qui est bien difficile
de rendre heureuse sans son oncle et sa
cousine. Elle souffre ces jours-ci, et je
vous que son meilleur remède consiste à
courir ordinairement de la rue Chapelle. La
fois ce que je vous en ai dit, elle
me dit qu'elle est content de moi, et elle

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE MANUSCRITE D'

ERNEST RENAN

la tristesse. Les courses d'été, analysées
ici contribuent à l'abattement; elle gagne de
reste tous les jours une illustration morale et
un vraie beauté; une petite promenade le

ERNEST RENAN
RACSIMILE D'UNE LETTRE MANUSCRITE D.

Paris, 22 mai 1857.

Cher oncle et illustre ami,

Je n'ai point voulu laisser passer
votre absence sans vous écrire quelques mots.
Je vois avec regret que cette absence se
prolongera au-delà du terme que nous
avions pensé d'abord: je le regrette et
pour moi, qui trouve à vous voir tant de
plaisir et de reconfort, et pour notre
chère petite Cornélie, qu'il est bien difficile
de rendre heureuse sans son oncle et sa
cousine. Elle souffre ces jours-ci et je
sens que son meilleur remède serait sa
course ordinaire de la rue Chaptal. Je
fais ce que je peux pour la consoler; elle
me dit qu'elle est contenta de moi, et elle
est toujours bonne et gentille malgré
sa tristesse. Les énormes chaleurs qu'il fait
ici contribuent à l'abattement: elle gagne du
reste tous les jours en élévation morale et
en vraie bonté: une petite promenade la

soir suffit à ses plaisirs de la journée,
sa manière d'agir avec ma mère et
ma sœur est pleine de délicatesse et
de tact. Ma sœur le lui rend bien
maintenant par une profonde et sincère
amitié. J'espère que notre changement
de domicile, qui aura lieu dans quelques
jours, achèvera de cicatriser quelques
craintes encore douloureuses et d'effacer
certains souvenirs.

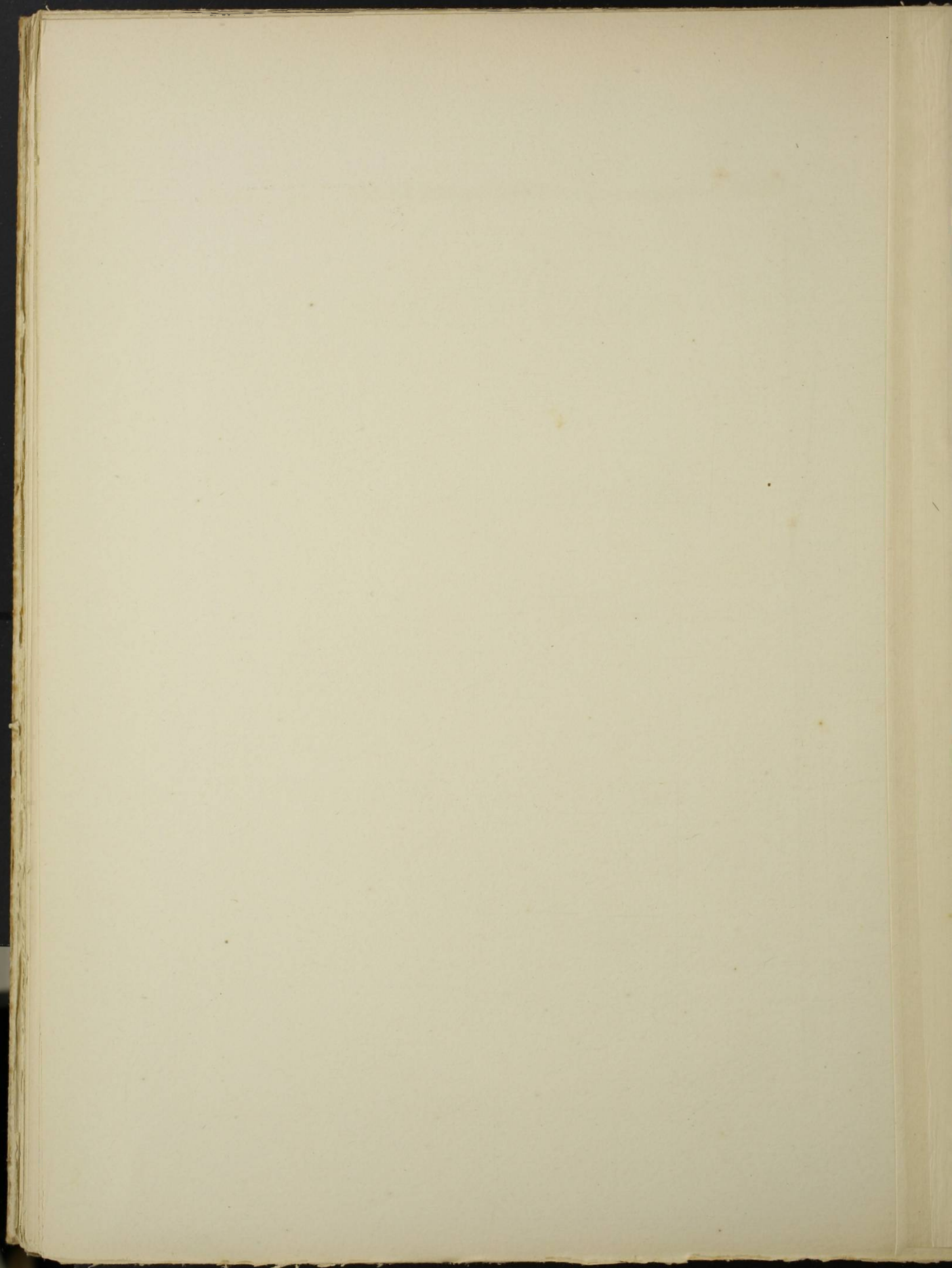
J'ai su que vous êtes très-
satisfait en ce qui concerne l'objet essen-
tiel de votre voyage. Cousin, à qui
j'en ai parlé hier, a fait de grandes
exclamations sur le beau portrait que
vous vous donnez. Notre ami Martin
a échoué à l'Académie pour le prie Robert:
il fallait s'y attendre: l'abandon de Villemain
a été décisif. Si la mort de M. Brisson, qui
paraît imminente, ajoute une seconde place
vacante à celle qu'a laissée M. de Albani,
on espère faire passer M. Cuvillier-Fleury
avec M. de Laprade à la Journal de Débats
servira de compensation et de contre-poids
à la concession faite au parti catholique, suivant
l'habitude de l'Académie. Vous apprendrez sans

trop d'émotion, j'espère, la mort de votre
vieux voisin, M. Duran de la Halle :
vous étiez réconciliés depuis quinze jours ; d'homme
adroit que j'étais st lors de ma candidature, j'étais
devenu l'opposé de l'Académie ! Le pauvre
bonhomme est mort, comme on devait s'y attendre,
de son originalité : atteint d'une fluxion de
poitrine, il est allé se promener dans un des
costumes excentriques qu'il aimait à se donner.
J'ai reçu le baron d'Ekstein, qui était en-
chanté de l'entrevue qu'il a eue avec
vous peu avant votre départ.

Corotie vient de recevoir à l'in-
stant une lettre de M^{me} Marjolin : elle
n'y répond point aujourd'hui, parce qu'elle
est très-fatiguée et que la chaleur, qui est
extrême, l'abat. J'appelle de tous mes vœux
votre retour, qui seul peut rendre à ma chère
pédise amie la moitié de sa vie. Présentez
mes meilleurs compliments à M^{me} Marjolin,
et croyez aux sentiments d'amitié et d'estime
sans égale avec lesquels je suis

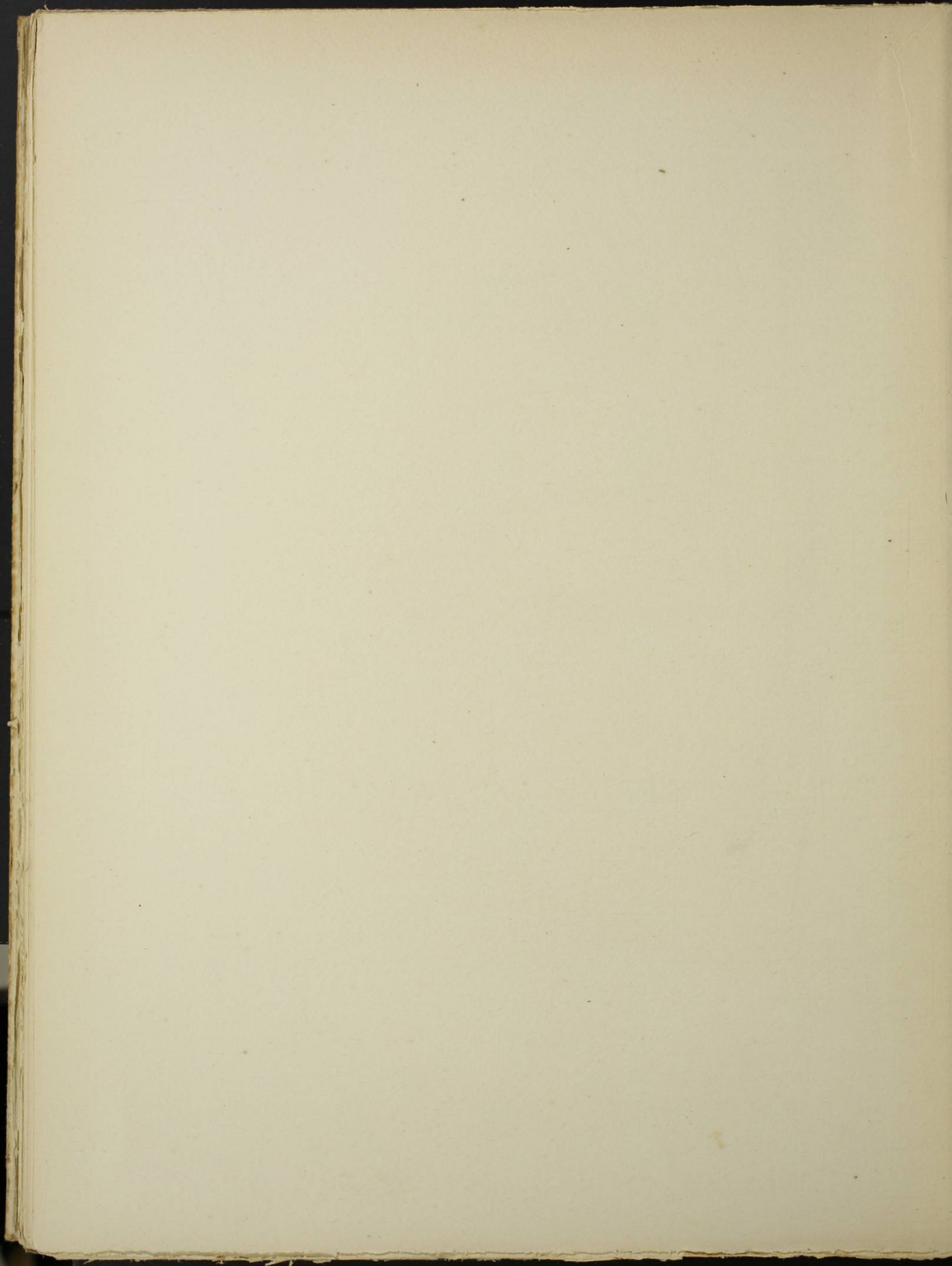
Votre ancien tout dévoué

L. Néron



ERNEST RENAN

TROIS LETTRES



Les deux lettres d'Ernest Renan à sa mère que nous publions sont d'une couleur très différente des *Lettres du Séminaire*, longues confidences d'une jeunesse torturée par une crise de conscience. Renan avait pour sa mère, paysanne peu instruite mais douée d'une vive sensibilité, un amour qui touchait à la dévotion. Il l'associait de loin à ses projets, à ses travaux et lui relatait ses voyages avec minutie. Telle la première de ces lettres, toute descriptive, où paraît une nuance didactique qui n'est pas sans charme.

Parfois aussi, la sollicitude de Madame Renan, royaliste et dévote, se faisait inquiète. Que se passait-il dans l'esprit de son enfant, secoué par la Révolution de 48, épris de science, perdu peut-être par le milieu hardi de la Sorbonne? Les échos lui étaient-ils parvenus au fond de la Bretagne d'une collaboration de son fils à *la Liberté de penser* et à *la Politique nouvelle*, dont, pourtant, il ne lui avait jamais parlé? Avait-on cité devant elle des titres d'articles : *le Libéralisme clérical*, *Mahomet et les Origines de l'Islamisme* qui déjà faisaient grand bruit? Toujours est-il que les alarmes mater-

LA TABLE RONDE

nelles provoquèrent de la part de Renan la profession de foi contenue dans la deuxième de ces lettres où, avec une fermeté que l'on retrouvera plus tard dans les *Souvenirs d'Enfance*, il affirme la délicate position spirituelle qui fut celle de toute sa vie.

La lettre qui suit est adressée à Ary Scheffer dont Renan avait épousé en 1856 la nièce Cornélie. Mariage heureux dont il a raconté l'histoire dans *Ma Sœur Henriette* mais qui n'alla pas sans orages à cause de la tendresse trop exclusive d'Henriette pour son frère. Renan semble attribuer au changement de domicile (il quittait la rue des Saints-Pères pour la rue Casimir-Périer) des vertus apaisantes. En fait, le caractère enjoué et primesautier de Cornélie Renan, sa nature nullement ombrageuse assurèrent l'union familiale.

L'admiration d'Ernest Renan pour Ary Scheffer était sans borne. Bien avant d'épouser Cornélie Scheffer, il était devenu l'ami du peintre. Il s'épanouissait dans le milieu libéral de la rue Chaptal comme si, après une jeunesse trop austère, l'air qu'il respirait auprès d'Augustin Thierry, d'Henri Martin, de Villemain et de tant d'autres lui eût apporté la santé.

Bordeaux, 15 septembre 1852

Me voilà presque à la fin de ma petite excursion méridionale, ma très chère mère. Ce soir, je prends la voiture pour Paris où j'arriverai sans m'arrêter en 30 heures, partie en chemin de fer, partie en diligence. La partie de mon voyage depuis Cette a été non moins intéressante que la première, bien que le Languedoc et la Gascogne me plaisent beaucoup moins que la Provence. La Provence est vraiment un prolongement de l'Italie en-deçà des Alpes. L'aspect du pays est le même, les souvenirs et les monuments historiques sont du même ordre : ce sont les mêmes horizons brûlants, les mêmes flots de lumière, les mêmes montagnes grisâtres, les mêmes productions végétales. Au contraire, à peine a-t-on quitté les côtes de la Méditerranée, après Cette, que tout change d'aspect. La campagne reverdit, les

LA TABLE RONDE

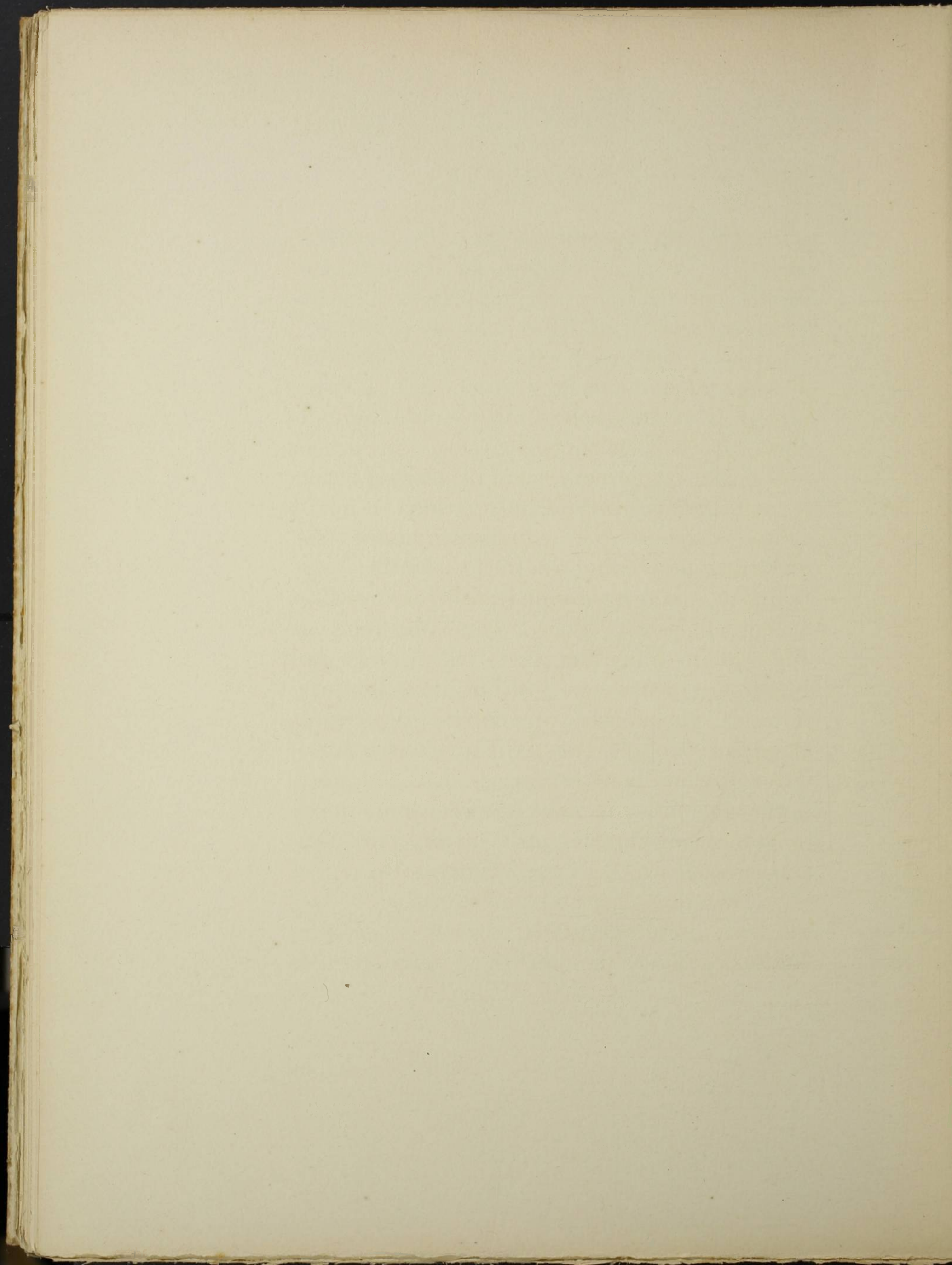
rivières qui, en Provence, ne sont que des torrents sans eau en été, arrosent de toutes parts les champs, l'olivier disparaît, la vigne qui, en Provence, n'est qu'un cep chargé de fruits, reprend le même aspect que dans nos régions du Nord. Enfin, l'aspect général redevient tout à fait semblable à celui des pays que nous connaissons. Pour ma part, j'aime mieux la Provence, j'aime le soleil, j'aime cette mer de pourpre, j'aime ces montagnes aux tons chauds et éblouissants, j'aime surtout ces teintes dorées que le soleil brûlant de la Provence dépose sur les monuments antiques dont ce pays est parsemé. Je ne nie pas, toutefois, le charme des bords verts et fertiles de la Garonne. J'ai pu les apprécier à loisir durant deux jours, en descendant le canal latéral de Toulouse à Agen et le fleuve lui-même d'Agen à Bordeaux. Cette navigation en canal est bien une des plus charmantes manières de voyager qu'il y ait. On ne se sent pas avancer ; pas la moindre saccade, pas le moindre mouvement. L'opération des écluses vient seule interrompre ce repos non troublé. Bordeaux est vraiment une superbe

ERNEST RENAN

ville ; c'est sans contredit la ville de province qui rappelle le mieux l'aspect de Paris : Lyon même ne le rappelle pas aussi bien ; car elle a sa physionomie propre et qui n'appartient qu'à elle. La vaste étendue du port, l'immense multitude des navires forment un spectacle unique et vraiment admirable.

Enfin, ce voyage favorisé par un beau temps parfaitement soutenu, m'a été réellement très agréable. Que de choses m'ont rappelé votre souvenir et notre vie d'autrefois ! Vraiment, chère et excellente mère, vous aurez été aimée aux quatre coins du monde. Que d'impressions douces et chères j'ai eues en caressant votre souvenir durant les longues traites du voyage. La prochaine fois, ce sera le tour de la Bretagne. Ah ! je vous assure, rien ne vaut la Bretagne : là est ce que j'aime, là est ma mère chérie vers laquelle se dirigeront toujours les meilleures et les plus tendres aspirations de mon cœur.

E. RENAN.



Paris, 29 novembre 1852

Que votre bonne lettre m'a fait de plaisir, mère chérie ! Oui, votre amour sera toujours le premier et le plus vif sentiment de mon cœur. Que ne puis-je vous le dire à toute heure et, par votre présence chérie, embaumer chacune de mes journées. Seulement, j'aurais voulu que vous eussiez accepté ce que j'aurais été si heureux de vous offrir. Je crains que vous ne vous imposiez des privations : oh ! je vous en prie, ne nous causez pas cette cruelle inquiétude. Songez au moins que je tiens à votre disposition tout ce dont je puis disposer et que je n'aurai jamais de plus grande joie que le jour où je pourrai croire avoir fait plaisir à ma bonne, à mon excellente mère.

Au nom du ciel, mère chérie, soyez sans inquiétude sur le caractère de mes écrits et croyez bien qu'ils ne seront jamais

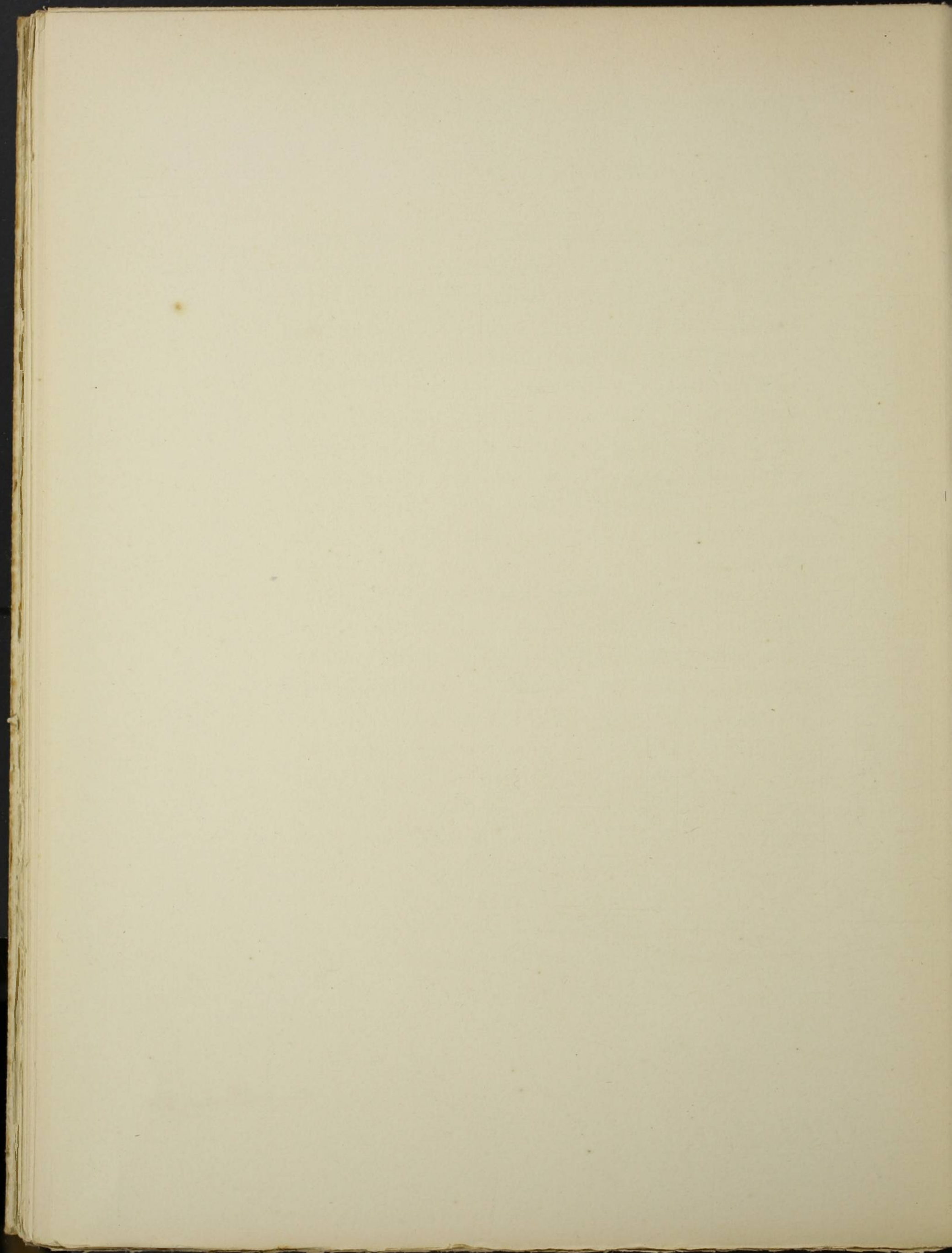
LA TABLE RONDE

que l'expression la plus pure de ma conscience. Et de ma conviction, il ne sortira jamais rien que de pur, d'élevé, de religieux, dans le sens le plus véritable du mot. Avez-vous jamais plus croire que ma plume pourrait s'avilir et produire quelque chose d'indigne de moi? Non, mère chérie, mon cœur est toujours ce que vous l'avez connu, ce que vous l'avez fait. Ce que je suis, je le suis par vous, excellente mère. C'est dans votre sein, dans votre éducation domestique, pieuse et recueillie, que j'ai puisé ce qui fait la force et l'élévation de mon esprit. C'est grâce à vous que la vulgarité et les passions inférieures ne m'ont jamais atteint. C'est grâce à vous que je suis resté toujours noble et sans attache aux choses qui occupent et passionnent le commun des hommes. Rassurez-vous donc : d'un cristal pur ne sortira rien que de pur. Je dois trop de reconnaissance à l'Église pour l'oublier jamais. Cette reconnaissance, il est vrai, ne sera jamais pour moi une chaîne ni une limite. Rien n'est au-dessus des intérêts de la vérité et de la science et c'est faire acte

ERNEST RENAN

de véritable piété que de sacrifier tout pour elle. Mais cela ne m'amènera jamais, je vous l'assure, à une polémique tout à fait éloignée de mon caractère. J'aimerai toujours à mériter le reproche d'être trop discret. Je serai toujours votre Ernest bien-aimé, celui que vous avez fait et moulé entre vos doigts, celui qui a grandi sous votre aile, pur, irréprochable, n'ayant que son œil gauche pour la terre et gardant son œil droit pour le ciel. Ma gloire, si la gloire m'est réservée, sera la vôtre. Mon cœur au moins, chère mère, mon cœur sera toujours digne de vous et n'aura jamais de plus douce occupation que de vous aimer et de vous respecter comme la meilleure des mères.

E. RENAN.



Paris, 22 mai 1857

Cher oncle et illustre ami,

Je n'ai point voulu laisser passer votre absence sans vous écrire quelques mots. Je vois avec regret que cette absence se prolongera au-delà du terme que nous avions pensé d'abord : je le regrette et pour moi, qui trouve à vous voir tant de plaisir et de réconfort, et pour notre chère petite Cornélie, qu'il est bien difficile de rendre heureuse sans son oncle et sa cousine. Elle souffre ces jours-ci et je sens que son meilleur remède serait sa course ordinaire de la rue Chaptal. Je fais ce que je peux pour la consoler ; elle me dit qu'elle est contente de moi et elle est toujours bonne et gentille malgré sa tristesse : elle gagne du reste tous les jours en élévation morale et en vraie bonté : une petite promenade le soir suffit à ses plaisirs de la journée ; sa manière d'agir avec sa mère et sa sœur est pleine de déli-

LA TABLE RONDE

catesse et de tact. Ma sœur le lui rend bien maintenant par une profonde et sincère amitié. J'espère que notre changement de domicile, qui aura lieu dans quelques jours, achèvera de cicatriser quelques endroits encore douloureux et d'effacer certains souvenirs.

J'ai su que vous étiez très satisfait en ce qui concerne l'objet essentiel de votre voyage. Cousin, à qui j'en ai parlé hier, a fait de grandes exclamations sur le beau portrait que tous vous devront. Notre ami Martin a échoué à l'Académie pour le prix Gobert : il fallait s'y attendre ; l'abandon de Villemain a été décisif. Si la mort de M. Brifaut, qui paraît imminente, ajoute une seconde place vacante à celle qu'a laissée M. de Musset on espère faire passer M. Cuvillier-Fleury avec M. de Laprade ; le « Journal des Débats » servirait de compensation et de contre-poids à la concession faite au parti catholique suivant l'habitude de l'Académie. Vous apprendrez sans trop d'émotion, j'espère, la mort de votre vieux voisin, M. Dureau de la Malle : nous étions réconciliés depuis quinze

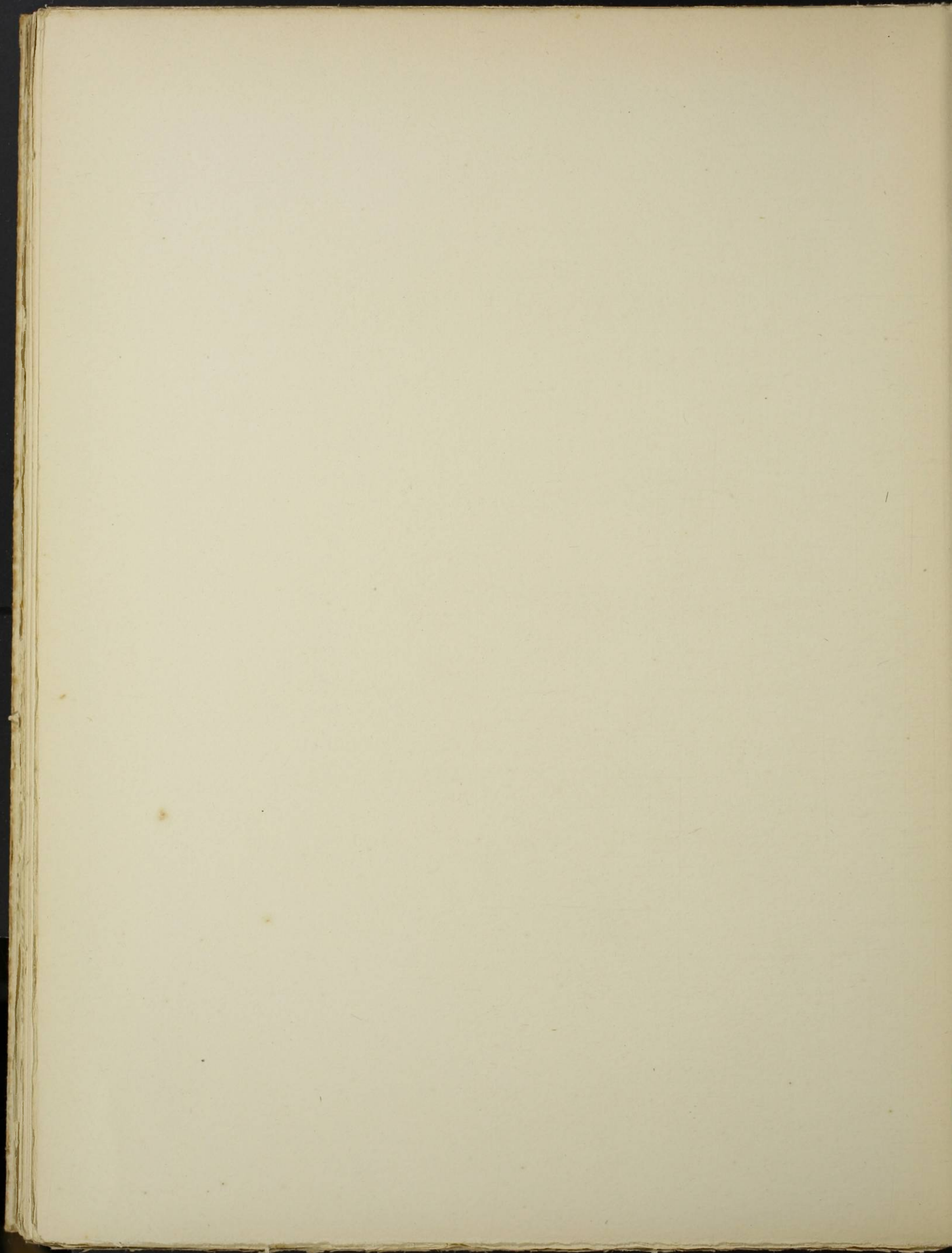
ERNEST RENAN

jours ; d'« homme atroce » que j'avais été lors de ma candidature, j'étais devenu l'espoir de l'Académie ! Le pauvre bonhomme est mort, comme on devait s'y attendre, de son originalité : atteint d'une fluxion de poitrine, il est allé se promener dans un des costumes excentriques qu'il aimait à se donner. J'ai revu le baron d'Eckstein qui était enchanté de l'entrevue qu'il a eue avec vous peu avant son départ.

Cornélie vient de recevoir à l'instant une lettre de Mme Marjolin : elle n'y répond point aujourd'hui parce qu'elle est très fatiguée et que la chaleur qui est extrême l'abat. J'appelle de tous mes vœux votre retour qui seul peut rendre à ma chère petite amie la moitié de sa vie. Présentez mes meilleurs compliments à Mme Marjolin et croyez aux sentiments d'amitié et d'estime sans égales avec lesquels je suis

votre neveu tout dévoué

E. RENAN.



ALEXANDRE BLOK

LES SCYTHES

Traduit du russe par Gabriel Arout

Ce poème fait partie d'un recueil « 7 Poètes de la Révolution Russe »
à paraître aux Éditions de la Lucarne.

*V*ous êtes des millions — nous sommes des nuées
et des nuées, et des nuées.

Essayez donc de nous combattre

Oui nous sommes des scythes, barbares de l'Asie

Aux yeux avides, aux yeux bridés, des pâtres.

Siècles pour vous, pour nous un seul instant —

Entre l'Europe et les Mongols —

Dociles, nous avons dressé le bouclier

De nos épaules.

Durant des siècles vous avez forgé

Dominant le fracas des cyclones

Votre puissance et vous demeuriez étrangers

Aux cataclysmes de Messine ou de Lisbonne.

LA TABLE RONDE

*Des centaines d'années, tournés vers le Levant
Pillant, thésaurisant nos pierreries
Et nous narguant, vous attendiez l'instant
De braquer votre artillerie.*

*L'heure a sonné. Le malheur prend son vol.
Et chaque jour apporte vos menaces
Mais le jour viendra, où de toutes vos idoles
S'effacera la trace.*

*Vieux monde, arrête! Il est temps encore!
Dans ta torpeur voluptueuse et morne,
Arrête-toi, comme le Sage Œdipe
Devant le sphinx à la fatale borne.*

*La Russie est un Sphinx — même perdant le sang
Elle rit dans la douleur et dans la peine.
Elle regarde désespérément vers toi
Avec amour et parfois avec haine.*

*Aimer, aimer, comme aime notre sang
En êtes-vous encore capables?
Vous avez oublié l'amour mortel et dévorant
Pour vous il n'est que fable.*

ALEXANDRE BLOK

*Nous aimons tout, l'ardeur des chiffres froids
Le don des visions mystiques
Nous comprenons le fin esprit gaulois
Et le maussade génie germanique.*

*Nous connaissons l'enfer des boulevards parisiens
Et les fraîcheurs vénitiennes
Des bosquets d'orangers les arômes lointains
Et de Cologne la brumeuse géhenne...*

*Et nous aimons la chair, son goût et sa couleur
Et son odeur mortelle et sourde
Est-ce notre faute si votre squelette risque de se briser
Dans notre étreinte affectueuse et lourde?*

*Nous imposons la bride d'une main
Aux étalons piaffants et aux juments rétives.
Nous les domptons ou leur brisons les reins,
Comme nous corrigeons d'indociles captives.*

*Venez vers nous, nous vous ouvrons les bras
Oubliez les horreurs de la guerre!
Tant qu'il est temps, désarmez votre bras.
Camarades — nous serons frères.*

LA TABLE RONDE

*Sinon, nous n'avons pas grand'chose à perdre
Et sommes très capables d'imposture
Durant des siècles vous serez maudits
Par votre triste progéniture.*

*Cachés dans les fourrés, dans les bois, dans les champs
De loin nous vous ferons la nique.
Nous montrerons aux peuples d'Occident
Notre grimace asiatique.*

*Venez, venez, venez jusqu'à l'Oural
Le champ est libre. — Laissons la parole
Aux machines d'acier où souffle l'Intégral
Face à la horde des Mongols.*

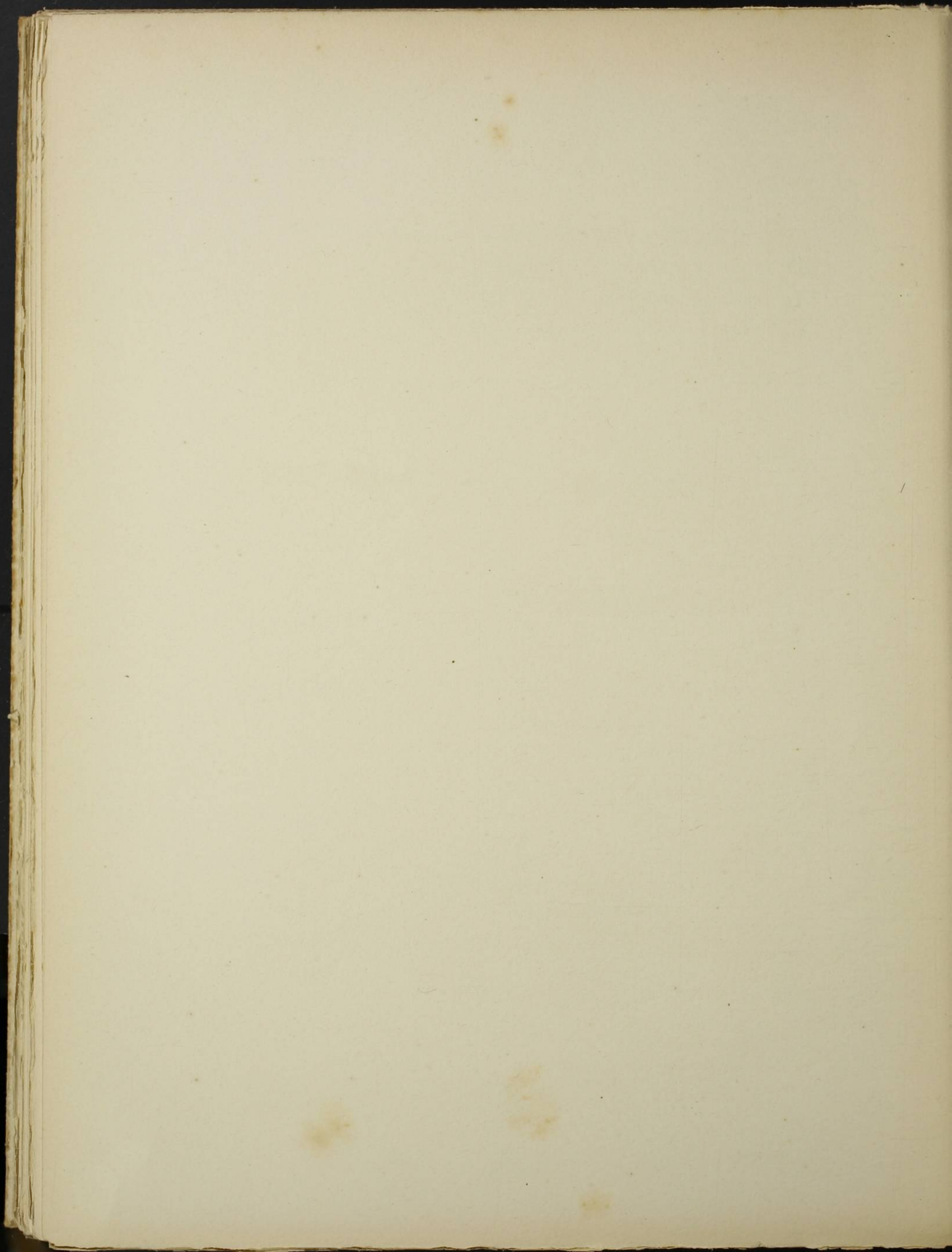
*Mais nous ne sommes plus pour vous un bouclier
Sans prendre part à vos débats
Nous allons contempler avec nos yeux bridés
Les fluctuations de vos combats.*

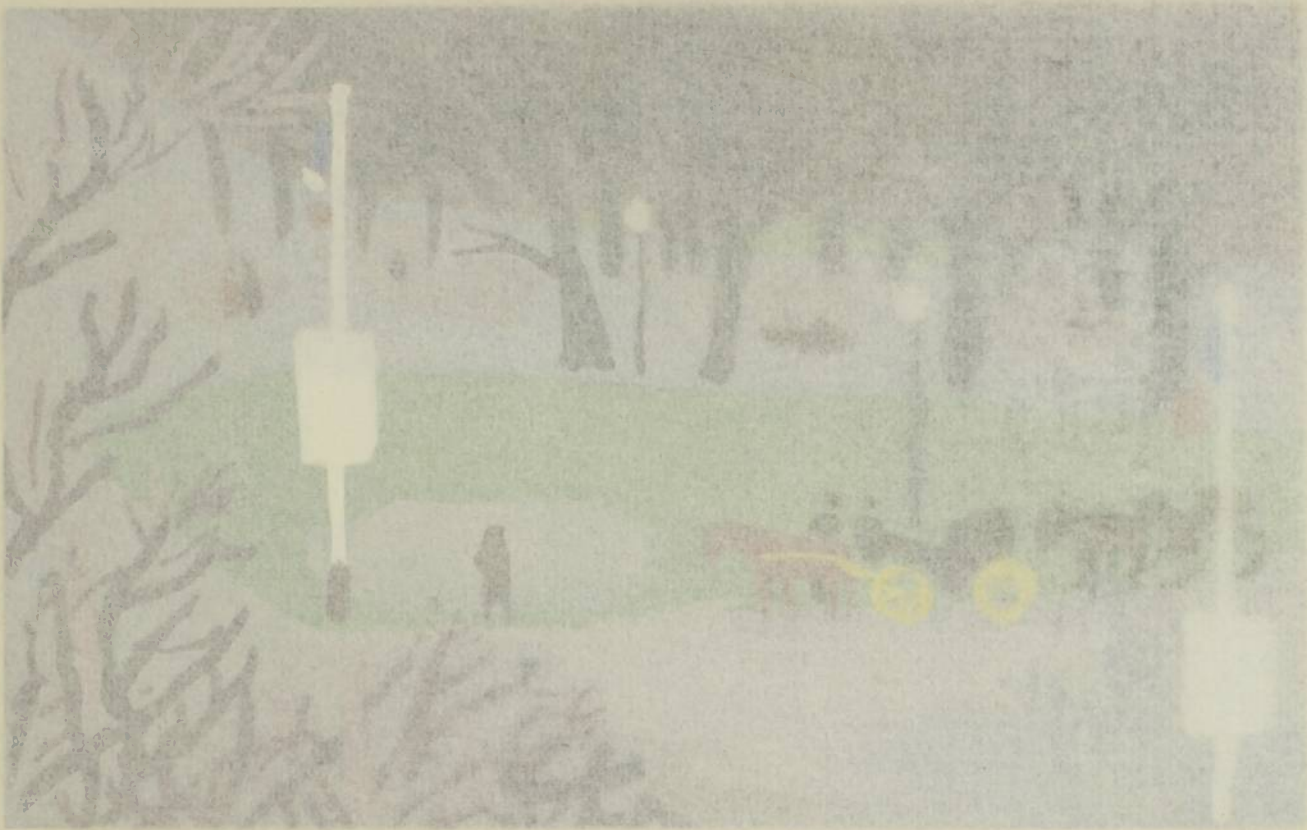
*Nous ne bougerons pas quand passeront les Huns
Nous les laisserons faire :
Brûler, piller, tuer et pour leurs chiens
Griller la viande de vos frères.*

ALEXANDRE BLOK

*Pour la dernière fois, vieux Monde, arrête toi!
Au banquet solennel de travail et de vie,
Au festin amical, pour la dernière fois,
Mon luth barbare te convie.*

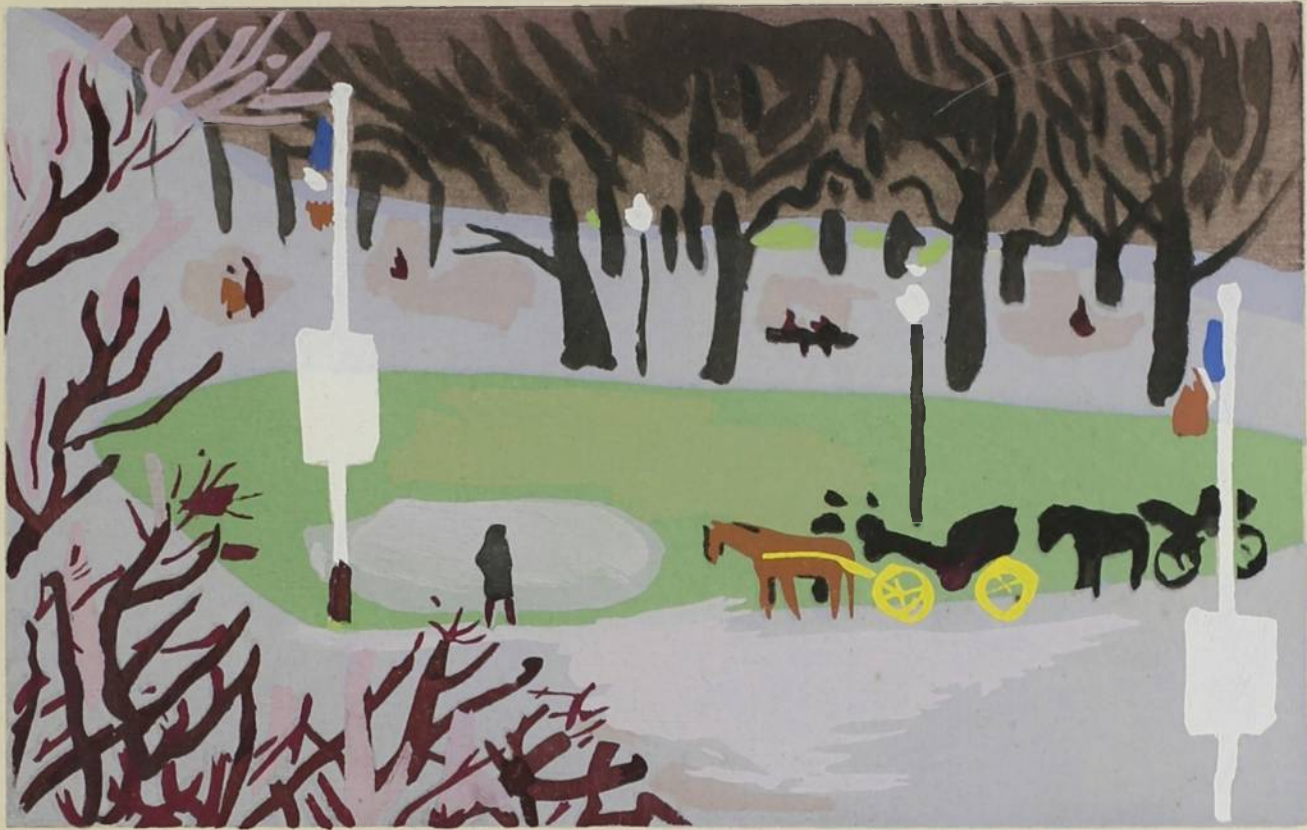
(1917)

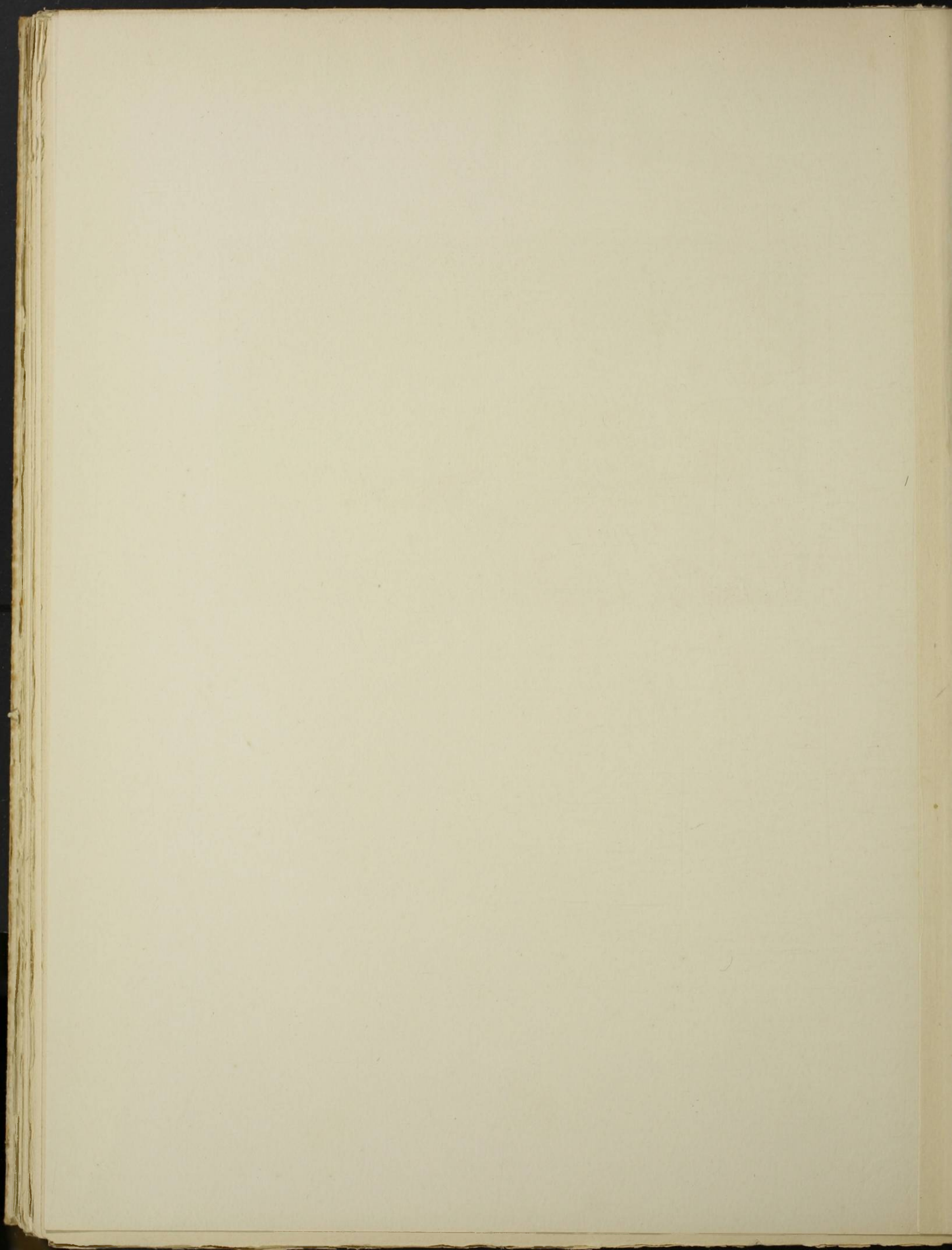




JEAN HUGO
GOUACHE

JEAN HUGO
CONACHE

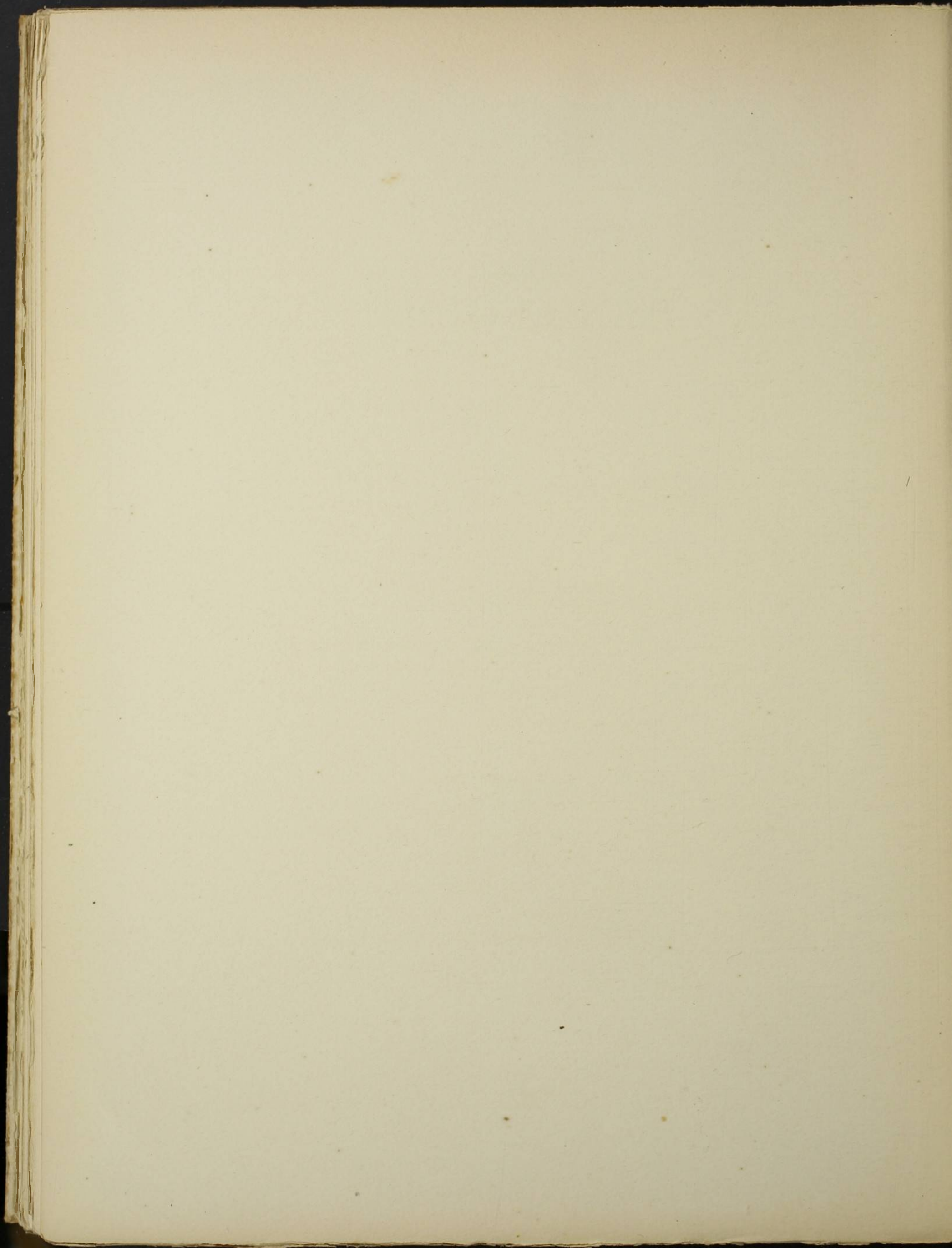




JEAN ANOUILH

ORESTE

(Fragments)



Pans de murs du palais d'Argos sous le soleil.

En scène, au lever du rideau :

ELECTRE, ORESTE, EGISTHE
et CLYTEMNESTRE

EGISTHE *s'avance*

Voilà. Nous sommes là tous les quatre sous le soleil, dans cette ombre étroite et puante au pied des murs d'Argos et nous allons jouer le jeu d'Electre et d'Oreste — le jeu d'Egisthe et de Clytemnestre. Un jeu terrible où tous les coups sont bons. Quatre joueurs et une balle rouge qu'on se relance inlassablement et qui brûle les mains et du sang par terre où l'on patauge; un terrain détrempé de sang. Deux hommes et deux femmes ou plutôt un homme et une femme — et deux enfants. Et le résultat de la partie écrit de toute éternité sur un immense panneau derrière les joueurs en lettres grandes comme des hommes. C'est comme cela qu'on joue bien. Moi, je suis Egisthe, l'amant de Clytemnestre.

LA TABLE RONDE

CLYTEMNESTRE

Moi, je suis Clytemnestre.

ORESTE

Moi, je suis Oreste.

ELECTRE *crie*

Moi, je suis Electre !

EGISTHE

Elle l'a crié. Elle crierà pendant toute la partie. Elle est trop jeune. Elle ne sait pas encore très bien jouer le jeu. Elle croit encore qu'il faut qu'on crie pour que ce soit terrible. Elle a beau être sûre de gagner, elle a beau savoir, depuis le temps, que c'est la reine et moi qui allons mourir tout à l'heure, que c'est entendu une fois pour toutes, depuis toujours... Elle est là comme une petite furie, avec toutes ses insultes déjà prêtes.

ELECTRE *crie*

Je te hais, Egisthe !

EGISTHE *a un geste*

Tout à l'heure... Il y a encore deux autres personnages que vous ne verrez pas. Deux personnages morts. D'abord Agamemnon, le roi des rois, celui que nous avons tué avec

J E A N A N O U I L H

Clytemnestre, son mari. Un homme grand et fort avec une barbe, une sorte de gros bœuf harnaché et doré pour le sacrifice, — noble et lourd dans sa grande armure.

ELECTRE *crie*

Puissant et doux !

EGISTHE *a un geste encore*

Tout à l'heure... Ensuite, le vieillard qui a élevé Oreste dans la montagne après le meurtre de son père. Il se doutait que j'allais le chercher dans sa chambre sans le dire à sa mère. Et elle ne l'aurait su que le soir au lit, trop tard... Elle aurait tordu ses belles mains un peu, ses belles mains parfumées et trop blanches, elle m'aurait haï. Elle aurait joué à la reine jusqu'au petit matin. Alors, elle aurait pleuré un peu ; mais sur elle, et la tête contre mon épaule. Et puis cela aurait été comme si le petit était mort de maladie... Quatre ans ! Un petit singe noir et brûlé, avec de trop grands yeux et qui ne voulait jamais rien dire. Je lui montrais mes armes pourtant, je le faisais monter sur mon cheval, je lui parlais comme ne lui avait jamais parlé son père. Je ne savais pas encore pourquoi il me fascinait, ce petit. Mais j'avais beau être tendre, plus tendre qu'avec sa mère — jamais ses yeux sur moi...

ORESTE *sourdement*

Je savais tout. Je vous avais vus une fois tous les deux.

LA TABLE RONDE

CLYTEMNESTRE *hausse les épaules*

Tu avais quatre ans, tu n'étais jamais seul !

ORESTE

Une fois je me suis sauvé, j'ai été seul tout un matin dans le jardin. On ne l'a jamais dit parce qu'on n'a pas voulu faire punir l'esclave. J'ai saccagé les fleurs, j'ai tué toutes les petites bêtes que j'ai pu prendre !

CLYTEMNESTRE

Déjà tu ne pensais qu'à faire le mal !

ORESTE

J'avais trop d'angoisse dans ce soleil immobile, dans cette mort de midi. Oui, il fallait que je fasse le mal. J'avais trop mal, moi.

CLYTEMNESTRE

A quatre ans !

ORESTE

A quatre ans, oui. Je vous ai vus sur les coussins par la fenêtre et j'ai cru que vous vous battiez. Et pourtant, je n'ai appelé personne, je n'ai pas crié « Egisthe bat ma mère ». Je n'ai pas crié « l'esclave Egisthe bat la reine, ma mère ! » J'aurais pu avertir les gardes, ils étaient mes amis. Ils me sculptaient des bêtes dans des morceaux de bois avec leurs

J E A N A N O U I L H

couteaux. Quelque chose m'a dit qu'il ne fallait pas les appeler, qu'il ne fallait pas qu'il y en ait d'autres que moi, témoins de cette lutte honteuse. Quelque chose m'a dit que cette femme-là — qui se plaignait avec la voix de ma mère — n'avait pas vraiment peur, pas vraiment mal... En effet, le soir, à table, vous avez souri à Egisthe quand il est entré. Alors moi, je n'ai plus jamais souri à personne.

EGISTHE

Un petit singe noir avec de grands yeux sans regard qui se posaient sur vous et qui n'en bougeaient plus. Et quand on se levait à la fin du repas et qu'on se retournait vers lui, ils étaient encore là comme s'il n'avait fait que vous regarder.

CLYTEMNESTRE

Il ne mangeait jamais rien ! Il fallait le supplier pour qu'il accepte quelque chose.

ORESTE *crie*

Vous me suppliez, vous ?

CLYTEMNESTRE

J'avais des femmes qui s'occupaient de toi, j'avais un palais, un rang à tenir, une charge...

EGISTHE

Quelquefois, au détour d'un couloir, il était là dans un coin

LA TABLE RONDE

sombre à me regarder passer. Je m'arrêtais, j'aurai voulu dire quelque chose, mais je ne trouvais rien sous ce regard et je repartais, seul au milieu de mes gardes... Pourtant, quand j'ai appris que le vieux l'avait enlevé, je n'ai pas envoyé mes hommes battre la montagne. Je n'ai jamais beaucoup aimé faire tuer les enfants et puis quelque chose me disait qu'il fallait que celui-là vive, qu'il fallait que celui-là demeure grand.

ELECTRE *crie*

Moi aussi, tu m'as laissée vivre, Egisthe!

EGISTHE

Oui.

ELECTRE

Par mépris, hein, sans doute? Tu t'es dit : une fille, une fille cela ne peut rien. On lui fera faire la vaisselle, on la traitera comme une servante et plus tard on la mariera à un paysan qui lui fera douze garçons bêtes comme une portée de lapins. Le mari, les enfants, le ménage, et va donc te souvenir au milieu de tout ça que tu es la fille d'un roi assassiné et d'une reine! Tout a raté, Egisthe.

EGISTHE

Tout a raté, oui.

J E A N A N O U I L H

ELECTRE

A cause de moi! A cause de la petite Electre, de la petite
peste Electre que tu as laissée vivre!

EGISTHE *doucement*

A cause de toi. A cause de moi aussi.

ORESTE *s'avance*

C'est assez, parle maintenant. Commençons.

EGISTHE *a un geste*

Commence.

ELECTRE *crie*

Enfin!

EGISTHE

Comme vous êtes pressés tous les deux. Comme il vous tarde
que ce soit fini. C'est pourtant nous qui devons mourir ce
soir et tous les soirs jusqu'à ce que d'autres hommes, dans un
autre monde, oublient enfin cette histoire. Allons, tu as voulu
commencer, commence, fils d'Agamemnon! Arrive du fond
de ta montagne avec les enseignements d'un vieillard
haineux pour toute science, arrive du fond de ta jeunesse
avec tes grosses mains de garçon, vides et bêtes, au bout de

LA TABLE RONDE

tes bras, pour me tuer. Nous allons entrer dans ce palais avec ta mère et nous en sortirons docilement quand tu nous appelleras pour mourir.

ELECTRE *s'avance*

Non ! Moi d'abord ! Au début, moi, je suis seule. Je suis Electre et je suis seule ; depuis que je suis toute petite, depuis toujours. On ne m'a pas enlevée, moi, la fille. On m'a laissée vivre. On m'a laissée là. Et je n'ai pas eu besoin d'un vieillard fidèle pour apprendre la haine, je l'ai apprise toute seule. D'abord ça n'est pas vrai, ils ne m'ont pas fait faire la vaisselle. Ils ne m'ont pas forcée à aller chercher de l'eau à la fontaine, c'est moi, c'est moi qui faisais tout exprès pour qu'on dise : « Regardez ; ils traitent la petite Electre, la fille du roi, comme une souillon ».

EGISTHE

Tu l'avoues, enfin que tu le faisais exprès !

ELECTRE

Oui, je l'avoue. Et je ne me lavais pas, je ne me peignais pas. Les robes que me donnait ma mère, je les laissais se déchirer et quand j'étais seule, toute petite déjà, je tirais sur l'accroc avec mon doigt, je me frottais à la lèpre des murs.

CLYTEMNESTRE

Tu m'as toujours fait honte, toujours. Tes cousines arrivaient

J E A N A N O U I L H

luisantes, pomponnées, de vraies poupées avec leurs rubans, et moi je n'avais à montrer que cette petite guenon sale et muette qui refusait de dire bonjour. Ah! je n'ai pas été une mère heureuse!

ELECTRE

Il n'aurait plus manqué que cela. Est-ce que j'ai été une fille heureuse, moi ?

CLYTEMNESTRE

Tu pouvais être la petite fille la plus heureuse, la plus comblée, tu n'avais qu'à lever le petit doigt.

ELECTRE

Mon petit doigt sale, à l'ongle douteux, tu me vois le levant un beau matin au milieu du palais et disant : « Pardon maman, pardon Egisthe, pardon les assassins de mon père, je voudrais bien être heureuse à mon tour ». Je le mordais mon petit doigt, vous ne l'avez jamais su? Je le mordais jusqu'à ce qu'il saigne, pour ne pas crier ma peine quand je voyais les autres filles, les filles heureuses, les filles qui n'avaient pas de père à venger, avec leurs robes propres, leurs rubans roses, leurs parfums. Et leurs longs rires, têtes contre têtes, le soir sur les promenades — et leurs miroirs. Moi j'étais sale, les mains rougies à la vaisselle, les bras écorchés à scier le bois, et les engelures aux pieds dans mes sabots l'hiver, moi j'étais

LA TABLE RONDE

seule, toujours seule. Et pas de miroir dans ma chambre
sous les toits — je me serais fait peur.

CLYTEMNESTRE

Tu le voulais, tout cela!

ELECTRE

Oui, je le voulais, de toutes mes forces! Plus tu avais de
robes, de bijoux, de fards, plus je le voulais.

CLYTEMNESTRE

Cette chambre... Cette chambre de domestique dont nous
n'avons jamais pu te faire sortir.

ELECTRE

Ne me plains pas, j'étais payée quand les autres disaient :
« Ils la mettent sous les combles avec les filles de cuisine »,
quand je me le disais moi, surtout le soir avant de m'en-
dormir, le matin en m'éveillant, en regardant mes murs
galeux: « Sous les combles avec les laveuses de vaisselle, la
petite Electre, la fille du roi qu'ils ont tué! »

EGISTHE

Et c'était bon, n'est-ce pas? d'être arrivée aussi bas, d'être
aussi pauvre?

JEAN ANOUILH

ELECTRE

Oui, c'était bon. Comment le sais-tu? Amer et bon. L'hiver, je grelottais sous mon toit, c'était bon; en été, j'avais trop chaud et c'était encore bon. Et quand j'ai été plus grande, les garçons d'écurie qui avaient commencé par avoir peur, au début, s'en venaient cogner à ma porte et me dire des mots sales, le soir avec une drôle de voix. Ils me suppliaient: « Electre, petite putain, ouvre, tu en as envie. Ouvre donc, ouvre donc, Electre, petite putain, on s'amusera bien ». Je pensais: « Une nuit, ils enfonceront la porte et j'aurai beau crier, ils me mettront leurs grosses mains sales sur la bouche et ils la violeront, la petite Electre, la fille du roi des rois sur sa paille et après je me tuerai ». Oui, c'était bon!

EGISTHE

Allons, assez parlé. Commence, petite harpie, puisque tu veux commencer. Commence à l'attendre, ton Oreste.

ELECTRE

C'est toi qui est pressé, maintenant?

EGISTHE

Oui.

ELECTRE

Tu as peur, déjà?

LA TABLE RONDE

EGISTHE

Fais vite.

ELECTRE *s'avance*

Hé bien, oui, tous les soirs, quand les autres allaient se coucher, seule au bord de la route...

EGISTHE

Avec les gamins qui croyaient qu'elle avait un rendez-vous et qui se moquaient d'elle...

ELECTRE

Qui te l'a dit?

EGISTHE

Je te regardais attendre tous les soirs jusqu'à ce que l'ombre t'efface. Moi aussi, j'attendais.

ELECTRE

Qui?

EGISTHE

Qui voulais-tu que j'attende, sinon Oreste, comme toi.

ELECTRE *crie*

Et je ne l'ai pas su! Tu attendais Oreste, tu attendais le

J E A N A N O U I L H

coup de couteau d'Oreste tous les soirs, tu avais peur dans
l'ombre près de moi tous les soirs et je ne l'ai pas su!

EGISTHE

Je n'avais pas peur, j'attendais, depuis le premier jour.
Jusqu'à ce soir, ce soir qui avait pourtant l'air pareil à tous
les autres...

ELECTRE

Ce soir éclatant où rien n'avait la même odeur, le même
son, et où un pas s'est mis à grandir au loin sur la route
déserte. Ça n'était pas la première fois, depuis tant d'années
que j'attendais, qu'un pas s'avavançait ainsi sur la route; ça
n'était pas le premier voyageur attardé qui regagnait Argos
après le couvre-feu et pourtant, ce soir là, j'ai couru soudain,
j'ai couru à la rencontre de ce pas comme une folle...

Elle court se jeter dans les bras d'Oreste

EGISTHE

Moi, je t'ai entendue partir en courant sur la route et je suis
rentré dans le palais étrangement tranquille pour la première
fois.

Il est venu s'asseoir au fond dans l'ombre sur un banc près de la reine

LA TABLE RONDE

CLYTEMNESTRE

Et tu as été bon, ce soir-là. Tu t'es couché près de moi tout habillé, sans ce pli d'amertume qui se creusait de plus en plus au coin de tes lèvres, sans ces mots durs qui t'échappaient toujours vers la fin, lorsque je voulais te toucher. Tu as fermé les yeux. Tu étais beau. C'était Egisthe jeune qui était revenu s'étendre sur mon lit.

EGISTHE

Comme ce soir était donc calme. Ah! comme dans le palais tout avait fait miraculeusement silence. Aux cuisines, la dernière servante avait clos le dernier volet; le dernier chien avait grogné une dernière fois dans sa niche pour une dernière ombre traversant la cour — jusqu'aux oiseaux qui s'étaient tus dans le ciel assombri, au vent qui était tombé. C'était vraiment la nuit qui venait pour la première fois, ma première nuit depuis longtemps et mon premier repos.

CLYTEMNESTRE

Oui, ce dernier soir, il me semble que tu ne m'as pas haïe autant. Tu as posé ta tête sur moi et tu t'es endormi comme un enfant pardonné.

EGISTHE

Je savais qu'Oreste était là. Je pouvais m'endormir enfin!

J E A N A N O U I L H

ELECTRE

Ne les écoute pas, ne les écoute pas, Oreste! Ils jouent ce repos, cette confiance, cette tendresse humaine soudain. Ils s'emparent de l'innocence, ce soir, comme du royaume de ton père autrefois. Ne les regarde pas : ce tableau vivant ridicule, ça n'est pas eux. Je vais te dire la vérité. En ce moment, ils savent que tu es là et ils sont verts de peur, blancs de rage, serrés l'un contre l'autre dans leur chambre, comme tous les assassins du monde quand ils se sentent pris. Ils sont prêts à se défendre comme des rats, ils sont prêts à nous tuer, toi et moi, à tuer tout le monde dans ce palais pour vivre encore un peu tous les deux, pour jouir encore un peu tous les deux. Pas l'un de l'autre, rassure-toi, c'est fini cela. Ils se sont vus vieillir, l'œil froid, à chaque réveil, ils ne se désirent plus, ils se haïssent, ô sainteté indissoluble du mariage! Crois-tu que c'est drôle? ils ne sont plus liés que par mon père mort. Mon père mort les a mariés avec son rictus sanguinolent, ses mains blessées. Il s'est tenu debout entre eux une seconde, déjà cadavre, et il les a unis pour toujours avant de s'écrouler raide dans son armure avec cet énorme bruit de ferraille que tout le palais a entendu. Tu étais trop petit, toi, tu as pu oublier, mais, moi, je l'ai encore dans l'oreille ce sinistre bruit de casseroles! De tout son long dans son armure, sur les dalles, notre père qui était si grand! Et je les hais aussi pour ça, pour cette chute ridicule, ce grand bruit bête; tu comprends, Oreste, mon petit frère, ils n'ont pas seulement tué notre père, ils l'ont fait tomber de tout son long.

LA TABLE RONDE

EGISTHE *au fond, la tête sur les genoux de Clytemnestre*

J'en avais tué d'autres pourtant, d'autres qui me regardaient étonnés — d'autres qui prenaient soudain, au moment où l'épée les touchait, des airs de petits enfants qui ne comprennent pas ce qui arrive — et sous ces barbes postiches, sous ces masques de soudards ou de traîtres, voilà que c'étaient des petits garçons qu'on égorgeait. J'en ai tué d'autres — oui. Vit-on sans tuer? Mais son rictus navré et puis ce grand bruit triomphant sur les dalles, c'est vrai, je n'ai jamais cessé de l'entendre.

ELECTRE

Quelquefois la nuit, je descendais dans la cuisine, je prenais tous les bassins, tous les plats de fer et je les lâchais tous à la fois sur la pierre...

ORESTE *sourit malgré lui*

Petite peste!

ELECTRE *lui crie*

Tu les entendais, Egisthe? Tu les entendais de ta chambre?

EGISTHE *doucement*

Oui. Mais ils ne faisaient pas autant de bruit que mon souvenir.

J E A N A N O U I L H

ELECTRE

Ne l'écoute pas, ne l'écoute pas, Oreste! Si tu l'écoutes, tu ne pourras plus le tuer. Il sourit, c'est vrai, il parle comme un homme, mais c'est un porc, c'est un loup, c'est une bête, tu ne le sauras que lorsque tu l'auras fait taire et couché à tes pieds. Et toi, tais-toi, Egisthe, ne sois pas lâche! Puisque tu sais qu'il faut que tu meures, cesse de te défendre ainsi. Ou alors, lève-toi, prends ton épée et bats-toi. Il est plus fort, il est plus jeune, il te tuera tout de même. Mais plus de mots!

EGISTHE

Je ne dis rien.

ELECTRE

Tu crois que je ne vous entends pas tous les deux? Il n'est pas encore arrivé, je ne lui ai pas encore dit tout ce que tu as fait, tout ce que j'ai souffert et vous êtes déjà là à vous parler au-dessus de moi, à essayer de vous comprendre entre hommes.

EGISTHE

Ce serait trop beau!

ELECTRE *crie*

Tu trouves que ça serait beau, toi, si, dans ce monde ou dans un autre, les assassins et les fils des tués pouvaient à la fin

LA TABLE RONDE

se comprendre, s'il ne coulait plus assez de sang au dénouement des drames, pour la lessive! Vous comprendre? Et mon attente alors, à moi, et ma haine? Et ma jeunesse dans la cuisine et mes mains, mes mains rougies, enflées, dans les eaux grasses? Regarde-les, Oreste, je leur ai souri pendant quinze ans quoiqu'elles soient bien laides, parce que je savais qu'à cause d'elles tu comprendrais. Regarde-les. Au milieu des autres filles qui voulaient toutes être heureuses, moi j'ai accepté chaque jour pendant quinze ans de n'avoir plus jamais que le malheur pour époux. Ce sont mes mains de fiancée.

ORESTE *les repousse*

Cache-les.

ELECTRE

Pourquoi?

ORESTE *sourdement*

Cache-les, tes mains abimées, cache ta haine. Je n'ai pas besoin d'elle ni de tes cris. J'en sais aussi long que toi; le vieux m'a appris. J'ai sucé le lait de la haine, j'ai couché avec elle, seul, roulé dans ma couverture, mille nuits froides dans ma forêt. La haine c'est ma mère et ma bonne amie, je la connais.

J E A N A N O U I L H

ELECTRE

Il ne s'agit pas que de la haine, Oreste. Moi, je les hais et je ne sais que crier, que jeter des casseroles par terre la nuit, dans une cuisine. Il s'agit de la vengeance. T'a-t-il aussi appris à tuer, le vieillard dans ta montagne?

ORESTE

Oui, mes frères : les ours, les loups.

ELECTRE *crie*

Quoi? Rien que des ours, rien que des loups?

ORESTE *après un temps*

Non. Quand j'ai été plus grand, il me faisait descendre avec lui, les soirs de fête, dans les villages. Il me jetait dans des rixes pour que j'apprenne aussi à tuer des hommes.

ELECTRE *se jette contre lui dans un cri*

O mon chéri.

ORESTE *a un étrange sourire, il ajoute doucement*

Rassure-toi. Je sais tuer. C'est tout ce que je sais faire, mais je le sais bien. Je connais toutes les façons. Je peux te dire la meilleure et la plus mauvaise. Je peux te dire celle qui fait vite et celle qui fait mal.

LA TABLE RONDE

ELECTRE *serrée contre lui*

O mon terrible petit frère! O mon petit frère assassin!
Tu es si doux quand on te touche, tu sens si bon.

EGISTHE *demande*

Quel âge as-tu Oreste?

ORESTE

Vingt ans.

CLYTEMNESTRE

Tu es beau! Tu dois sûrement plaire. Comme tu aurais pu
être heureux!

ORESTE *doucement*

Cela, le vieillard ne me l'a pas appris.

EGISTHE

Depuis quand sais-tu que c'est nous que tu dois tuer?

ORESTE

Depuis hier. Il est mort hier en me disant mon nom.

J E A N A N O U I L H

EGISTHE

C'est beau d'être un matin à vingt ans un prince qui a son père à venger? C'est beau d'être Oreste?

ORESTE

Je ne sais pas.

EGISTHE

C'est lourd?

ORESTE *a un geste*

Je ne sais pas. Je ne sais rien.

EGISTHE

Tu vas apprendre. Un peu vite, peut-être, et un peu durement. D'autres ont la vie qui les pétrit et les use, d'autres ont les taches, les ratures, les haltes et les recommencements; toi tu es là, avec ton couteau dans ta poche, ton histoire devant toi comme une route et une heure seulement pour tout savoir. Dans une heure, tu seras grand; dépêche-toi Oreste! Dépêche-toi de tout demander, on t'a donné si peu de temps pour faire le jeune homme!

ELECTRE

Que veux-tu donc qu'il te demande, à toi?

LA TABLE RONDE

EGISTHE

Tout ce que le vieillard n'a pas pu lui dire. Tout ce qui n'est pas la haine. Presque tout.

ELECTRE *se jette entre eux*

Es-tu fou? Oreste, apprendre quelque chose d'Egiste? Le fils d'Agamemnon apprendre quelque chose de toi?

EGISTHE

Nous sommes seuls ici tous les quatre, traqués entre ces murs, seuls sous ce soleil, comme sur un radeau. Et pas moyen de filer avant le dénouement. Qui veux-tu donc que ton frère interroge, sinon moi? Qui veux-tu donc qui lui dise ce que c'est que la vie?

ELECTRE

Personne ! Oreste n'a pas à savoir ce que c'est que la vie! Est-ce que je le sais moi? Est-ce qu'elle le saura jamais la vieille fille Electre? Oreste n'a à savoir que la haine et la mort!

EGISTHE

Cela serait trop simple.

ELECTRE *se jette contre Oreste*

Tue-le, tue tout de suite, petit frère! Ne l'écoute pas! Si

J E A N A N O U I L H

tu le laisses te parler, tous les mots vont être avec lui. Ils vont t'entourer et bourdonner autour de toi comme des insectes et tu ne sauras même plus lever le bras. Nous sommes deux orphelins, petit frère; nous ne savons rien, nous, nous n'avons rien que ton couteau et notre haine dans ce monde.

Tue-le, tue-le vite tant que tu es le plus fort!

EGISTHE *s'avance*

Que peux-tu craindre de moi, Oreste? J'ai tué ton père, j'ai été l'amant de ta mère et tout à l'heure tu vas m'abattre comme un chien. C'est décidé depuis toujours et les mots que nous dirons n'y changeront rien.

ELECTRE

Ne l'écoute pas. Frappe, petit frère! Frappe sans même le regarder. Pourquoi le regardes-tu? Regardais-tu les ours et les loups dans les yeux en les tuant dans la forêt?

EGISTHE

Non... Mais il n'y a rien dans les yeux des bêtes que l'innocence et quelquefois, juste à la fin, l'étonnement de mourir. Dans les yeux des hommes, il y a autre chose, n'est-ce pas, Oreste?

ELECTRE

Autre chose que ton crime? Autre chose que ta hideur?

LA TABLE RONDE

EGISTHE

Oui.

ELECTRE

O mon père! Ton assassin est là, devant lui, il a son couteau grand ouvert dans sa poche et il le regarde!

EGISTHE

Ecoute-moi, Oreste.

ELECTRE

Et il l'écoute!

EGISTHE

Après seulement, tu me tueras.

ELECTRE

Après, après! Il ya quinze ans que ton père attend, tout raide, tu es en retard de quinze ans, Oreste, et tu perds encore une minute.

EGISTHE

Ne crois pas pourtant que je veuille échapper à la mort. Il y a un moment de fatigue devant l'horreur, devant l'imbécillité du monde où on l'appelle. Il y a un moment où on s'endort (*il crie soudain*). Je m'endors, Oreste! Je

J E A N A N O U I L H

m'endors comme lorsque j'étais petit. Il y a des années que je m'endors et que je vais, tiré par la main, les yeux fermés, comme le petit garçon qu'on ramenait le soir à travers les rues interminables. Et voilà la maison, enfin! Si tu savais comme j'aimerais plutôt m'envelopper la tête dans ma robe et me coucher là en attendant que tu me tues. Mais tu es si seul, plus seul encore, plus abandonné que moi. Et je te sens si vulnérable. Mon pauvre petit assassin!

ELECTRE

Il est ignoble! Et tu le laisses dire? Tu l'écoutes? Donne-le moi, donne-le moi, ton couteau. Tu verras si je le laisserai me plaindre, tu verras, le vieux crocodile, s'il aura seulement le temps de s'attendrir!

EGISTHE

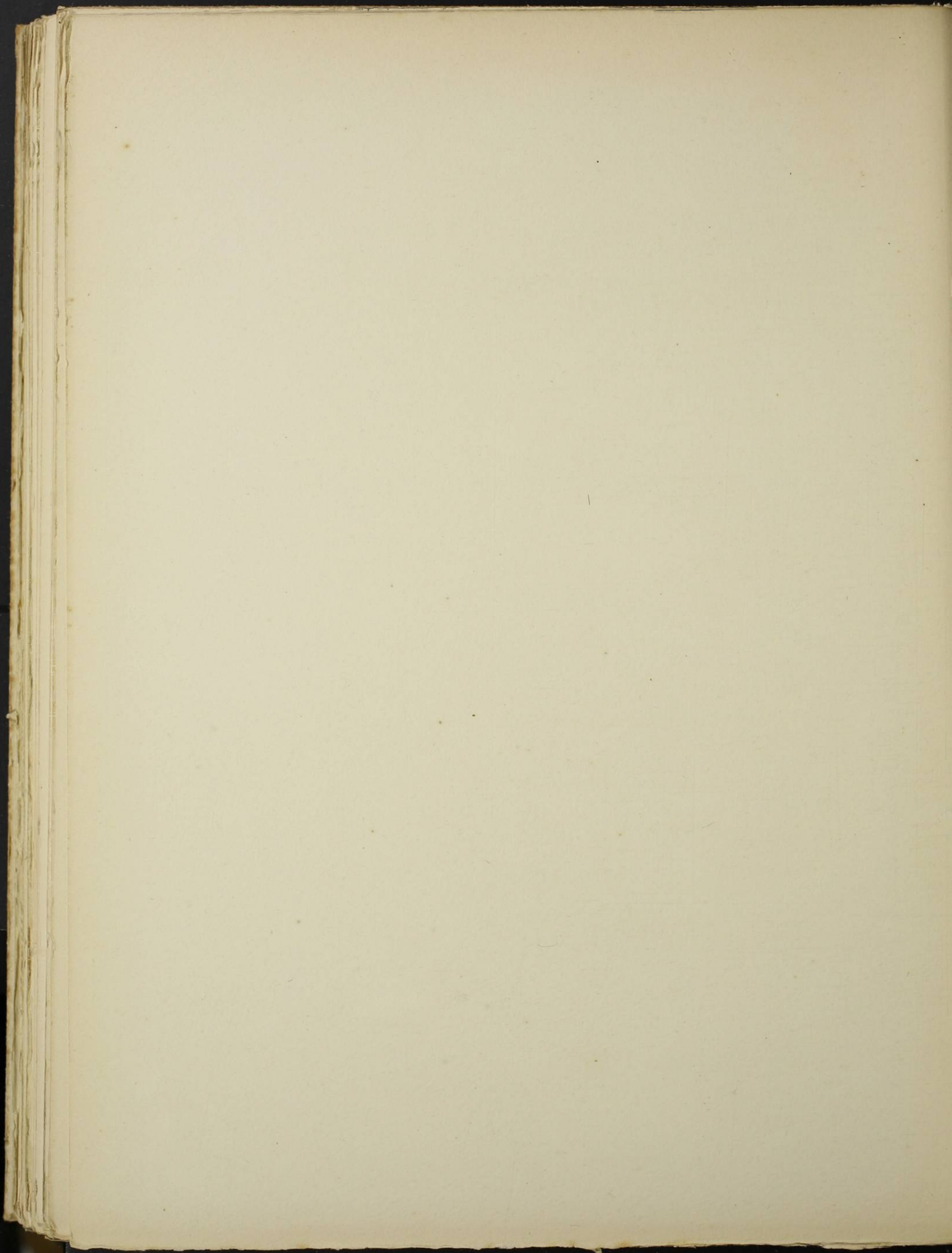
Dans cette solitude épouvantable où nous voilà tous les quatre, entre celle-là qui ne pense qu'à sa haine et ta mère là-bas, caressant ses bijoux, qui ne pense peut-être à rien — c'est étrange sans doute à dire, Oreste — mais j'ai peur que tu n'aies que moi.

ELECTRE

Il n'a que lui! Pauvre petit orphelin qui n'a plus que l'assassin de son père au monde!

EGISTHE

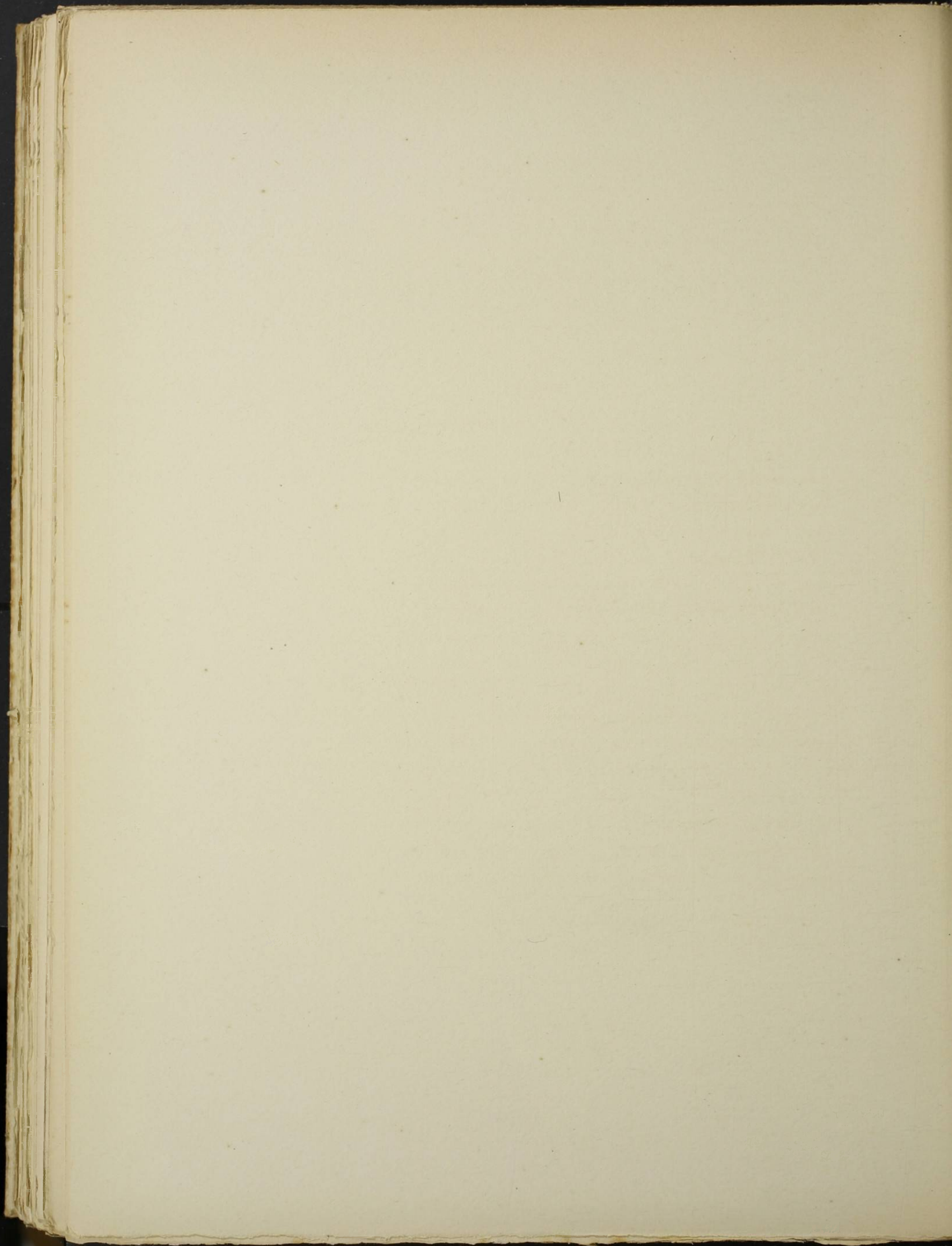
Tu n'as que moi, Oreste, malgré ses cris. Et je crois bien que je n'ai que toi.



VIRGINIA WOOLF

LE MÉTIER

Traduit par Dominique Aury



CETTE série a pour titre « Les mots me manquent », et la causerie d'aujourd'hui *le métier*. Il faut par conséquent en conclure qu'on veut faire discuter à l'auteur le métier des mots, le métier d'écrire. Mais il y a quelque chose d'incongru, d'inadéquat, dans le terme « métier » lorsqu'il s'applique aux mots. Le dictionnaire (1), auquel on s'adresse toujours dans les moments d'incertitude, nous confirme dans nos hésitations. Il dit que le mot « métier » a deux sens ; il signifie d'abord le fait de savoir fabriquer, avec de la matière solide, des objets utiles, par exemple une cruche, une chaise, une table. Le sens figuré, et jusqu'à un certain point péjoratif, signifie habileté, une habileté parfois trompeuse. Or, nous savons peu de choses sur les mots, mais nous savons au moins qu'on ne peut rien fabriquer d'utile avec les mots ; et les mots sont les seules choses qui disent la vérité. Aussi, parler de métier à propos des mots, c'est rapprocher deux notions qui ne vont pas ensemble, et dont l'union ne peut donner naissance qu'à

(1) Il s'agit du dictionnaire anglais, et du mot "craft". (Ce passage est interprété et non traduit, le sens du mot "craft" étant un peu différent du sens du mot métier, et sans équivalent exact en français.) (Note du traducteur.)

LA TABLE RONDE

quelque monstre destiné aux vitrines d'un musée. Il faut donc immédiatement changer le titre de la causerie, et lui en substituer un autre, Voyage autour des mots, peut-être. Car si l'on décapite une causerie c'est comme si l'on décapitait une parole. Elle tourne en rond jusqu'à ce qu'elle meure, à ce que disent les gens qui ont tué des paroles. Cette causerie sans titre devra en faire autant. Prenons pour point de départ l'affirmation que les mots ne sont pas utiles. Elle ne sera heureusement pas difficile à prouver, car tout le monde s'en rend compte. Lorsqu'on voyage en métro, par exemple, lorsqu'on attend son train sur le quai, on lit devant soi, sur un tableau lumineux, les mots. « (Le prochain train) passe Russel Square ». On regarde ces mots, on répète. On tente de s'assimiler cet utile renseignement ; le prochain train passera Russel Square. On se répète en marchant : « Passe Russel Square, passe Russel Square. » Et tout en les redisant, les mots glissent et changent, et l'on s'aperçoit qu'on répète « le monde passe et s'en va, passe et s'en va... » Les feuilles se dessèchent et tombent, les brumes en pleurant déposent au sol leur fardeau. Vient l'homme... Et l'on se réveille et l'on se retrouve à King's Cross.

Autre exemple. Juste devant soi dans le compartiment de chemin de fer on voit écrit : « Défense de se pencher à la fenêtre. » A la première lecture, on comprend la signification utile, la signification superficielle ; mais bientôt, à mesure qu'on regarde les mots, on les voit glisser, changer. Et l'on commence à dire. « Des fenêtres, oui, des fenêtres

VIRGINIA WOOLF

qui s'ouvrent sur l'écume des vagues périlleuses au nostalgique pays des fées» (1). Et sans savoir ce que l'on fait, voilà qu'on se penche à la fenêtre ; on cherche Ruth en larmes dans les blés étrangers (2). On y risque de se casser le cou, ou de payer vingt livres d'amende.

Ce qui prouve, s'il fallait le prouver, que les mots ont bien peu de dispositions naturelles à être utiles. Si l'on s'obstine à les forcer à être utiles malgré eux, on s'aperçoit à ses dépens qu'ils indiquent la mauvaise direction, qu'ils trompent, et qu'ils blessent. On a été si souvent trompé par les mots, ils ont si souvent démontré qu'ils détestaient se rendre utiles, et qu'il est dans leur nature d'exprimer non pas un fait unique mais un millier de possibilités, qu'on a heureusement fini, à la longue, par en tenir compte. On commence à inventer un autre langage, langage parfaitement et admirablement adapté à l'expression de ce qui est utile, langage de signes. Tout le monde a une dette envers le maître de ce langage, envers cet écrivain — homme, femme, ou pur esprit, personne ne sait — qui décrit les hôtels dans le guide Michelin. Il veut nous dire qu'un hôtel est modeste, un autre bon, et le troisième le meilleur de l'endroit. Comment le fait-il ? Non pas avec des mots ; des mots feraient tout de suite naître des bosquets et des tables de

(1) *Casements opening on the foam
Of perilous seas
in fairy lands forlorn...*

(Citation d'un célèbre poème de Keats.)

(2) *Ruth in tears amid the alien corn...*

(Citation d'un célèbre poème de Keats.)
(Notes du traducteur.)

LA TABLE RONDE

billard, des hommes et des femmes, la lune qui se lève et le long ressac de la mer en été, choses excellentes, mais hors de propos. Il se contente de signes ; un pignon ; deux pignons ; trois pignons. C'est tout ce qu'il dit et tout ce qu'il a besoin de dire. Baedeker élève le langage des signes encore plus haut dans les sublimes domaines de l'art. Quand il veut dire qu'un tableau est beau, il fait briller trois étoiles sur la page, et voilà tout. Ainsi, avec une poignée d'étoiles et de poignards, toute la critique d'art, toute la critique littéraire pourraient se réduire au volume d'une brochure à dix sous, et il y a des jours où on le souhaite. Mais cela laisse entendre qu'à l'avenir les écrivains auront deux langages à leur service : un pour les faits, un pour la fiction. Quand le biographe voudra faire connaître un fait utile et nécessaire, le fait par exemple qu'Olivier Smith est entré à l'Université et qu'il a passé un examen en 1892, il le dira en mettant un grand O creux sur le chiffre cinq. Quand le romancier sera contraint de nous informer que John a sonné : au bout d'un instant la femme de chambre a ouvert la porte et dit : « Madame est sortie », on gagnera beaucoup en plaisir et lui-même trouvera beaucoup d'agrément à exprimer ce désagréable événement non pas en mots, mais en signes, par exemple, un H majuscule sur le chiffre trois. Ainsi, peut-on envisager avec espoir le jour où biographies et romans seront minces et musclés ; et une compagnie de chemin de fer qui dira « Défense de se pencher par la fenêtre » avec des mots se verra infliger, pour usage impropre de langage, une amende ne dépassant pas cinq livres.

VIRGINIA WOOLF

Donc, les mots ne sont pas utiles. Examinons maintenant leur autre qualité, leur qualité positive, leur passion de dire la vérité. D'après le dictionnaire — une fois de plus — il y a au moins trois sortes de vérités : la vérité de Dieu ou de l'Évangile; la vérité littéraire; et la vérité sur les gens (généralement déplaisante). Il serait trop long de les examiner séparément. Simplifions donc, et, puisque la seule preuve d'une vérité est sa durée, que les mots survivent aux vicissitudes et plus longtemps que toute autre substance aux pièges du temps, disons qu'ils sont ce qu'il y a de plus vrai. Les monuments s'écroulent, et la terre elle-même périt. Ce qui fut hier un champ de blé est une maison aujourd'hui. Mais il semble que les mots, bien employés, soient capables de vivre éternellement. Quel est donc, et ce sera la question suivante, le bon emploi des mots? Certainement pas, nous l'avons dit, de donner des indications utiles, car une indication utile est une indication qui ne signifie qu'une seule chose. Et il est de la nature des mots de signifier beaucoup de choses. Voyez la simple phrase : « Le train passe Russel Square ». L'indication qu'elle donne est inutile parce que, outre la signification superficielle, elle a de nombreuses significations cachées. Le mot « passe » fait songer à tout ce qui est transitoire, au temps qui passe et à ce qui change dans la vie des hommes. Le mot « Russel » fait songer au bruissement des feuilles, au bruissement d'une robe de soie sur un parquet ciré (1) ; il rappelle aussi la demeure des ducs

(1) A cause de la similitude de prononciation avec le mot "rustle", qui signifie bruissement. (Note du traducteur.)

LA TABLE RONDE

de Bedford et la moitié de l'histoire de l'Angleterre. Enfin le mot « square » l'image d'un square tel qu'il existe, et aussi la raideur et la rigidité du stuc. Une seule phrase et la plus simple suffit ainsi à éveiller à la fois l'imagination, la mémoire, l'œil et l'oreille, et tout cela participe à la lecture.

Tout cela participe, mais participe inconsciemment. Dès l'instant qu'on sépare et qu'on analyse les divers éléments comme on vient de le faire, ils perdent de leur réalité. Et l'on devient soi-même irréel spécialiste, manieur de mots, chasseur de phrases et non plus lecteur. Lorsqu'on lit, il faut laisser cachés les sens cachés, il faut qu'ils suggèrent et n'expriment pas ; qu'ils se recouvrent et se confondent les uns les autres comme des joncs dans le lit d'une rivière. Mais les mots de cette phrase « le train passe Russel Square » sont naturellement des mots très rudimentaires. Ils ne montrent aucune trace de l'étrange pouvoir, du pouvoir diabolique que possèdent les mots quand ils ne sortent pas d'une machine à écrire, mais s'échappent tout faits d'un cerveau humain — le pouvoir de faire deviner l'écrivain ; son caractère, son allure, sa femme, sa famille, sa maison — et jusqu'au chat sur le paillason. Pourquoi les mots ont-ils ce pouvoir et comment l'exercent-ils, et comment les empêcher de l'exercer, personne n'en sait rien. Ils l'exercent en dehors de la volonté de l'écrivain et souvent contre sa volonté. Il est probable que nul écrivain ne désire infliger au lecteur l'évocation de son propre malheureux tempérament, de sa propre vie, et de ses propres secrets. Mais quel est l'écrivain — hormis les machines à écrire — qui soit jamais parvenu à

VIRGINIA WOLF

être tout à fait impersonnel ? Toujours, et sans qu'on puisse l'éviter, on les connaît aussi bien par leurs livres. Le pouvoir de suggestion des mots est tel qu'un livre manqué pourra évoquer un être humain très digne d'être aimé, et un livre réussi un homme dont on pourrait à peine supporter la présence dans la pièce. Même des mots vieux de centaines d'années possèdent ce pouvoir ; quand ils sont neufs, ils le possèdent si fort qu'ils rendent sourd à ce que dit l'écrivain, ce sont eux qu'on voit, eux qu'on entend. Voilà pourquoi les jugements que l'on porte sur les écrivains vivants sont si violemment erronés. C'est uniquement après la mort de l'écrivain que les mots se désinfectent dans une certaine mesure, et se purifient des accidents de la réalité charnelle.

Or, le pouvoir de suggestion est la plus mystérieuse propriété des mots. Tous ceux qui ont jamais écrit une phrase doivent s'en rendre compte, ou à moitié compte. Les mots, les mots anglais, sont par nature pleins d'échos, de souvenirs, d'associations. Ils ont vécu sur les lèvres de tant de gens, dans leur maison, dans les rues, dans les champs, pendant tant de siècles. Et l'une des plus grandes difficultés dans leur emploi aujourd'hui est justement cela : ils sont si riches de signification et de souvenirs, ils ont contracté tant d'illustres alliances. Par exemple, le mot magnifique « incarnadine » qui pourrait l'employer sans rappeler en même temps « la mer innombrable » (1) ? Naturellement, jadis, quand l'an-

(1) *The multitudinous seas incarnadine* (SHAKESPEARE)

(Et rendre incarnadine la mer innombrable)

MACBETH - Acte II - Scène III

(Note du traducteur.)

LA TABLE RONDE

glais était une langue neuve, les écrivains pouvaient inventer des mots nouveaux et les employer. Il est assez facile aujourd'hui d'inventer des mots nouveaux — ils naissent sur les lèvres à chaque nouveau spectacle et à chaque nouvelle sensation — mais on ne peut pas les employer parce que la langue est vieille. On ne peut pas employer un mot tout neuf dans une vieille langue à cause d'un fait évident et pourtant mystérieux : c'est qu'un mot n'est pas une entité isolée et séparée, mais qu'il participe des autres mots. Pour employer comme il faut des mots nouveaux, il faudrait inventer un nouveau langage ; et bien qu'il soit certain qu'on y arrive un jour, cela n'est pas pour l'instant notre affaire. Notre affaire est de tirer parti de la langue anglaise telle qu'elle est. Comment agencer les vieux mots dans un ordre neuf, pour les faire durer, pour leur faire créer le beau, pour leur faire dire le vrai ? Voilà la question.

Et celui qui saurait répondre à cette question mériterait que le monde lui accorde les couronnes de la gloire. Si l'on pouvait enseigner, si l'on pouvait apprendre l'art d'écrire ! Tous les livres, tous les journaux pourraient dire le vrai, créer le beau. Mais il semble qu'il y ait quelque obstacle, quelque empêchement à l'enseignement des mots. Car bien qu'à l'instant même cent professeurs au moins soient en train de faire des cours sur la littérature du passé, et mille critiques littéraires au moins de composer des comptes-rendus de la littérature du présent, et des centaines et des centaines de jeunes gens et de jeunes filles de passer brillamment des examens sur la littérature anglaise, s'en-

VIRGINIA WOLF

suit-il qu'on écrive mieux, qu'on lise mieux, qu'on n'écrivait et qu'on ne lisait il y a quatre cents ans, quand il n'y avait ni professeurs, ni critiques, ni enseignement ? La littérature de l'époque géorgienne est-elle le moins du monde comparable à celle de l'époque élizabéthaine ? Alors à qui la faute ? Ni aux professeurs, ni aux critiques, ni aux écrivains. Mais aux mots. Ce sont les mots qui sont coupables. Il n'y a rien de plus sauvage, de plus libre, de plus irresponsable, de plus impossible à dresser que les mots. Naturellement, on peut les attraper, et les étiqueter, et les placer en ordre alphabétique dans des dictionnaires. Mais les mots ne vivent pas dans les dictionnaires, ils vivent dans l'esprit. Si l'on en voulait la preuve, qu'on se souvienne combien de fois, aux instants d'émotion, on les cherche sans les trouver, quand on en a le plus besoin. Pourtant, il y a le dictionnaire ; il y a un demi-million de mots à notre disposition, en ordre alphabétique. Mais peut-on les employer ? Non, car les mots ne vivent pas dans les dictionnaires, ils vivent dans l'esprit. Retournons au dictionnaire. Sans aucun doute, y sont cachées des tragédies plus belles qu'*Antoine et Cléopâtre*, des poèmes plus parfaits que l'*Ode au Rossignol*, des romans auprès desquels *Orgueil et Vanité*, ou bien *David Copperfield* sont de vagues ébauches d'amateurs. Il s'agit seulement de trouver les mots qu'il faut et de les mettre dans l'ordre qu'il faut. Mais on ne peut pas le faire parce qu'ils ne vivent pas dans le dictionnaire, ils vivent dans l'esprit. Et comment vivent-ils dans l'esprit ? D'étranges et diverses façons, comme vivent les êtres humains ; ils errent de-ci de-

LA TABLE RONDE

là, ils tombent amoureux et ils se marient. Il est vrai qu'ils sont beaucoup moins que nous soumis aux conventions et aux cérémonies. Des mots royaux s'unissent à des mots populaires. Des mots anglais s'allient à des mots français, à des mots allemands, à des mots indiens, à des mots nègres, s'il leur en prend fantaisie. En fait, moins on posera de questions sur le passé de notre chère mère la langue anglaise, mieux cela vaudra pour sa réputation. Car elle fut légère, légère, ô Mademoiselle.

Aussi est-il plus qu'inutile de faire des lois pour des vagabonds aussi invétérés. Quelques petites règles de grammaire et d'orthographe sont le plus qu'on puisse leur imposer. Tout ce qu'on en peut dire, lorsqu'on tente de les apercevoir au bord de la profonde et sombre caverne de l'esprit où ils vivent — elle ne s'illumine que par éclairs — tout ce qu'on en peut dire est qu'ils ont l'air d'aimer que les gens qui veulent les employer pensent et éprouvent quelque chose, non pas à leur propos, mais à propos de sujets différents d'eux-mêmes. Ils sont extrêmement susceptibles, ils sont facilement effarouchés. Ils n'aiment pas qu'on discute leur pureté ou leur impureté. Si l'on fonde une société pour la pureté de l'anglais, ils exprimeront leur mécontentement en en fondant une autre pour l'impureté de l'anglais — d'où l'artificielle violence d'une grande partie du langage moderne : c'est la réponse aux puritains. Ils sont aussi très démocratiques ; ils croient qu'un mot en vaut un autre ; les mots sans éducation ont autant de valeur que les mots bien élevés, les mots sans culture que les mots cultivés.

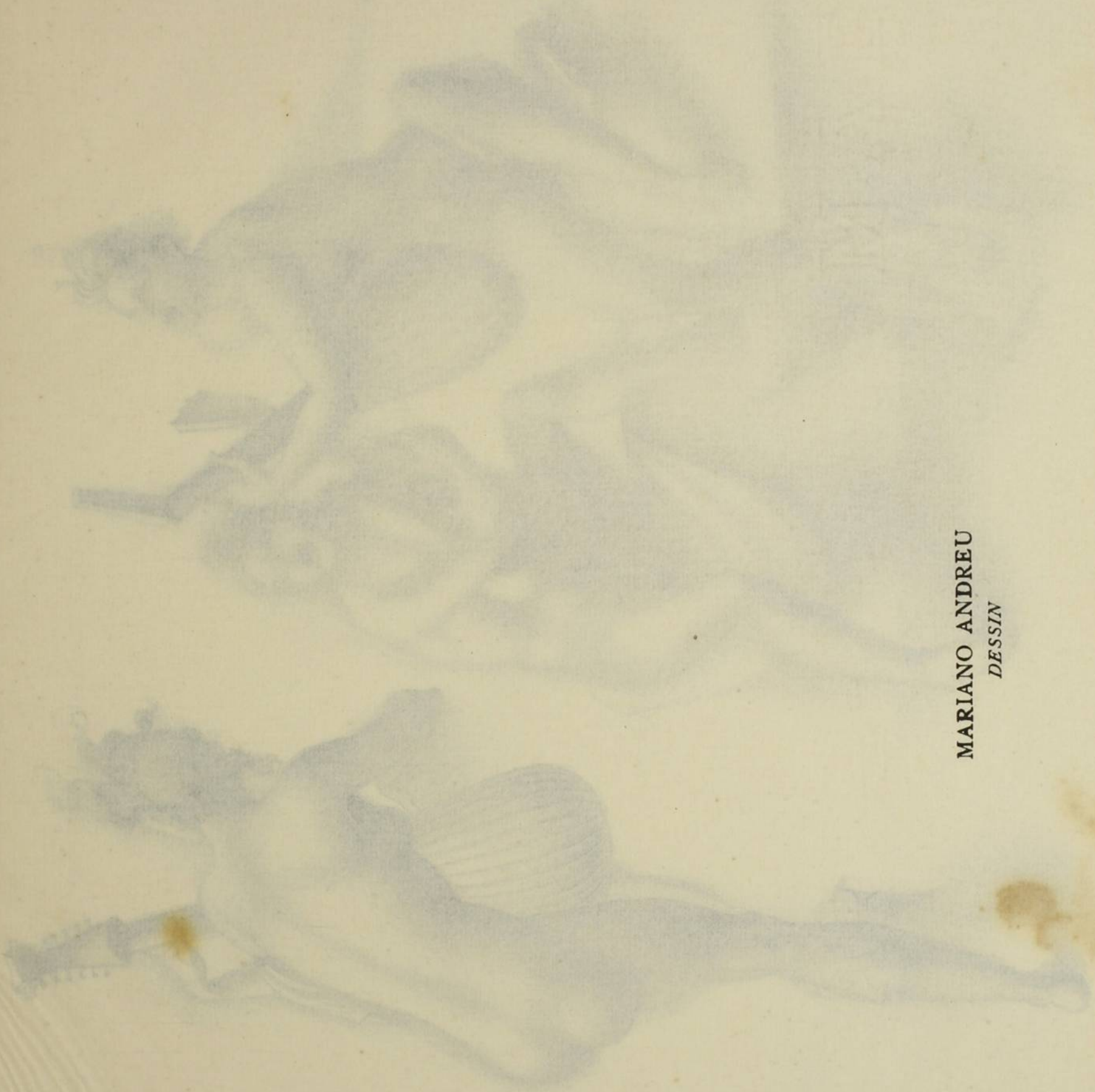
VIRGINIA WOLF

il n'y a ni rangs ni titres dans leur société. Ils n'aiment pas non plus qu'on les soulève du bout de la plume et qu'on les examine un à un. Ils restent serrés ensemble, par phrases, par paragraphes, et quelquefois par pages entières à la fois. Ils détestent être utiles ; ils détestent gagner de l'argent ; ils détestent qu'on fasse à leur propos des conférences. Bref, ils détestent tout ce qui leur impose une seule signification : ou les contraint à une seule attitude, parce qu'il est dans leur nature de changer.

Peut-être est-ce là leur caractéristique la plus frappante, leur besoin de changement. C'est que la vérité qu'ils essaient de saisir est tellement diverse, et ils la rendent sensible en étant, eux-mêmes, divers, en brillant par-ici, puis par-là. Ainsi signifient-ils une chose pour une personne, une autre chose pour une autre ; ils sont incompréhensibles pour une génération, clairs comme de l'eau de roche à la suivante. Et c'est à cause de cette complexité qu'ils durent. Peut-être une des raisons pourquoi il n'y a aujourd'hui ni grand poète, ni grand romancier, ni grand critique est-elle qu'on refuse aux mots la liberté. On les épingle sur une seule signification, la signification utile, la signification qui permet de prendre le train, de passer l'examen. Et quand on épingle les mots ils referment les ailes et meurent. Enfin, et de la façon la plus certaine, les mots, pour vivre à l'aise, ont besoin de solitude. Sans aucun doute, ils aiment qu'avant de les employer on ait des pensées et des sentiments ; mais ils aiment aussi qu'on s'arrête, qu'on cesse d'être conscient. Leur vie privée se déroule dans notre

LA TABLE RONDE

inconscient, nos ténèbres font leur lumière... Je me suis tue, j'ai laissé tomber le voile des ténèbres, pour inciter les mots à s'unir dans une de ces rapides alliances qui créent les images parfaites et l'éternelle beauté. Mais, non, il n'y aura rien ce soir. Les petits misérables sont de mauvaise humeur, désagréables, désobéissants ; muets. Que murmurent-ils donc ? « L'heure est finie ! Silence ! »



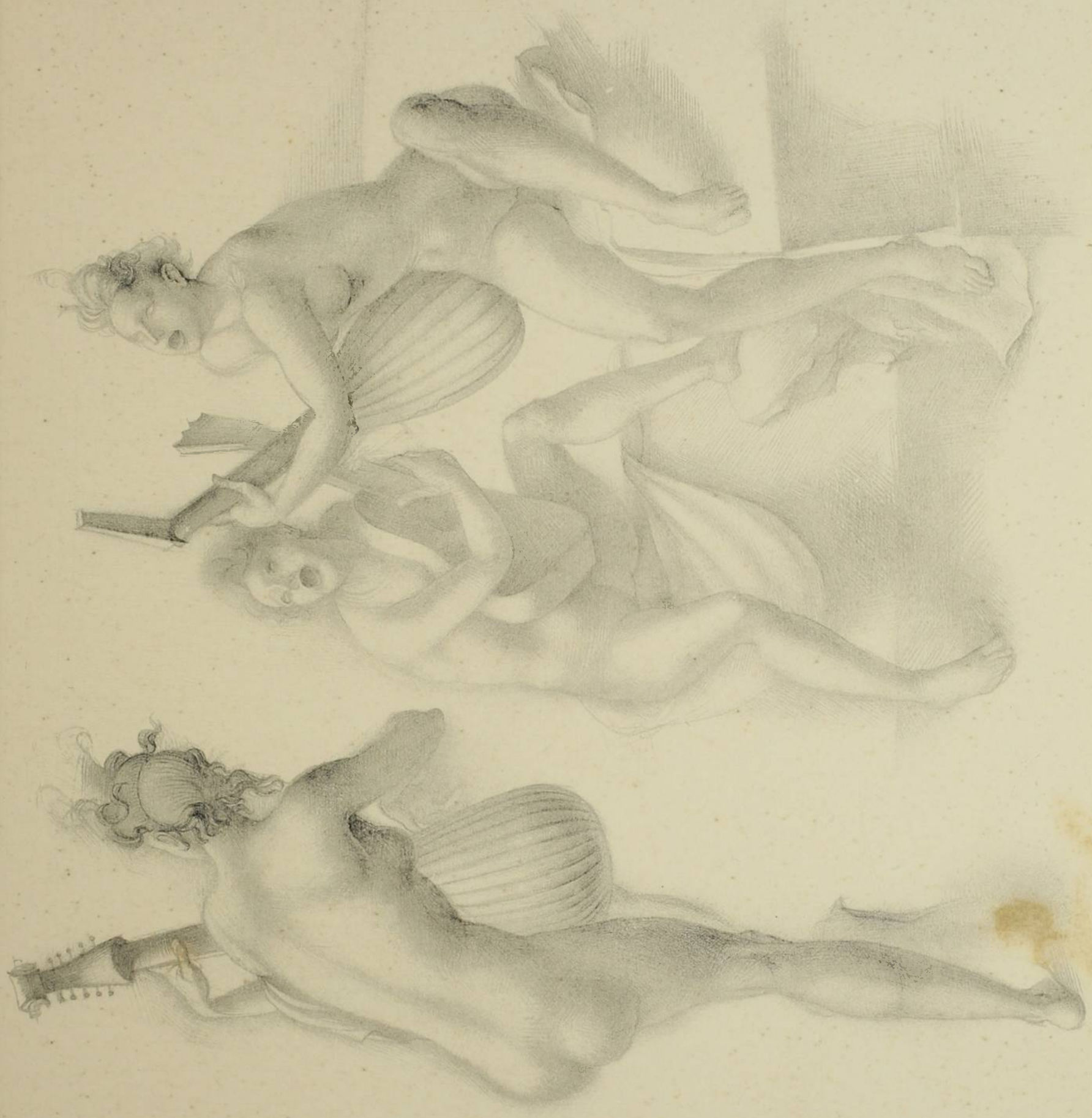
MARIANO ANDREU
DESSIN

Mariano Andreu

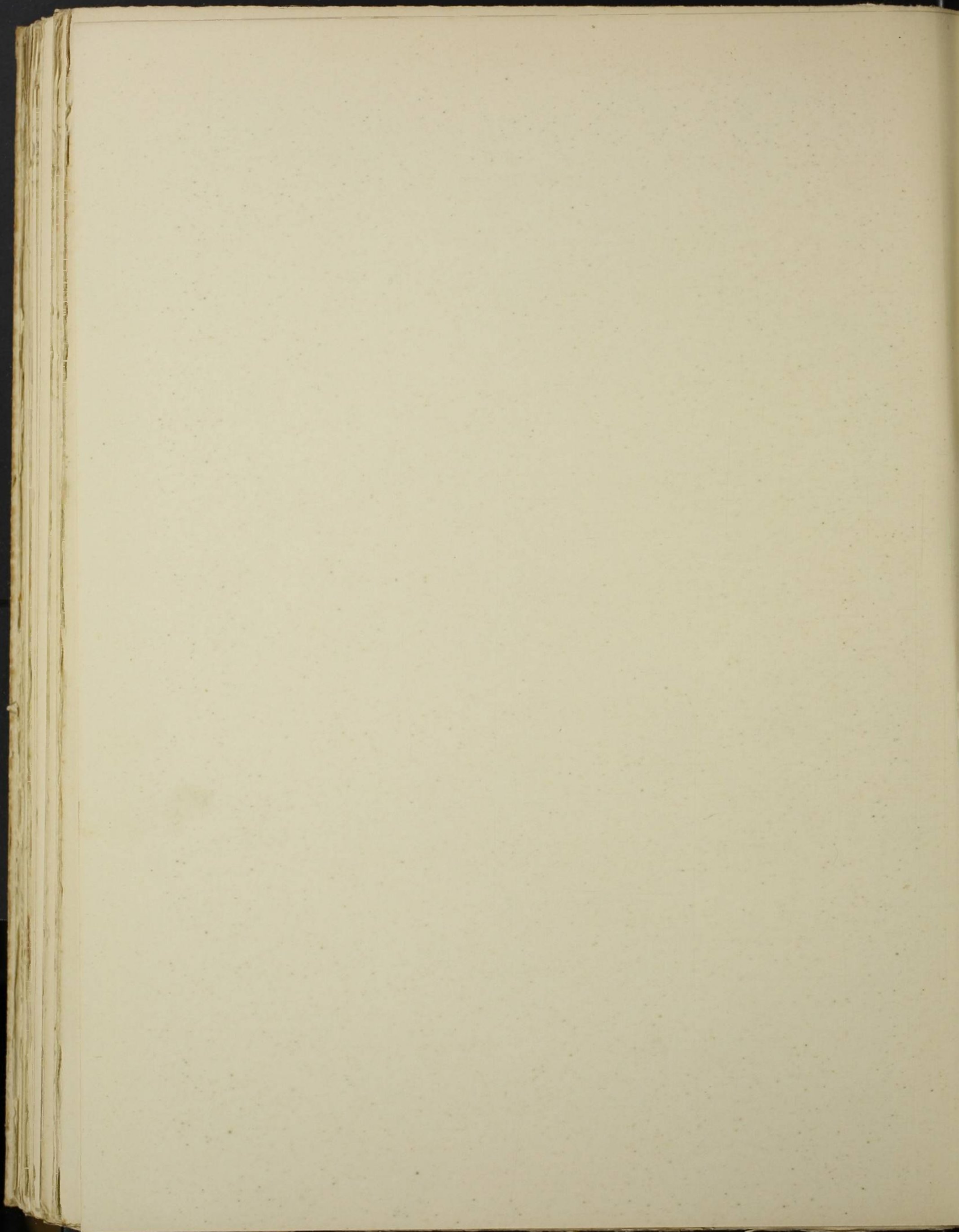
LA TABLE RONDE

inconscient, nos ténèbres font leur lumière... Je me suis tue, j'ai laissé tomber le voile des ténèbres, pour inciter les mots à s'unir dans une de ces rapides alliances qui créent les images parfaites et l'éternelle beauté. Mais, non, il n'y aura rien ce soir. Les petits misérables sont de mauvaise humeur, désagréables, désobéissants ; muets. Que murmurent-ils donc ? « L'heure est finie ! Silence ! »

ДЕССИ
МВБИНО АИДБЕС



mariano Andron
1785

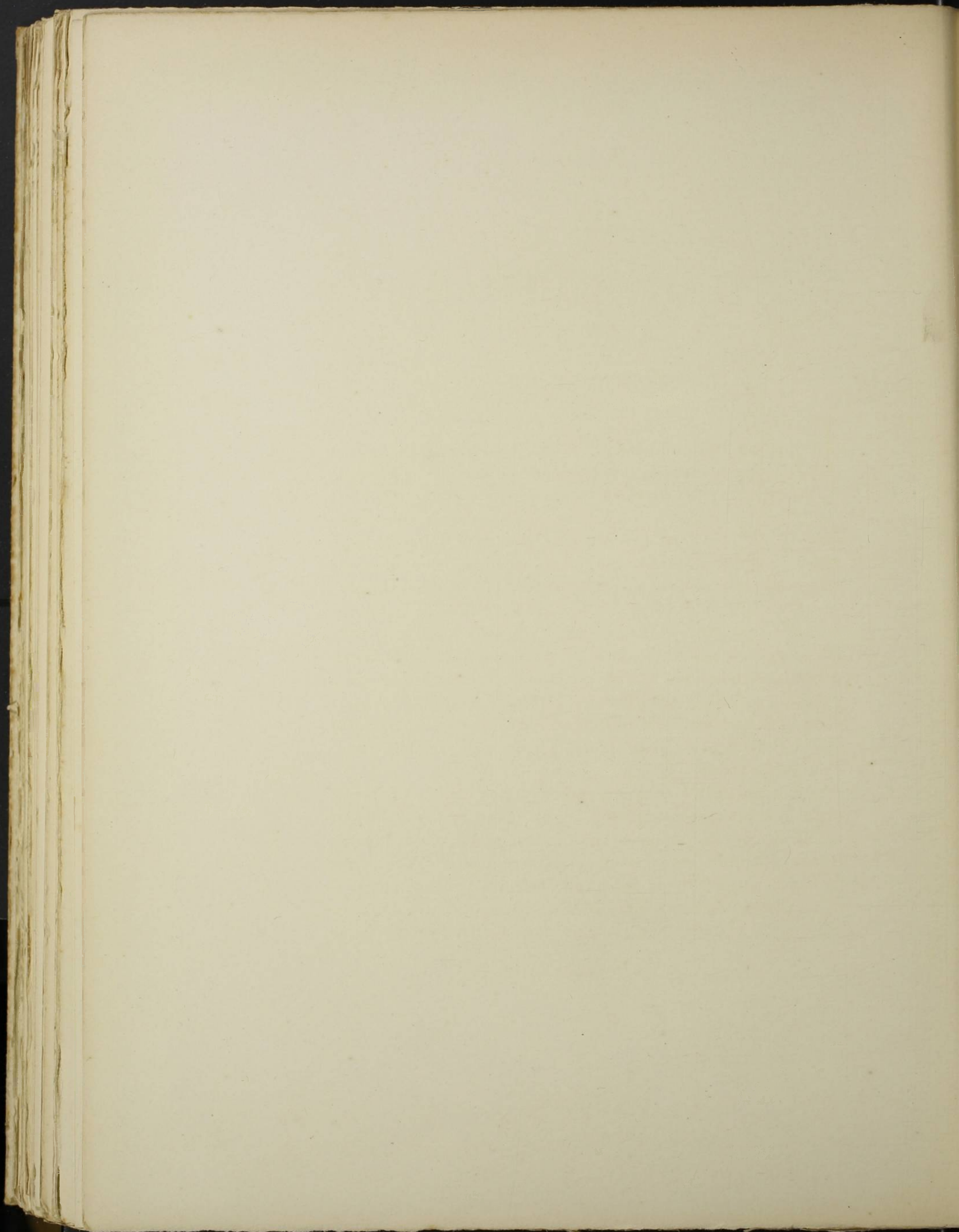


JEAN PAULHAN

*LE MARQUIS DE SADE
ET SA COMPLICE*

ou

LA REVANCHE DE LA PUDEUR



LE SECRET DE JUSTINE

L'ON sait, depuis quelques années, à quoi tient le plus grand succès de librairie que le monde ait jamais vu, le succès du Nouveau Testament. C'est que ce livre a son secret. C'est qu'il laisse entendre à toute page, à toute ligne, une chose qu'il ne dit pas, mais qui d'autant plus nous intrigue, nous retient, nous attache. Et puisqu'il ne sera plus question ici de l'Évangile, rien ne nous empêche, après tout, de dire ce secret.

C'est que Jésus-Christ est joyeux. Le Nouveau Testament nous le montre grave et plutôt réfléchi, et parfois irrité, et d'autres fois encore en larmes et toujours très sérieux. Mais nous devinons autre chose, que le Nouveau Testament ne nous dit pas : c'est qu'il arrive à Jésus de blaguer. C'est qu'il est plein d'humour. C'est qu'il parle parfois à tort et à travers, pour voir ce qui s'en suivra (quand il s'adresse à des figuiers, par exemple). Bref, c'est qu'il s'amuse.

Je ne voudrais blesser personne en rapprochant de l'Évangile du Bien le plus ingénieux, mais le plus massif Évangile du Mal qui ait été composé, en pleine conscience et raison, par un homme révolté. Il faut le dire pourtant : si *Justine* a mérité d'être le livre de chevet — à certaine époque de leur vie tout au moins — de Lamartine, de Baudelaire et de Swinburne, de Barbey d'Aurevilly et de Lautréamont, de Nietzsche de Dostoïevsky et de

LA TABLE RONDE

Kafka (et, sur un plan légèrement différent, de Sacher Masoch, d'Ewerz, et de Mirbeau) c'est que ce livre, étrange bien qu'apparemment simple, que les écrivains du XIX^e siècle ont passé leur temps — sans guère le nommer — à démarquer, à appliquer, à réfuter, ce livre qui posait une question si grave que ce n'était pas trop de l'œuvre d'un siècle entier pour lui répondre (pour ne pas tout à fait lui répondre), ce livre a lui aussi son secret. J'y reviendrai. Mais réglons d'abord la question morale.

I. — DE CERTAINS LIVRES DANGEREUX

On croit avoir tout dit sur le bienfait des punitions et l'avantage des châtiments. Il court là-dessus mille opinions, il a été publié cent mille livres. Et pourtant il me semble qu'on a négligé l'essentiel : c'est peut-être qu'il paraissait trop évident, c'est qu'il allait sans dire. Eh bien, il ira mieux encore en le disant.

Un premier point est trop évident : c'est que les criminels sont dangereux ; c'est qu'ils mettent en péril la société, et la race humaine elle-même. Il vaudrait mieux de ce point de vue, par exemple, qu'il n'y eût pas d'assassins. Si la loi laissait à chacun de nous la liberté de tuer ses voisins (comme nous en avons souvent envie) et ses parents (comme les psychanalystes prétendent que nous le désirons sourdement), il ne resterait pas grand monde sur terre. Il ne resterait que les amis. Il ne resterait même pas les amis, car enfin — bien que ce soit là un détail qu'on oublie en général de considérer — même nos amis sont fils, pères ou voisins de quelqu'un. Je passe au second point : il n'est pas moins évident, sitôt qu'on y réfléchit.

C'est que les criminels sont en général plus curieux que les

J E A N P A U L H A N

honnêtes gens : plus inattendus, donnant plus à réfléchir. Et même s'ils ne disent (comme il arrive) que des choses banales, plus surprenants : à cause précisément de ce contraste entre le fond dangereux et l'apparence inoffensive. C'est ce que savent très bien les auteurs de romans-feuilletons : sitôt que nous soupçonnons le brave notaire ou le pharmacien d'avoir empoisonné jadis toute une famille, ses propos les plus plats nous deviennent précieux, et s'il soutient que le temps se gâte, nous soupçonnons qu'il médite quelque nouveau crime. Les moralistes disent qu'il suffit d'avoir supprimé, fût-ce négligemment, une seule existence humaine pour se sentir du tout au tout changé. Et les moralistes sont imprudents de le dire, car nous avons tous envie de nous sentir changés. C'est là un sentiment vieux comme le monde ; somme toute, c'est à peu près l'histoire de l'arbre du bien et du mal. Et si la prudence nous retient en général de changer nous-mêmes à ce point, du moins avons-nous le vif désir de fréquenter ceux qui ont passé par l'expérience, d'en faire nos amis, d'épouser leurs remords (et la science qui s'en suit). Seul nous peut retenir ici le sentiment que j'ai dit plus haut : c'est que l'assassin n'est pas un monsieur à encourager ; qu'en l'admirant nous prenons part à quelque vaste complot contre l'homme et la société. Et pour peu que nous soyons scrupuleux, nous voilà très embêtés, tirillés de droite et de gauche, à la fois privés des avantages de la bonne et de la mauvaise conscience. Ici intervient la punition.

J'oserai dire qu'elle concilie tout. Dès l'instant que le voleur se trouve lui-même volé — sinon toujours de son argent, du moins de quelques années de sa vie, qui valent de l'argent et bien davantage — et l'assassin assassiné, nous pouvons sans le moindre scrupule les fréquenter, et par exemple leur apporter, tant qu'ils vivent encore, des oranges dans leur prison ; nous pouvons les aimer, nous pouvons même boire leurs paroles : ils payent, ils ont payé. C'est ce que savaient mieux que nous

LA TABLE RONDE

les rois et les reines et les saintes qui s'en allaient conduire les criminels jusque sur l'échafaud, et recueillaient même, comme sainte Catherine, quelques gouttes de leur sang. (Et qui n'éprouverait aujourd'hui de la reconnaissance pour les quelques hommes qui nous enseignent, dans leur supplice, le danger et le sens même, que nous avons perdu, des trahisons?)

Voici où je voulais en venir : il est d'usage, depuis cent cinquante ans, de fréquenter Sade par auteurs interposés. Nous ne lisons pas *les Crimes de l'Amour*, mais par exemple *l'Auberge de l'Ange Gardien*, ni *la Philosophie dans le boudoir*, mais *Au delà du Bien et du Mal*, ni *les Infortunes de la Vertu*, mais *le Château ou le Procès*, ni *Juliette*, mais *les Diaboliques*, ni *la Nouvelle Justine*, mais *le Jardin des Supplices*, ni *le Portefeuille d'un Homme de Lettres* (qui est d'ailleurs perdu), mais *les Mémoires d'Outre-Tombe*. Et l'on ne peut guère voir dans cette timidité que l'effet des scrupules, dont j'ai parlé. Oui, il est vrai que Sade était un homme dangereux : sensuel, violent, fourbe à l'occasion, et (tout au moins en rêve) atrocement cruel. Car il ne nous invite pas seulement à assassiner nos voisins et nos parents, mais nos femmes mêmes. Bien plus : il verrait avec plaisir la race humaine disparaître tout entière, et laisser place libre à quelque invention nouvelle de la nature. Par ailleurs, peu sociable ; et même peu social : enragé de libertés. Mais enfin ce sont là des scrupules que nous pouvons apaiser.

Car Sade a largement payé. Il passe trente ans de sa vie dans les diverses bastilles, châteaux-forts ou donjons du Royaume, puis de la République, de la Terreur, du Consulat et de l'Empire. « L'esprit le plus libre, disait Apollinaire, que l'on ait encore vu ». En tout cas, le corps le plus enfermé. L'on a dit parfois qu'il est à tous ses romans une clef unique, qui est la cruauté (et c'est là, je pense, une vue trop simple). Mais il est, bien plus sûrement, à toutes ses aventures et à tous ses livres une fin unique, qui est

J E A N P A U L H A N

la prison. Même, il y a un mystère dans tant d'arrestations et d'internements.

Mettons le crime en face du châtement. Il semble établi que Sade a donné la fessée à une putain de Paris : cela vaut-il un an de donjon ? Des pastilles de Richelieu¹ à quelques filles de Marseille : cela vaut-il dix ans de Bastille ? Il séduit sa belle-sœur Louise : cela vaut-il un mois de Conciergerie ? Il ne cesse guère de provoquer ses puissants, ses redoutables beaux-parents, le Président et la Présidente de Montreuil : cela vaut-il deux ans de château-fort ? Il fait évader (nous sommes en pleine Terreur) quelques modérés : cela vaut-il un an de Madelonnettes ? L'on admet qu'il a publié des livres obscènes, qu'il s'en est pris à l'entourage de Bonaparte ; il n'est pas impossible qu'il ait simulé la folie. Cela vaut-il quatorze ans de Charenton, trois ans de Bicêtre, un an de Sainte-Pélagie ? Comment se défendre du sentiment que tous les prétextes étaient bons aux divers gouvernements de la France — il en a vu ! — pour l'enfermer ; qui sait, à Sade pour se faire enfermer ? Laissons cela. Un point du moins est acquis : nous savons que Sade a couru ses dangers ; qu'il les a acceptés — qu'il les a multipliés. Nous savons aussi qu'en le lisant nous courons possible les nôtres. Me voici libre de songer à mon gré à ce qu'il y eut de bon peut-être, et de délicieux en tout cas, dans ce petit neveu de la chaste Laure de Noves : à cette extrême distinction ; à ces yeux bleus vers lesquels, enfant, se penchaient les dames ; à ce rien de mollesse dans la tournure, à ces plus belles dents du monde² ; à ces succès à la guerre ; à ce violent goût du plaisir ; à ces reparties impétueuses mais fines (non sans jactance il se peut ni sans jabot) ; au jeune seigneur provençal, dont ses vassaux

(1) Ce sont de simples bonbons à la cantharide.

(2) Nous ne connaissons pas un seul portrait de Sade. J'emprunte ces traits à des lettres, à des signalements de police, à l'image aussi que Sade donne de lui-même dans Valcour.

LA TABLE RONDE

viennent baiser les mains, et qu'accompagne l'amour trop fidèle, l'amour-malgré-tout de cette grande Renée, un peu chevaline et bruyante, bonne et douce femme au fond.

II. — LE DIVIN MARQUIS

Je laisserai de côté l'efficacité particulière, qui faisait Duclos parler des « livres qu'on ne lit que d'une main ». Non qu'elle ne soit intéressante, et dans une certaine mesure sensationnelle : plus d'un écrivain, fût-il abstrait, rêve pour ses ouvrages d'une influence — d'un retentissement — analogue (sur d'autres plans, bien entendu). Reste qu'il n'y a pas grand-chose à en dire, étant à l'ordinaire imprévisible. Puis l'on admet communément que le voile et l'allusion (si vous aimez mieux, le badinage et la grivoiserie) ont chance de la provoquer, mieux que la franche et simple obscénité. Or, il est peu de voiles et d'allusions dans Sade. Pas la moindre grivoiserie. Au fait, c'est peut-être ce qu'on lui reproche. Rien de plus loin de lui que cette sorte de sourire suffisant, de sous-entendu malicieux qui vient à Brantôme dans ses histoires de haute graisse, à Voltaire ou à Diderot dans leurs passages égrillards, et cet art un peu chantourné que Crébillon, dans ses histoires d'alcôves et de sofas, porte à une perfection décourageante. Il est en littérature une franc-maçonnerie du plaisir, dont chacun connaît les clins d'œil, les invites à demi-mot, les lignes de points. Mais Sade brise avec ces conventions. Aussi libre des lois et des règles du roman érotique qu'Edgar Poe le peut être du roman-détective, Victor Hugo du roman-feuilleton. Il ne cesse d'être direct, explicite — tragique, d'ailleurs. Et s'il fallait à tout prix le classer, ce serait bien plutôt parmi ces auteurs qui vous châtrent

J E A N P A U L H A N

(disait Montaigne). Il est une autre sorte d'attrait, qu'il se refuse.

C'est ce qu'il faut bien appeler l'attrait littéraire. Plus d'un ouvrage célèbre tire son prix — et reçoit en tout cas son succès — d'un ingénieux système d'allusions. Voltaire dans ses tragédies, Delille dans ses poèmes évoquent à chaque ligne, et se flattent d'évoquer, Racine ou Corneille, Virgile, Homère et Compagnie. Pour ne prendre que le rival immédiat de Sade (et son concurrent, en quelque sorte, dans le Mal) on voit assez que Laclos est pourri d'une littérature — dont il tire d'ailleurs le parti le plus malin : le plus intelligent. *Les Liaisons dangereuses*, c'est la joute de l'amour courtois (car tout le problème est de savoir si Valmont saura mériter Madame de Merteuil), menée par des héroïnes raciniennes (il n'y manque ni Phèdre, ni Andromaque) dans la société facile des Crébillon, des Nerciat et des Vivant-Denon (car enfin tout finit assez vite par des coucheries — tout est envisagé du moins du point de vue de la coucherie). Telle est la clef de leur mystère : *Les Liaisons* enferment, discrètement, un petit cours d'histoire de la littérature à l'usage des grandes personnes. Car les auteurs les plus mystérieux sont en général les plus littéraires, dont l'étrangeté tient précisément à leur disparate : à cette rencontre de personnages, venus des milieux — des œuvres — les plus éloignés, et tout surpris de se rencontrer. D'ailleurs, Laclos n'a jamais pu recommencer cet effort surhumain.

Mais Sade avec ses glaciers et ses gouffres et ses châteaux terrifiants, avec le procès sans fin qu'il mène contre Dieu — contre l'homme même — avec son insistance et ses répétitions et ses épouvantables platitudes, avec son esprit de système et ses ratiocinations à perte de vue, avec cette poursuite entêtée d'une action sensationnelle mais d'une analyse exhaustive, avec cette présence à chaque instant de toutes les parties du corps (il n'en est pas une qui ne serve), de toutes les idées de l'esprit (Sade a lu autant de livres que Marx), avec cet étrange dédain

LA TABLE RONDE

des artifices littéraires, mais cette exigence à tout moment de la vérité, avec cette allure d'un homme qui ne cesserait à la fois de se mouvoir et de rêver l'un de ces rêves indéfinis que fait parfois l'instinct, avec ces grandes dilapidations de forces et ces dépenses de vie qui évoquent de redoutables fêtes primitives — ou ces autres sortes de fêtes, qui sait, que sont les grandes guerres — avec ces vastes prises dans l'univers, ou mieux, cette prise simple qu'il est le premier à opérer sur l'homme (et qu'il faut bien appeler, sans jeu de mots, une prise de sang), Sade n'a que faire d'analyse et de choix, d'images et de coups de théâtre, d'élégance et d'amplifications. Il ne distingue ni ne sépare. Il se répète et continûment se ressasse. Il fait songer aux livres sacrés des grandes religions. Il pousse, à peine figé par instants en quelque maxime :

Il est des moments dangereux où le physique s'embrase aux erreurs du moral...

Il n'est pas de meilleur moyen pour se familiariser avec la mort que de l'allier à une idée libertine.

On déclame contre les passions sans songer que c'est à leur flambeau que la philosophie allume le sien...

(et quelles maximes!) ce murmure gigantesque et obsédant qui monte parfois de la littérature (et peut-être la justifie) : Amiel¹, Montaigne, le Kalévala, le Ramayana. Que si l'on m'oppose qu'il s'agit du moins d'un livre sacré qui n'a pas eu sa religion, ni ses fidèles, je dirai d'abord que c'est fort heureux et que nous n'avons qu'à nous en réjouir (étant d'ailleurs par là bien plus libres de le juger en lui-même, non sur ses effets). A la réflexion, j'ajouterai que je n'en suis après tout pas si sûr

(1) On sait que l'œuvre publiée d'Amiel n'est qu'une petite part de l'œuvre réelle.

J E A N P A U L H A N

que ça : que la religion dont il s'agit se trouvait, par sa nature même, condamnée au secret — quitte à pousser parfois de ce secret vers nous quelque plainte ; trois vers de Baudelaire :

.....
*Et qui, cachant un fouet sous leurs longs vêtements
Mêlent dans le bois sombre et les nuits solitaires
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.*

une maxime de Joseph de Maistre :

Malheur à la nation qui supprimerait la torture¹

un soupir de Swinburne :

Le Marquis martyr...

une bravade de Chateaubriand :

Je fus toujours vertueux sans plaisir. J'eusse été criminel sans remords.

un cri de Lautréamont :

Les délices de la cruauté, délices non passagères...

une réflexion de Pouchkine :

...La joie où nous met tout ce qui approche de la mort.

Plus encore : je me défie du plaisir un peu trouble que donne à Chateaubriand — et aux enfants de Chateaubriand : Barrès, Montherlant, Suarès — l'agonie des femmes qui les ont aimés, des régimes qu'ils ont défendus, de la religion qu'ils croient véridique. Et ce n'est sans doute pas sans raisons — bien qu'il nous soit difficile de mettre au jour ces raisons — que Sade

(1) Cf. « La soumission du peuple n'est jamais due qu'à la violence et à l'étendue des supplices (*La Nouvelle Justine*, IV).

LA TABLE RONDE

s'est vu couramment appeler le divin marquis. Au demeurant, l'on n'est pas très certain qu'il ait été marquis. Mais il ne faut pas douter qu'un certain nombre de personnes, par ailleurs d'apparence respectable, l'aient tenu pour divin — ou pour véritablement diabolique, ce qui est de même ordre.

Même, à ce propos il me vient un doute. Je me demande, quand je vois tant d'écrivains, de nos jours, si consciemment appliqués à refuser l'artifice et le jeu littéraire au profit d'un événement indicible dont on nous laisse deviner qu'il est tout à la fois érotique et effrayant, soucieux de prendre en toute circonstance le contre-pied de la Création, et tout occupés à rechercher le sublime dans l'infâme, le grand dans le subversif, exigeant d'ailleurs que toute œuvre engage et compromette à jamais son auteur suivant une sorte d'efficacité (qui n'est pas sans évoquer l'efficacité, toute physiologique et locale, à laquelle j'ai fait allusion), je me demande s'il ne faudrait pas reconnaître, dans une aussi extrême Terreur, moins une invention qu'un souvenir, moins un idéal qu'une mémoire et bref si notre littérature moderne, dans sa part qui nous semble la plus vivante — la plus agressive en tout cas — ne se trouve pas tout entière tournée vers le passé, et très précisément déterminée par Sade, comme l'étaient par Racine les tragédies du XVIII^e siècle.

Mais je ne voulais parler ici que de *Justine*.

III. — LES SURPRISES DE L'AMOUR

Eh bien, Justine a toutes les vertus, et de chaque vertu se voit punie. Compatissante, un mendiant la dévalise. Pieuse, un moine la viole. Honnête, un usurier la ruine. Franche et droite, un sodomite la fouette et la blesse, et l'abandonne

J E A N P A U L H A N

dans les bois. Elle se refuse à devenir la complice d'un larcin, d'un empoisonnement, d'une attaque à main armée (car la malchance et la pauvreté la jettent dans de drôles de milieux) et c'est elle, la maladroite, que l'on tient coupable du vol, du brigandage ou de l'assassinat. Le reste à l'avenant. Cependant, Justine ne sait opposer aux scélératesses de tout genre qu'une âme droite, un esprit sensible. Mais ce serait peu : elle porte bonheur à qui abuse d'elle, et les monstres qui la tourmentent deviennent ministre, chirurgien du roi, millionnaire. Voilà un roman qui ressemble extrêmement à ces ouvrages moraux, où le vice se voit à tout coup puni et la vertu récompensée. Sauf que c'est le contraire ; mais enfin le défaut, du simple point de vue romanesque (qui est le nôtre), demeure le même : on sait toujours ce qui arrive à la fin. Or cette fin n'offre même pas la banalité qui fait à la longue d'une conclusion trop vertueuse l'une des conventions du roman, à peine plus apparente que la division en chapitres ou en épisodes. Sade, de toute évidence, prend diablement au sérieux ses tristes dénouements, s'en montre à chaque fois surpris. Chose plus curieuse, nous le sommes avec lui.

Cette surprise pose un problème singulier. Singulier, car Sade se refuse les facilités dont usaient communément vers la même époque, ses rivaux les romanciers noirs. Il est trop aisé d'étonner quand on appelle à son aide, comme Radcliffe ou Lewis, les fantômes, chimères gothiques, spectres d'enfer et autres diableries dont la surprise en quelque façon fait partie. Sade cependant ne veut avoir affaire qu'à l'homme ; il ajoute : à l'homme naturel, tel que l'ont peint, par exemple, Richardson ou Fielding¹. Donc, point d'ogres ni de magiciens, point d'anges ni de démons — surtout pas de dieux ! — mais dans l'homme la seule faculté qui forge ces dieux, anges ou démons, mais les

(1) Cf. *Idée sur les Romans*.

LA TABLE RONDE

vices ou les vertus qui nous jetant dans la surprise mettent cette faculté en mouvement. L'énigme ainsi posée a deux ou trois mots, dont le premier tout à fait simple et commun : c'est la pudeur.

C'est curieux que le dix-huitième siècle, à qui nous devons les tableaux de mœurs les plus cyniques de notre littérature, nous ait aussi donné les deux grands peintres de la pudeur : l'un des deux, on le sait bien, est Marivaux. L'autre, je ne sais pourquoi l'on s'obstine à ne pas le savoir, est Sade. C'est curieux, ou plutôt ce n'est pas curieux du tout. Tant de peurs devant l'amour et de défis à la peur, tant de fiertés et de fuites, et de repliements sur soi et ce refus de voir et d'entendre que trahit et protège à la fois tout ce qu'on devait nommer par la suite marivaudage — car Marivaux partage avec Sade le douteux privilège d'avoir laissé son nom à certaine conduite amoureuse ; et je ne suis pas sûr d'ailleurs que l'attribution soit beaucoup plus exacte, ni mieux entendue, dans le cas de Sade que dans celui de Marivaux — cet effarouchement et cette crainte d'une blessure ne s'expliquent, ne s'entendent même que s'il y a chance de blessure, et si l'amour enfin est dangereux. Les héroïnes de Marivaux sont pudiques comme si elles avaient lu *Justine*. Justine elle-même...

Quoi qu'il lui arrive, Justine s'étonne. L'expérience ne lui apprend rien. Son âme demeure ignorante, son corps plus ignorant encore. L'on n'ose même lui prêter ici ou là quelque léger glissement de tête, des yeux à demi-fermés. Jamais elle ne fera le premier pas. Amoureuse même, l'idée ne lui vient pas d'embrasser Bressac. Elle dit : « Si quelquefois mon imagination s'était égarée sur ces plaisirs, je les croyais chastes comme le dieu qui les inspirait, donnés par la nature pour servir de consolation aux humains, nés de l'amour et de la délicatesse ; j'étais bien loin de croire que l'homme, à l'exemple des bêtes¹... ».

(1) *Les Infortunes de la vertu.*

J E A N P A U L H A N

Surprise, chaque fois que l'on se livre sur elle à des opérations, dont elle ne soupçonne guère le sens, et pas du tout l'intérêt. Elle forme l'image de la vertu la plus déchirante — hélas ! la plus déchirée. « La pudeur, disait-on à l'époque, est une qualité qui s'attache avec des épingles... » Mais sur Justine les épingles sont piquées dans la chair, qu'elles font saigner quand on ôte la robe. Dira-t-on qu'il faut au lecteur pas mal de bonne volonté pour se laisser surprendre, et blesser avec elle ? Mais non. D'abord, libre à ce lecteur d'entendre en déchirements moraux et sensibles tout ce qu'on lui propose en déchirements très physiques. *Justine* va du même train que les contes de fées où l'on nous apprend que Cendrillon porte des pantoufles de verre — et nous comprenons très bien (à moins d'être un peu épais), non qu'il s'agit de pantoufles de vair, mais que Cendrillon pose le pied avec une délicatesse infinie. Puis nous vivons au bord de l'étrange. Qu'y a-t-il de plus surprenant, à tout prendre, que de porter à bout de bras ces bizarres organes préhensiles, pas mal rougeâtres et plissés, les mains, et de petites pierres (d'ailleurs transparentes) aux extrémités divergentes de ces mains. Parfois nous nous surprenons manger, tout occupés à broyer entre d'autres pierres, dont notre bouche est armée, des morceaux d'animaux morts. Ainsi du reste, et peut-être n'est-il pas un de nos actes qui tolère une attention prolongée. Or il existe un domaine au moins où l'étrangeté n'est point hasardeuse ni exceptionnelle, où elle fait loi.

Car manger somme toute nous dérouté à l'ordinaire assez peu : nous avons (vaguement) l'impression que notre repas d'à présent fait suite à mille repas passés, auxquels il ressemble fort, et qui lui servent de garantie. Au lieu qu'à chaque nouvel amour, on le sait bien, il nous semble — tant chaque trait de la femme aimée nous est unique et proprement indicible — que nous n'avions auparavant jamais aimé. Les poètes ont beau parler ici de fontaines de fraîcheur, de nids d'oiseaux, de ja-

LA TABLE RONDE

cinthes et de roses, à peine évoquent-ils faiblement la plus vive surprise, que nous ménage la vie.

C'est la même surprise que marque sur un autre plan la langue commune, dans ses locutions et proverbes touchant les organes secrets : le petit frère, le petit homme, le petit ami, le second, l'animal qui vit sous les étoffes et se nourrit de semence. Que nous ont-ils donc fait, ces organes, pour qu'on n'en puisse parler simplement? Eh, ils nous font tout au moins ceci, qu'ils se refusent à l'accoutumance. En sorte qu'il ne resterait au prosateur qu'à constater la surprise et le déroutement?

Sans doute. Ou bien encore à renouveler chaque fois les raisons de cette surprise, en sorte qu'elle ne puisse jamais devenir au lecteur banale — apprivoisée —, et lui imposer le déroutement, plutôt que le lui dire. Ainsi fait Sade, à sa manière. Car enfin, que signifient tant de traitements divers, tant de façons baroques de chercher le plaisir et faire l'amour — sinon que l'amour et le plaisir ne cessent de nous être étonnants, imprévisibles. Je l'ai dit, *Justine* se lit, ou se devrait lire, comme un conte de fées. Ajoutez qu'il s'y agit uniquement de ce trait de l'amour, paradoxal et de soi presque incroyable, qui pousse les amants (disait Lucrèce) à meurtrir le corps de leurs aimées.

Cependant, l'énigme a un dernier mot.

IV. — JUSTINE, OU LE NOUVEL ŒDIPE

Sade n'a pas attendu d'être en prison pour lire. Il a dévoré les ouvrages favoris de son siècle. Il sait par cœur l'Encyclopédie. Il éprouve pour Voltaire et Rousseau un mélange de sympathie et d'horreur. C'est une horreur précisément logique : il les juge peu cohérents. Comme l'on dit, peu conséquents. Du

J E A N P A U L H A N

moins accepte-t-il leurs principes, leur exigence, — leurs partis. Dont voici le principal.

Le dix-huitième siècle venait justement de découvrir, il n'en était pas un peu fier, qu'un mystère n'est pas une explication. Non, un mythe non plus. Et bien au contraire voit-on qu'il faut au mythe, sitôt forgé, quelque autre mythe qui le vienne étayer. C'est une tortue, disent les Indiens, qui porte la terre sur son dos. Soit, mais qui porte la tortue? C'est Dieu qui a créé le monde. Soit, mais qui a créé Dieu? D'ailleurs, la découverte (s'il faut la flatter de ce nom) venait de plus loin. Mais les Encyclopédistes excellent à lui donner sa forme à la fois populaire et mondaine. L'on ne parlera plus que pour mémoire d'un Dieu, à qui Voltaire — et Sade plus tard — opposent l'homme seul : l'homme (disent-ils encore) qui n'est qu'un homme. L'homme (ajoute Voltaire) qui n'est pas noble. L'homme naturel, sans la Fable.

C'était refuser, dès l'abord, tout le charme courant — toutes les facilités — de la littérature. C'était aussi s'exposer à une nouvelle difficulté. Car enfin, cet homme seul, il a pourtant fallu qu'il inventât Dieu, et les génies, et les satyres, et le Minotaure. Or vous n'aurez guère avancé dans sa connaissance tant que vous ne serez pas parvenu à rendre compte, par les seuls traits de la nature humaine, je ne dis pas seulement de nos sociétés réelles et des passions qui s'y agitent, mais de ces vastes sociétés fantastiques, qui les accompagnent comme leur ombre. Tel est le poids dont pèse soudain, sur les Lettres, la mort de Dieu. Voltaire est humain, soit. C'est même un bon type d'homme commun. Pourtant, l'on ne se défend pas du sentiment qu'il y a eu les guerres et les grandes religions, les migrations et les empires, l'Inquisition et les sacrifices humains — et que les hommes enfin n'ont pas très souvent ressemblé à Voltaire.

« Qu'à cela ne tienne, répond l'Encyclopédie. Nous sommes modestes. Nous aurons la patience qu'il faut. L'homme du moins

LA TABLE RONDE

nous est donné : il est là, nous l'avons sous les yeux. Nous sommes compagnons d'exil (s'il s'agit d'un exil). Il ne reste qu'à l'observer sans parti-pris, à le soumettre à nos enquêtes. Il finira bien pas avouer tout. Que s'il parvient à nous dissimuler (car il est malin) tel ou tel de ses penchants, nos petits-fils arriveront à les démêler. Nous avons le temps de notre côté. Pour le moment, dressons nos fiches, et formons nos collections. »

Sade est de son temps. Lui aussi commence par l'analyse, et les patientes collections. L'on a cru longtemps que ce gigantesque catalogue de perversions, *Les Cent-vingt Journées*, formait le couronnement de son œuvre. Pas du tout : c'en est l'assise, et la première démarche. C'est une démarche que n'eût pas désavouée l'Encyclopédie. Encore Sade s'impose-t-il une rigueur que les Encyclopédistes n'ont pas connue ; tous (pense-t-il) assez vite réduits à tricher : les uns, comme Rousseau (qui d'ailleurs fait bande à part) parce qu'ils sont de petite nature et vite larmoyants : sans cesse gênés par autrui, tout prêts à fuir l'homme tel qu'ils le voient, le touchent, l'entretiennent, pour on ne sait quel bon sauvage (à quoi l'histoire des peuples donne mille démentis). Les autres, comme Voltaire, parce qu'ils ont eux-mêmes un caractère insensible et sec, étant par ailleurs fort incapables de croire à la vérité des passions qu'ils n'éprouvent pas. Ou bien encore, comme Diderot, légers et sautant au petit bonheur d'une fantaisie à l'autre : incapables de suite dans les idées. L'homme de Voltaire explique peut-être que l'humanité ait inventé la bêche ; l'homme de Jean-Jacques, les herbiers ; l'homme de Diderot, la conversation. Mais les ogres et les inquisitions et les guerres ? « Eh, réplique Voltaire, ces pauvres gens étaient fous. Nous corrigerons tout ça. — Voilà précisément ce que j'appelle tricher, dit Sade. Il s'agissait de connaître l'homme. Et vous voulez déjà le changer. »

Il faut l'avouer, cette rigueur — j'ai grande envie de dire

J E A N P A U L H A N

cet héroïsme — eût fort bien pu égarer Sade (comme il égarait, vers la même époque, ce chaleureux petit sot, d'ailleurs bon écrivain, Restif de la Bretonne). Or il n'en est rien. Un Krafft-Ebing consacre, en les répétant en dix volumes, avec mille exemples à l'appui, les catégories et les distinctions que trace le divin marquis. Un Freud, plus tard, en reprend la méthode et le principe même. L'exemple est unique, je pense, dans nos Lettres, de quelques romans — il s'agit de romans — qui fondent, cinquante ans après leur publication, toute une science de l'homme. Il faut bien admettre enfin que Sade, aux temps de sa liberté, avait su observer, plus encore qu'il n'avait lu. Ou bien qu'un certain feu de sa nature lui faisait éprouver — lui faisait aussi deviner — les passions les plus diverses. Et je m'étonne qu'on ne lui en ait pas marqué plus de gratitude. Cela dit, il est trop évident qu'une rigueur scientifique, en de telles matières, garde son danger : elle mène en général à donner trop grande place, et trop exclusive, dans les passions, à la physique de l'amour (comme à l'intérêt individuel, en économie sociale). Car l'existence de l'âme, celle même de l'esprit peuvent aisément se nier, non l'accouplement.

Or Sade ne se refuse pas moins sévèrement cette nouvelle facilité. Ce qu'ont la plupart des livres érotiques, et qui lui manque, c'est, nous l'avons vu, certain ton supérieur (et l'on dirait aussi bien inférieur), certaine allure suffisante (l'on dirait aussi bien insuffisante). Plus précisément, certain ton étranger, certain brusque décalage. Car la littérature s'arrête, et presque le langage, devant un événement (que l'on appelle parfois animal, ou bestial) où l'esprit semble n'avoir rien à faire ; et que l'on se borne donc à constater, soit — c'est Boccace ou Crébillon — avec une satisfaction amusée ; soit avec quelques réserves, comme Marguerite de Navarre ou Godart d'Aucourt. Mais c'est la différence même, et cet écart, que Sade n'accepte pas. « L'homme est un, dit-il, et lucide. Il ne fait rien qu'il ne

LA TABLE RONDE

raisonne ». D'où vient que ses héros s'acceptent constamment eux-mêmes jusqu'en leurs aberrations, et se suivent de l'esprit. « Nous autres bougres, affirme l'un d'eux (mais tous le répètent), ne nous piquons que de franchise et d'exactitude dans nos principes¹. » Ce sont des discours et des réflexions qui les mettent en branle.

Voilà qui fait leur faiblesse : ce sont donc aussi des réflexions et des discours, qui les pourraient apaiser. Car il n'est pas d'argument, si sage soit-il, qui n'accepte par avance de céder à l'argument contraire, s'il le reconnaît plus sage. Ainsi la Lénore d'*Aline et Valcour* échappe-t-elle à plus d'un viol par les excellents prétextes qu'elle invente à point nommé. Justine elle-même se voit à tout instant invitée à réfuter ses persécuteurs. Jamais prise en traître : « Point d'emportement, dit l'un d'eux. Des raisons. Je m'y rendrai si elles sont bonnes² ». Or Justine a de l'esprit. Or le problème qu'on lui propose est si honnêtement présenté — si détaillé, si explicite — qu'à chaque instant nous attendons qu'elle en découvre le mot. Justine, ou le nouvel Œdipe.

V. — TROIS ÉNIGMES

De ces énigmes, la plupart ont fait fortune depuis Sade. Le danger est qu'aujourd'hui nous les considérons à part, quand Sade les pose toutes à la fois ; c'est aussi qu'elles nous soient, détachées, trop familières, et la réponse — ou la difficulté de répondre — trop évidente. Mais serrons les textes de près.

« D'abord, dit Sade, précisons. Qui es-tu, et que cherches-tu

(1) *La Philosophie dans le Boudoir*.

(2) *Justine*, II.

J E A N P A U L H A N

dans ce monde? Je ne vois que trop de moments où tu dors inerte, ou bien te laisses simplement vivre, allant et venant comme une statue organisée. Cette statue, est-ce toi? Non, tu te veux consciente, autant qu'il se peut, et raisonnable. Tu cherches le bonheur, qui décuple conscience et raison. Quel bonheur? On le place à l'ordinaire dans le plaisir, l'amour. Soit. Évite seulement de confondre l'un avec l'autre. Il est essentiellement différent d'aimer et de jouir : la preuve en est qu'on aime tous les jours sans jouir, et qu'on jouit plus souvent encore sans aimer. Or si la jouissance emporte un plaisir évident, l'amour s'accompagne, tu l'avoueras, de toute sorte de tracas et de troubles. « Mais les plaisirs moraux... », dis-tu. Certes. En connais-tu un seul qui ne vienne de l'imagination? Accorde-moi simplement que cette imagination se nourrit de liberté; et les joies qu'elle te dispense sont d'autant plus vives qu'elle est elle-même mieux dégagée de freins et de lois. Quelle règle lui fixerait-on d'avance. Laissons-la courir à sa guise.

Nous en étions restés au plaisir. Encore faut-il distinguer ici de la jouissance que tu éprouves celle que tu penses donner. Or la nature nous renseigne fort bien sur nous-mêmes, fort mal sur autrui. De la femme que tu presses dans tes bras, peux-tu dire à coup sûr qu'elle ne feint pas le plaisir? De celle que tu offenses, es-tu bien certain qu'elle ne gagne pas à l'offense quelque trouble et douteuse satisfaction? Tenons-nous à la simple évidence : la délicatesse, les ménagements, le souci d'autrui nuisent en tous cas à notre propre plaisir, pour un résultat incertain. N'est-il pas enfin normal, pour un homme, de préférer ce qu'il sent à ce qu'il ne sent pas? Et avons-nous jamais éprouvé une seule impulsion de la nature qui nous invitât à préférer les autres à nous? — Cependant, répond Justine, la morale...

« La morale, poursuit Sade, parlons-en ! Ne sais-tu donc pas que l'assassinat s'est vu honoré dans la Chine, le viol en Nouvelle-

LA TABLE RONDE

Zélande, le vol à Sparte? Cet homme que tu vois sur la place tirer à quatre chevaux, qu'a-t-il fait? Il a voulu commettre à Paris quelque vertu du Japon. Cet autre, que nous laissons pourrir sur la paille humide, quel est son crime? Il a lu Confucius. Non, Justine, ces mots de vice et de vertu, dont on fait si grand état, ne te donnent jamais que des idées locales. Tout au plus t'enseignent-ils, à bien les prendre, le pays où tu aurais dû naître. La morale est une géographie que l'on entend de travers.

— Mais nous qui sommes nés en France... dit Justine.

— J'allais y venir. Il est bien vrai qu'ici l'on nous rebat les oreilles, dès l'enfance, de bienfaisance et de bonté. Ce sont les Chrétiens, tu le sais, qui ont imaginé d'inventer ces vertus, que nous ressasse machinalement plus d'un athée. Sais-tu pourquoi? C'est qu'étant esclaves eux-mêmes et démunis de tout, ils ne pouvaient tirer leurs plaisirs — leur subsistance même — que de la charité de leurs maîtres. Ils avaient tout intérêt à convaincre ces maîtres. Ils y employaient leurs paraboles, leurs légendes, leurs proverbes, tout leur art de séduire. Ces maîtres se sont laissé faire, les grands sots! Tant pis pour eux. Mais nous autres philosophes, mieux avertis, nous ferons, en cherchant le plaisir à notre guise et de tout notre effort, cela même que faisaient les esclaves que tu admires, Justine, non ce qu'ils disaient.

— Et le remords? demande timidement Justine, qu'en faites-vous?

— Ne l'as-tu pas observé toi-même? L'homme ne se repent guère que de ce qu'il n'a pas coutume de faire. Prenons l'habitude, et le remords s'évanouira; si un seul crime nous peut laisser du trouble, dix, vingt crimes n'en laissent pas.

— Je n'ai pas essayé.

— Eh, qu'attends-tu? D'ailleurs, c'est ce que nous voyons tous les jours par l'exemple des voleurs et brigands, comme on dit très bien, *endurcis*. Comme l'abêtissement dispose à la foi,

J E A N P A U L H A N

le crime répété rend impassible. Voilà bien la meilleure preuve que la vertu n'est dans l'homme qu'un principe superficiel.

— Pourtant, insinue Justine, s'il y avait eu jadis quelque engagement d'homme à homme, quelque entente à quoi l'honneur, ou l'intérêt, nous commandât de rester fidèles.

— Ah, ah, dit Sade, c'est toute la question du contrat social que tu soulèves. — Il se peut bien. — J'ai peur que tu ne l'entendes de travers. Mais raisonnons. Tu supposes que les hommes, aux débuts de leurs sociétés, ont conclu ce pacte : « Je ne te ferai pas de mal, si tu ne m'en fais pas. »

— Ç'a pu être un pacte tacite, remarque Justine. Et je ne vois point sans lui quelle société se pourrait fonder, ni subsister même.

— D'accord. Il s'agit d'un pacte qu'il nous faut à tout instant recommencer, et comme signer à nouveau.

— Pourquoi pas?

— Remarque simplement ceci : c'est qu'un pacte de ce genre suppose l'égalité des contractants. J'ai renoncé à te faire du mal : c'est donc que j'étais auparavant libre de t'en faire. J'y renonce à présent, c'est donc que je l'étais demeuré.

— Et puis?

— Imagine cependant que tu me sois livrée comme une esclave l'est à son maître, un prisonnier à son bourreau. Comment me viendrait-il à l'esprit de faire avec toi un accord qui te reconnaisse des droits chimériques en me privant de mes droits réels. Si tu ne peux me blesser, pourquoi veux-tu que je te craigne, et me gêne pour toi? Mais poussons plus loin. Tu m'accorderas que chacun tire sa jouissance de l'exercice de ses facultés, et de ses dons particuliers : comme l'athlète de la lutte, et le généreux de ses bontés, ainsi le violent de sa violence même. Si tu m'es entièrement soumise, c'est ton oppression qui va me donner mes plus grandes joies.

LA TABLE RONDE

— Est-ce possible? demande Justine. Est-ce humain?

— Que l'homme soit humain, je n'en mettrais pas ma main au feu. Pourtant observe encore ceci : comme le fort prend plaisir à exercer sa force, ainsi le tendre ou le faible profite de sa faiblesse : de sa compassion. Il se livre de son côté à la jouissance. C'est son affaire. Pourquoi diable me faudrait-il encore le récompenser des plaisirs qu'il se donne?

— Vous voyez donc, dit Justine, qu'il est mille variétés de faiblesse et de force. — Sans doute. Il est bien vrai que la civilisation est venue changer l'aspect de la nature ; du moins en respecte-t-elle les lois. Les riches ne sont pas moins acharnés de nos jours dans l'exploitation des pauvres, que les violents de jadis dans la vexation des chétifs. Tous ces financiers et ces princes, que tu vois, saigneraient le peuple entier s'ils pensaient trouver dans son sang quelques parcelles d'or.

— C'est affreux, reconnaît Justine, mais il faut avouer que j'en ai vu plus d'un exemple.

VI. — TROIS NOUVELLES ÉNIGMES

Que la religion, la morale établie, la société même soient de ces inventions malignes qui permettent à certains hommes — aux plus forts, précisément — de tourmenter les peuples, il n'est pas un écrivain d'idées au dix-huitième siècle pour s'inscrire en faux là-contre. Le sage, le modeste Vauvenargues lui-même réclame au nom de la nature. Simplement Voltaire s'en prend plutôt à la religion, Jean-Jacques à la société, Diderot à la morale. Et Sade à tout à la fois. Oui, les lois sont dures,

J E A N P A U L H A N

la répression implacable, l'autorité despotique. Nous courons, dit Sade — Sade est seul à le dire¹ — à la Révolution. Bien. Que reste-t-il à faire à l'homme qui a saisi cette vérité, et ne peut cependant d'un coup secouer tant d'oppressions?

Il reste qu'il peut du moins s'en défaire vis-à-vis de soi, et dans son secret. Grimm, Diderot, Rousseau, Mademoiselle de Lespinasse ou Madame d'Épinay s'en tiennent, pour ce qui est de la morale, à un seul article qu'ils avouent tantôt, et tantôt dissimulent : c'est qu'il faut en tout cas déceler, et puis suivre, le premier penchant du cœur, et le plus spontané ; à force de patience et de dégagement, restaurer en soi l'homme primitif. Ils ajoutent : la bonté naturelle.

La sociologie moderne n'a rien laissé subsister des divers *Sauvages de Thâiti*, *Histoire des Sévérambes*, *Voyages de Bougainville*, *Suppléments aux Voyages* et *Suppléments aux Suppléments*, dont se nourrissent, vers 1760, les âmes sensibles. N'en a rien laissé subsister que des contes bleus. L'on eût pu le prévoir.

Car je vois bien que les sauvages de Tahiti ne connaissent pas nos lois, ni nos codes moraux. Mais s'ils en subissaient d'autres, non moins sévères? Qui sait, plus cruels encore. (Ici s'exerça, dans la suite, la sagacité des voyageurs. L'on sait qu'elle fut comblée). Poussez plus loin. Je vois bien qu'ils n'ont pas nos carrosses, ni nos canons. Et si c'était exprès? S'ils avaient connu notre civilisation, et qu'ils y eussent renoncé par la suite (ainsi que vous êtes tentés de le faire)? On dit bien que les Chinois avaient inventé la poudre et les Romains l'ascenseur. Les Tahitiens que vous voyez sont peut-être les derniers restes d'une société glorieuse et prospère, qui a eu ses palais et ses fastes — et puis a compris la vanité des fastes et des palais. Meillet remarque des langues qu'il n'en est pas une dont on puisse dire avec certitude qu'elle soit plus proche qu'une autre

(1) Dans *Aline et Valcour*.

LA TABLE RONDE

de ses origines. Ainsi n'existe-t-il pas un seul peuple que l'on puisse tout à fait honnêtement appeler *primitif*.

— Quoi, répond Jean-Jacques, cet homme primitif, il me suffit de l'éprouver en moi. Et je sais qu'il est bon.

— Je n'en suis pas sûr, dit Sade.

Tout le monde l'a dit et je dois l'avouer, il y a trop de tortures dans *Justine* — et dans la *Nouvelle Justine*, cent fois plus. Trop d'estrapades et d'épées, de gibets et de poulies, de perches et de fouets. Pourtant, ne soyons pas hypocrites. Il existe, dans notre littérature européenne, un autre ouvrage, et fort estimé, qui contient (avec les images) plus de tortures encore que l'œuvre entier de Sade, et plus de raffinements dans les tortures, et plus d'obstination dans le raffinement : non point trente ou quarante, mais cent mille femmes enveloppées dans de la paille sèche et que l'on brûle à petit feu (les ayant d'abord bâillonnées, pour moins entendre leurs cris) ; et d'autres femmes écartelées sur des lits de pointes, que l'on viole devant leurs maris empalés ; et des princes et des princesses lentement grillés sur des charbons ardents ; et des paysannes dans les chaînes (ces douces brebis, dit l'auteur) qu'on laisse mourir de faim sous les coups et le fouet. Au terme de quoi, ce n'est pas par dizaines (comme dans la *Nouvelle Justine*) que l'on compte les victimes, mais par millions. Vingt millions très exactement, d'après l'auteur. C'est un auteur respectable et des historiens dignes de foi (comme Gomara ou Fray Luis Bertram) viennent d'ailleurs confirmer, à quelques millions près, ses dires ; car il ne s'agit pas du tout d'un roman, mais d'un pur et simple reportage : la *Très brève Relation* du Père Bartholomé de las Cases, à qui personne n'ira certes reprocher d'avoir voulu flatter nos mauvais instincts. Et les soldats espagnols qui partaient pour le Nouveau Monde n'avaient pas été choisis non plus pour leur cruauté. Des curieux ; de simples aventuriers, comme vous et moi. Mais quoi, des peuples leur étaient livrés.

J E A N P A U L H A N

Que l'homme puisse éprouver un très vif plaisir à découper l'homme (et la femme) en morceaux, et d'abord — et surtout, peut-être — à imaginer qu'il le découpe, je ne sais trop quelle lâcheté nous fait dissimuler à l'ordinaire un fait trop évident. Je ne le sais trop, car enfin je ne vois là rien qui doive le moins du monde gêner la foi chrétienne — non plus d'ailleurs que la musulmane ou la taoïste — qui tient que l'homme s'est un jour séparé de Dieu. Et l'incroyant, de quel droit refuserait-il d'observer cet homme sans parti-pris?

On voit pourtant qu'il le refuse, sitôt qu'il se trouve pressé de bâtir, à trop peu de frais, une philosophie naturelle — le *xix^e* siècle dira : une morale laïque — libre des lois et de l'autorité, libre de Dieu. Et la tricherie dès lors ne lui coûte rien. Eh bien, que Sade nous soit donc précieux, pour refuser le mensonge, et cette tricherie. L'on me dira qu'il met à son refus un peu trop de chaleur. Ah, Sade n'est guère patient. Et croyez-vous que les autres ne soient pas agaçants, avec leurs extases dans la nature, pleurs devant les cascades, frémissements sur l'herbe tendre? Il fallait à tant de niaiserie un contre-poison.

« Drôle de contre-poison, dit Justine. Et quelle vie sera la mienne? — Une vie absurde, répond Sade. Voyez plutôt. »

La scène a pour théâtre, à l'ordinaire, quelque château sauvage et presque inaccessible. Quelque monastère, perdu au cœur d'une forêt. Justine s'y trouve prisonnière dans une tour et trois filles avec elle, la grave Omphale, Florette l'étourdie, Cornélie l'inconsolable, esclaves de moines pervers. Seules? Tout indique au contraire qu'il est, dans l'enceinte du cloître, d'autres tours, d'autres femmes. Parfois l'une ou l'autre esclave disparaît. Que devient-elle? Tout porte à croire qu'elle quitte à la fois la vie et le monastère. Pourquoi la fait-on disparaître? Il est impossible de le savoir. L'âge n'y fait rien. « J'ai vu ici, dit Omphale à Justine, une fille de soixante-dix ans, et pendant

LA TABLE RONDE

que l'on gardait celle-là, j'en vis réformer plus de douze qui n'avaient pas seize ans ». L'âge, ni la conduite. « J'en ai vu qui volaient au-devant de leurs désirs et qui partaient au bout de six semaines ; d'autres, maussades et fantasques, qu'ils gardaient un grand nombre d'années ». Les filles, d'ailleurs, bien habillées, bien nourries. Si elles savaient seulement à quoi s'en tenir, et quelle conduite... Mais non. « Ce n'est pas une excuse de dire ici : ne me punissez pas, j'ignorais la loi. On ne vous prévient de rien, et on vous punit de tout... Tu reçus hier le fouet sans commettre de faute. Tu le recevras bientôt pour en avoir commis. Surtout ne va jamais imaginer que tu sois innocente ». (Ainsi tout au long de *Justine* s'entrelacent le thème du château et le thème du procès). Omphale dit encore : « L'objet essentiel est de ne jamais rien refuser... de tout prévenir et encore avec ce moyen, quelque bon qu'il soit, n'est-on pas très en sûreté¹. »

Quels remèdes à tant de maux ? Il n'en est qu'un. Les malheureux se consolent en voyant près d'eux d'autres malheureux, tourmentés des mêmes énigmes — victimes de la même absurdité.

Il serait naïf de supposer que Sade n'a souci, dans l'aventure, que de quatre brebis perdues.

VII. — LA DÉCEPTION DE SADE

C'est en 1791 que Sade dût avoir son heure, et ses mois de triomphe.

Car la Révolution, qui le reconnaît pour un de ses Pères, l'a fait libre et honoré. La Comédie-Française joue le *Comte*

(1) Cf. *Les Infortunes de la vertu*.

J E A N P A U L H A N

Oxtiern ; le peuple fredonne dans les rues une cantate au divin Marat, dont le divin marquis est l'auteur. L'éclat de sa conversation, l'étendue de sa science, la force de sa haine, tout promet à Sade une carrière brillante et sûre. A peine s'écarte-t-il, sur deux ou trois points, de ses nouveaux amis : il souhaite, comme Marat, un État communiste¹ ; mais il voudrait aussi garder un prince qui veillât à l'application des nouvelles lois. Voici qui est plus grave : ces lois seront douces et modérées, la peine de mort en est bannie. Que si les passions de l'homme dans leur chaleur justifient parfois le crime, rien ne le saurait excuser en effet dans les codes².....

« ...qui sont par définition même de nature raisonnable et froide. Mais voilà de ces distinctions délicates (ajoute-t-il) qui échappent à beaucoup de gens, lesquels ne savent évidemment réfléchir ni compter. Quoi ! Vous faites mourir un homme, braves gens, pour en avoir tué un autre. Cela fait deux hommes de moins au lieu d'un. »

Ainsi parle, à la Section des Piques, non sans insolence, le citoyen-secrétaire Brutus Sade. Je crois l'entendre, et le voir. Il s'est un peu voûté, dans les cachots du tyran ; aussi, il a engraisé. Avec ça, toujours grande allure. Chaleureux, avec un rien d'obséquiosité. Et même souriant.

Il sourit, comme tous les gens déçus. Il est déçu. Ce n'est pas le tout d'être libre, dans la vie. De tous les côtés, il commence à lui tomber des tuiles. C'est son notaire, cette punaise de Gaudridy (je cite Sade) qui réclame de l'argent ; ses cochons d'enfants, qui font comme s'il n'existait pas ; ses châteaux de Provence qu'on veut démolir ; qu'on pille, en attendant. A la Section même, il voit bien que les citoyens le tiennent à l'œil. Ils attendaient autre chose du féroce marquis. Autre chose que cette

(1) Il semble que les théories de Zamé, dans *Aline et Valcour*, figurent assez exactement les opinions politiques de Sade.

(2) Cf. *La Philosophie dans le Boudoir ; Français, encore un effort...*

LA TABLE RONDE

assiduité, ces cantates, cette politesse. (Quand l'ennemi nous presse de partout ; quand la cinquième colonne nous ruine et nous fait crever de faim.) Puis, secrétaire — et même, un peu plus tard, président — des Piques, ça n'est pas une situation. Il demande une Bibliothèque. Pas de réponse. Les théâtres refusent ses nouvelles pièces, qui manquent, à ce qu'il paraît, de civisme. « Je te leur en foutrai, du civisme » grinche Sade, à sa table de Président. C'est alors qu'entre dans le local un drôle de vieux bonhomme : un ci-devant qui voudrait être admis (dit le Secrétaire). Qui va s'asseoir dans un coin. Qui a plutôt l'air de faire dans ses culottes. Qui tourne sottement sa canne entre ses doigts ; on l'épurerait avec plaisir sur sa gueule chafouine. Mais c'est le Président de Montreuil ! L'ennemi, le Persécuteur, à qui Sade doit quelque treize ans de Bastille.

Eh bien, Sade vient simplement lui serrer les mains. Lui remonter un peu le moral. On l'admettra, il n'a pas besoin de s'en faire. D'ailleurs, s'il croit qu'il rigolera tous les jours, à la Section ! Pauvre Montreuil, il a bien souci de rigoler. Trois jours plus tard comparait devant Sade un officier de l'armée de la Somme, le commandant Ramand. « Vous avez fait évader des émigrés ? » demande Sade. « En effet. — C'est la mort, vous le savez. — Je le sais, dit le brave commandant. — Tenez, dit Sade. Voici trois cents livres et des papiers. Foutez le camp. »¹ Quelques jours plus tard, Ramand est en province, Sade aux Madelonnettes. S'il échappe à la mort, de justesse, c'est qu'entre temps on a tué Robespierre. D'ailleurs il retournera bientôt en prison. Parce qu'il a lancé un pamphlet contre Joséphine. Pourquoi un pamphlet, pourquoi contre Joséphine ? Eh, pour la même raison sans doute qui lui faisait accueillir Montreuil et relâcher le commandant.

(1) Cf. Ramand, cité par Jean Desbordes (*Le Vrai Visage du marquis de Sade*). « Ils voulaient me faire commettre une inhumanité. Je n'ai jamais voulu », dira Sade plus tard dans une lettre à Gaufridy.

J E A N P A U L H A N

On songe d'abord à l'explication la plus simple. Sade en prison était devenu écrivain. Bien sûr, il avait déjà bricolé, ici ou là. Un joli brin de plume, comme on dit ; dans le genre troubadour (justement, il est provençal). Mais en prison, cela s'est accompagné d'une sorte de révélation.

Il est impossible d'évoquer, fût-ce faiblement, l'ampleur d'un œuvre persécuté, dont nous ne connaissons même pas le quart — et le reste brûlé, pilonné, perdu. Songez plutôt, si vous voulez imaginer la fureur — la rage — que Sade met à écrire, à ce roman, *Les Infortunes de la vertu*, dont il dresse patiemment le plan détaillé, puis qu'il écrit une première fois, puis une seconde, puis une troisième, à chaque fois reprenant chaque détail, corrigeant la moindre phrase, ou mieux la réinventant ; et le second récit est le double du premier ; le troisième — quinze cents pages ! — le triple du second. C'est pire qu'un vice ou qu'une drogue. Cela tient à la fois de la passion et du devoir. Or sitôt libéré tout conspire là-contre, la politique, les enfants, les affaires. Comment vivre en écrivant ? Parasite, maquereau, maître-chanteur, on le sait trop, tous les moyens sont bons à qui a besoin d'écrire. Et le malheureux qui a pris — pour son indépendance, dit-il — quelque « second métier » (mais quel était donc le premier ?) n'a guère — journaliste, fonctionnaire, assureur — qu'une ressource : il se fait porter malade. Sade, lui, se porte coupable. On met en prison, cette année-là, les révoltés ? Il en est. Les indulgents ? — « Je suis bien libre, s'il me plaît, de laisser aller ces crétins ». Les conspirateurs ? Pourquoi pas ? Les impies et les libertins ? « Voilà mon affaire. » Quand le reste échoue, il reste toujours la folie. C'est qu'on pouvait lire, on avait toute liberté d'écrire — la fureur d'être en prison aidant — dans les asiles et les cachots du dix-huitième siècle, assez doux au demeurant pour un aristocrate, dont on ne savait trop ce qu'il avait bien pu faire. « Et celui-là, d'où sort-il ? se demandaient les gardiens de Sade. — A ce qu'il

LA TABLE RONDE

paraît qu'il a conspiré contre Dieu. — Tu te rends compte ».

Oui, la raison est plausible. Mais poussez plus loin. Il arrive qu'un homme poursuive la renommée, l'amour, l'indépendance, d'un tel élan qu'il dépasse le but — d'une passion si vive et si jalouse qu'elle en arrive assez vite à mépriser son premier objet. Quoi, la gloire, était-ce donc cela : ragots de journaux, élections d'Académie, interviouves et cette chanson populaire dont personne ne sait plus l'auteur? La liberté, était-ce ces (maigres) applaudissements du parterre; ces défiantes approbations; ces votes, qui demain se retourneront contre vous? Non, ce n'est même pas de l'orgueil qu'il faudrait pour s'en contenter, mais la vanité la plus plate. La vanité, et je ne sais quel goût de la tromperie, quelle envie d'être cocu. C'est alors que les forces de l'âme mystérieusement changent de sens; et le conquérant se sent vaincu par sa conquête; et l'amoureux fuit sa maîtresse, et la misère devient pour l'avare le signe même des fortunes. Le glorieux tout à la fois jouit et s'exaspère du silence que font autour de lui ses prétentions insensées; l'amant de la liberté retourne en prison. Proprement dégoûté.

Oui, l'explication est plausible. Je ne puis pourtant pas dire qu'elle me comble. Revenons à nos brebis.

VIII. — QUI N'A RIEN A VOIR AVEC LA NATURE

On parle volontiers sadisme de nos jours, dans les journaux et les livres sérieux. On fait très bien. Il s'agit d'un trait de l'homme tout à fait immédiat et naturel, qui a été connu de tout temps; au demeurant, qui peut tenir en quelques mots :

J E A N P A U L H A N

nous aimons d'être heureux. Nous aimons aussi que les autres ne le soient pas tout à fait ; c'est à quoi il nous arrive d'aider, dans la mesure de nos forces. Cela dit, que ce trait puisse dégénérer sous le poids des circonstances, du naturel, de l'hérédité, que sais-je, en horribles manies, c'est l'affaire des psychiatres ; ce n'est pas la mienne. Je ne sais si Sade était sadique (au sens des médecins) : les procès n'apportent pas là-dessus de grandes lumières ; dans l'affaire que nous connaissons le mieux, celle de Marseille, Sade se montre masochiste : c'est tout le contraire. Puis je vois du moins qu'il s'est refusé à être cruel, alors que tout l'y invitait — ses rancunes, les passions du moment et la Section des Piques comme un seul homme. (Encore faudrait-il discuter là-dessus ; le vrai sadique est peut-être celui qui repousse les facilités du sadisme, et n'admet pas que personne l'invite à exercer sa manie. A chacun sa fierté.) Mais voici qui est plus curieux.

Nous avons pris l'habitude, depuis quelque cinquante ans, de parler de *masochisme* (c'est précisément ce que je viens de faire) comme nous parlons de sadisme. Aussi naturellement. Comme s'il s'agissait d'un caractère de l'homme non moins simple, ni nécessaire. Non moins susceptible d'ailleurs de tourner en manie. Moi, je veux bien. Mais si c'est un caractère naturel, il faut avouer qu'il est baroque ; qu'il est même à peu près incroyable ; et qu'il nous faut beaucoup de bonne volonté pour l'appeler naturel.

Si je prends l'œil, par exemple, je remarque qu'il est sujet à plus d'une anomalie. Il peut être presbyte ou myope. Il peut offrir des défauts plus rares, et (comme le sadisme) plus distingués : l'amaurose ou la diplopie. Il arrive même qu'il mette son vice à profit : il peut être nyctalope, et content de l'être. (Comme il arrive au sadique de tirer parti de son sadisme : après tout, dans une société bien ordonnée, il faut aussi des bourreaux et des gardiens de prison ; en tout cas, des infirmières

LA TABLE RONDE

et des chirurgiens ; et tant mieux pour eux, si leur métier ne leur est pas trop à charge, s'il leur donne quelque plaisir). Va pour tout cela. Mais jamais, au grand jamais, l'on n'a encore découvert un œil qui fût atteint de bourdonnements ou d'audition colorée. Or c'est là — toutes choses égales d'ailleurs — ce que l'on prétend étrangement trouver dans le masochisme.

Que la douleur d'autrui me donne du plaisir, c'est évidemment là un sentiment singulier ; c'est sans doute un sentiment condamnable. C'est en tout cas un sentiment net et accessible, que l'Encyclopédie peut mettre sur ses fiches ; et si l'Encyclopédie pudique l'oublie, le disciple honnête, obstiné de l'Encyclopédie, lui du moins, n'y manque pas. Mais que ma *propre* douleur me soit jouissance, que mon humiliation me soit orgueil, ce n'est plus condamnable ni singulier, c'est simplement obscur, et j'ai trop beau jeu de répondre : si c'est de la douleur, ce n'est pas une jouissance ; si c'est de l'orgueil, ce n'est pas de l'humiliation. Si c'est... Un autre exemple sera plus clair.

Je ne sais plus quel homme d'État soupirait : « La vie serait supportable, s'il n'y avait pas les plaisirs. » C'était dire, sous une apparence paradoxale, quelque chose de simple et de très net. A peu près ceci : ce que vous prenez pour des plaisirs, ce que vous *appelez* plaisirs, n'en est pas (ou du moins n'en est pas pour moi). »

Et bien sûr, cette opinion est discutable. Mais elle a justement ce mérite, qu'on la peut discuter. Elle est cohérente, elle prête à réflexion, elle est peut-être même passionnante. Au lieu que le monsieur (ou la dame) qui vient vous dire : « La vie serait insupportable, s'il n'y avait pas les douleurs » — et non content de le dire, prouve très solidement par sa conduite qu'il le croit et que c'est bien ainsi, pour lui, que les choses se passent — a l'air de nous proposer une énigme, et nous avons d'abord envie de lui demander s'il se moque du monde. « Alors vraiment le déplaisir, ça vous plaît ? Le mal, ça

J E A N P A U L H A N

vous fait du bien? Que vous êtes donc étrange! Sans doute le soleil vous paraît-il sombre et la nuit lumineuse? Il est même probable que votre oreille vous sert à voir, et votre œil à entendre. Ce ne doit pas être facile de s'entretenir avec vous? »

Je veux bien, remarquez-le, que la personne en question soit sincère, et qu'il s'agisse d'un événement réel; peut-être même d'un événement courant. Reconnaissez du moins que, s'il est normal et courant, c'est à la façon d'un événement surnaturel, non d'une loi de la nature; d'un miracle, et non d'un phénomène. Et il se peut que l'Encyclopédie cherche à le faire entrer dans ses catalogues. Mais ce ne sera pas sans quelque tricherie, car enfin la nature — si l'on aime mieux, la loi naturelle — c'est que la douleur produise entre autres tels effets psychologiques ou physiologiques, telle tension artérielle, tels battements du cœur. C'est aussi — c'est même avant tout — que la douleur soit de la douleur. C'est qu'une souris soit une souris, et qu'un potiron soit un potiron. Dès que le potiron (comme dans les contes de fées) se trouve être un carrosse, et la souris un cocher, nous sortons évidemment de la nature pour entrer dans un autre monde, qu'il faut bien appeler magique ou surnaturel. Que l'événement soit fréquent ou non, ça n'y change rien. On dit volontiers qu'il y a un mystère dans la poésie et, si l'on dit vrai, ce doit être un mystère extrêmement fréquent et banal, puisqu'à tout instant nous pouvons ouvrir un livre de poèmes. Mais il n'en est pas moins mystérieux.

Or, personne n'en doute non plus, il existe quelque chose que l'on peut à bon droit nommer *masochisme*. Plus précisément, il existe des hommes, et des femmes qu'il faut appeler *masochistes* (si l'on commence par retirer au mot ce qu'il a de trop scientifique — d'encyclopédique, précisément).

Car on en voit tous les jours qui ne cherchent rien tant que les railleries et le ridicule, et se nourrissent de honte et de douleurs mieux que de pain et de vin. Ils ont leurs saints et

LA TABLE RONDE

leurs héros. C'est frère Rufin qui prêche en pleine Église, nu comme sa mère l'a fait; saint Philippe de Néri, qui danse dans les rues et se fait raser la moitié de la barbe, car il aime mieux passer pour un fou que pour un saint. Le cheik Abderrahman al Madjoud, qui s'est émasculé lui-même et demeure hiver comme été accroupi sur le sable. Et il ne manque pas d'hommes non plus pour souhaiter à leurs amis — et au premier de tous leurs amis : eux-mêmes — « la souffrance, l'abandon, la maladie, les mauvais traitements et le déshonneur et le profond mépris de soi et le martyre de la défiance de soi »¹. Et d'autres encore qui disent avec la Portugaise : « Faites-moi souffrir plus de maux ». A qui répliquerait qu'il s'agit là d'une tentative astucieuse pour s'assurer le bien qui suit les maux, et l'honneur le déshonneur, suivant quelque loi naturelle de compensation, il faudrait (poliment) répondre qu'il n'a pas très bien compris ce dont il s'agit. Les Musulmans prononcent, bien plus sagement, de leurs saints (après qu'ils ont rappelé leurs hauts faits, du genre de ceux que l'on vient de voir — si l'on aime mieux, leurs folies) : « Et qu'Allah protège leur secret. » On ne saurait mieux dire. C'est en effet un secret, au sens le plus fort du mot. Car il ne s'agit pas seulement d'un événement que l'on dissimule, mais d'un événement que l'on ne pourrait pas ne pas dissimuler ; puisqu'il est très précisément indicible. Mais je poursuis.

On voit d'autres personnes qui courent au-devant des vexations et des tortures, merveilleusement averties, et comme *sensibilisées* en quelque lieu que ce soit, par le jeu d'un instinct sans erreur, à la présence d'un bourreau possible : fascinées par avance, appelées — où leur voisin ne distingue que de bonnes gens sans importance — par ces bourreaux qu'elles ont devinés. Ou, qui sait, les provoquant par leur attente même, et leur désir inavoué. Surprises pourtant, à chaque nouvelle torture

(1) Nietzsche, *La Volonté de puissance*.

J E A N P A U L H A N

qu'on leur inflige, et, comme fait la pudeur, se refusant à voir ce qu'elles voient, à savoir ce qu'elles savent, à désirer ce qu'elles désirent — à être ce qu'elles sont. C'est toute l'histoire de Justine.

On en voit d'autres se porter d'elles-mêmes, avec une curieuse obstination, à la place où les attendent la prison et la honte, les procès et la mort.

IX. — SADE LUI-MÊME, OU LE MOT DES ÉNIGMES

Ne prétendons plus faire ici toute la lumière, ni le moins du monde rendre compte d'un événement difficile — d'un événement très précisément surnaturel — où l'analyse se casse les dents. Non. C'est le contraire. Après tout, je n'y comprends rien à ces gens-là. Et sans doute n'y a-t-il rien à *comprendre*, puisque Sade lui-même, au lieu d'une fois pour toutes s'expliquer, au lieu de *s'avouer*, se contente inlassablement, sous le nom de Justine, de se décrire et se détailler, de pousser sa plainte. Je renoncerai donc à m'étonner que le libertaire en vienne à rechercher la prison, l'orgueilleux le silence, l'avare la misère, et l'écrivain l'absence ou la maladie. (Au demeurant, il faut bien avouer que mes explications de tout à l'heure étaient, encore que banales, plutôt légères : car l'orgueil, l'indépendance, l'avarice se trouvaient par avance avertis des signes de la gloire, de la liberté ou de la fortune, et fort mal venus à se plaindre. Pour l'écrivain... — mais d'où lui vient donc cette exigence d'écrire, et ce besoin irrépressible, sinon de quelque découverte mystérieuse qu'il aurait faite?) Bref, je fais au mystère sa part. Voici le plus curieux : c'est que je me trouve aussitôt récompensé de cette modestie. Car tout se passe comme si ce mystère — à défaut d'être lui-même naturel et légal — entrait comme élé-

LA TABLE RONDE

ment dans une loi plus générale, et précisément, dans le cas de Sade, se trouvait provoqué par un autre fait qui est, lui, très clair et facile à saisir.

Certes, Sade est, entre tous les hommes qui se sont à nous dévoilés, et comme frère Rufin exposés nus, le plus violemment, le plus continûment victime d'un événement (qu'il nous a bien fallu appeler antinaturel, ou surnaturel). Et disons-le à ce propos — puisqu'il court là-dessus la légende absurde d'un Sade plutôt joyeux et qui se la coulait douce — c'est que l'homme le mieux constitué, je ne dis pas seulement par ses instincts puissants et son corps admirable, mais par une raison docile à ce corps, pour jouir de la vie, et pour épuiser, comme on dit, la coupe des plaisirs, est aussi celui qui fait tout pour appeler sur lui (et mystérieusement s'en accommode) la honte et la haine, l'abandon et les outrages, et donne enfin dans nos Lettres la seule image parfaitement pure du désespoir. Ce n'est pas un désespoir hautain, à la Vigny; ni pudique, à la Vauvenargues. Non, c'est un désespoir sans honte et sans dignité; un désespoir plutôt vulgaire et hurlant. Telle est sa grandeur, et il ne faut pas la diminuer. Cet auteur de romans noirs était plus noir que ses romans. Il ne cesse guère (dans ses lettres) d'engueuler ses notaires et de blasphémer ses amis. Quand il parle (dans son testament) de lui-même, c'est avec horreur. Il n'est guère au monde qu'un objet, dont il lui arrive de parler avec tendresse : c'est son cachot. « Le silence bienfaisant, dit-il, que j'y trouvais... » Et s'il n'est pas pour autant devenu un Saint, n'oublions pas l'obstination avec laquelle la langue populaire (souvent plus juste que les Académies, plus hardie que les poètes) l'appelle *divin*. Oui, s'il arrive ici — comme il a fallu l'avouer — quelque événement surnaturel, personne ne l'a mieux éprouvé, personne n'en a été mieux frappé que Sade. Mais je sais autre chose encore de lui.

C'est qu'il est aussi, de tous les philosophes et les romanciers,

J E A N P A U L H A N

celui qui s'est refusé avec le plus de rage et de fureur au surnaturel : à toute légende, comme à tout mythe. Plus positif que l'Encyclopédie, plus cohérent que Voltaire, plus rigoureux que d'Alembert. Ne se piquant — comme ses héros — que de franchise et d'exactitude dans ses principes. Ne cessant de se mettre en jeu. D'ailleurs, lucide comme pas un, mais plein de haine pour tous ces faux savants qui ne cessent de glisser sournoisement dans leurs systèmes un dieu qu'ils prétendaient éliminer.

Étrange aventure. Au bout d'un effort si obstiné — si héroïque — nous ne trouvons qu'un nouveau mystère : le mythe de l'Emprisonné, le divin Marquis, le marquis martyr; l'esprit le plus libre dans le corps le plus enfermé — Sade, ou « les amants de l'indépendance préfèrent le cachot ». Comme si l'inévitable surnaturel, impitoyablement proscrit de ses livres (et de sa pensée), prenait sur lui sa revanche et, chassé de l'œuvre, triomphait dans l'homme. Sade, ou la revanche de la magie. Et moi, je ne veux pas dire qu'un mystère puisse être une explication. Je commence seulement à me demander s'il peut exister une explication valable, qui ne fasse au mystère sa part. Je vois simplement que, sans cette part faite au mystère (au mystère et à son exigence sourde, à ses retours en force), Sade nous resterait parfaitement obscur, vague, inconsistant. Et non pas Sade seul, mais les énigmes dont il est hanté et qu'à tout instant il propose à Justine — il *se* propose.

Car tant d'énigmes variées n'en font de vrai qu'une seule : l'homme est-il tout à fait *naturel*? Faut-il parler de lui en physicien, suivant la seule observation et l'expérience, comme l'on fait une pierre, un produit chimique, une plante? Reconnaissez, en ce cas, que chaque individu est maître de son corps, unique en sa propriété, également trahi par les religions et les morales, et n'ayant de règle de vie qu'à la mesure de ses forces, dans un monde absurde et sans liens. Que si la

LA TABLE RONDE

magie au contraire est inévitable, et la surnature, alors il devient compréhensible, il devient normal qu'amour et jouissance parfois se confondent, que violence et brutalité soient à l'ordinaire (comme l'on voit) le propre des faibles, non des forts; que le plus sûr moyen d'atteindre au plaisir ou à l'amour ne consiste pas à les rechercher à tout prix; que l'homme enfin puisse échapper à soi et préfère, à ce qu'il sent et voit, ce qu'il ne parvient même pas à tout à fait imaginer, les Dieux et les mythes; et se montre enfin — dans le sadisme précisément — un peu trop préoccupé (dangereusement préoccupé) de la place — de la personne — où s'accomplit une mystérieuse transmutation. Et qu'aux énigmes diverses où se débat Justine, Justine elle-même et Sade — j'entends l'homme Sade — soient le mot.

Si l'homme est tout à fait naturel, c'est une très vieille question; c'est même l'une des plus vieilles questions qui aient divisé les hommes. Et je vois bien la réponse que fait Sade, avec une singulière obstination, dans ses écrits : c'est peut-être la plus curieuse des deux, c'est sans doute la plus paradoxale et la plus passionnante. Mais je vois aussi l'autre réponse que Sade fait malgré lui, dans son corps et dans sa vie : or, c'est la réponse opposée. Moi, je n'ai pas d'opinion là-dessus. Je cherche seulement à comprendre Sade — Sade, et l'attention exceptionnelle (bien qu'à demi-secrète) qu'il a éveillée. Je ne serais pas fâché, de la même occasion, si j'arrivais, non certes à défendre, à comprendre un peu le sadisme. Et si même l'on tient mon hypothèse légère ou absurde, il faut avouer qu'elle est (comme disent les physiciens) une excellente hypothèse de travail. Car elle éclaire assez bien, au prix d'un seul point obscur, je ne dis pas seulement la conduite de Sade, mais celle de ses héros, celle d'abord de son héroïne — de sa complice discrète, pudique, comblée. Quoi, elle éclaire jusqu'à l'intérêt qu'il nous faut porter aux

J E A N P A U L H A N

criminels, jusqu'à la surprise continuelle où nous jette un roman monotone, et jusqu'à cette efficacité singulière dont nous étions préoccupés. Peut-être n'est-il, après tout, d'écrivains ni d'héroïnes dignes d'influence, que ceux qui ont payé de leur personne la réponse aux problèmes (trop vastes, il se peut) qu'ils agitaient; et fait choix quelque jour — Pascal, Sade, Rimbaud, Nietzsche — de la folie, de l'insignifiance, de la mort ou de la prison.

LA COMPLICE

Il existe un curieux livre de Crébillon, *Les Lettres de la Marquise de M...*, où la tendresse et la jalousie, le besoin d'amour et les regrets, le désir et la coquetterie sont peints avec une grande finesse sans que le lecteur, à aucun instant, sache à coup sûr si la Marquise et le Comte ont couché ensemble¹. Mais *les Infortunes de la Vertu*, c'est tout le contraire. Et les coucheries — très diverses, très involontaires — de Justine nous sont montrées dans le plus grand détail sans que jamais, au grand jamais, nous soupçonnions — désir, amour, horreur, indifférence — ce que peut bien éprouver notre héroïne. De vrai c'était difficile à dire. Et Sade le sait trop. Il le sait trop, puisque Justine, c'est lui.

Étrange secret de Justine : c'est qu'elle est heureuse; c'est qu'elle est comblée par les infortunes qu'elle appelait. Voilà qui est clair. Et somme toute, ce qui nous rend le secret difficile, ce n'est pas qu'il soit innommable. Non, c'est tout le contraire. C'est qu'il est déjà nommé; c'est même qu'il est un peu trop nommé, du nom de ce bon romancier autrichien qui vint au monde cent ans après Sade, dont les héroïnes cruelles étaient

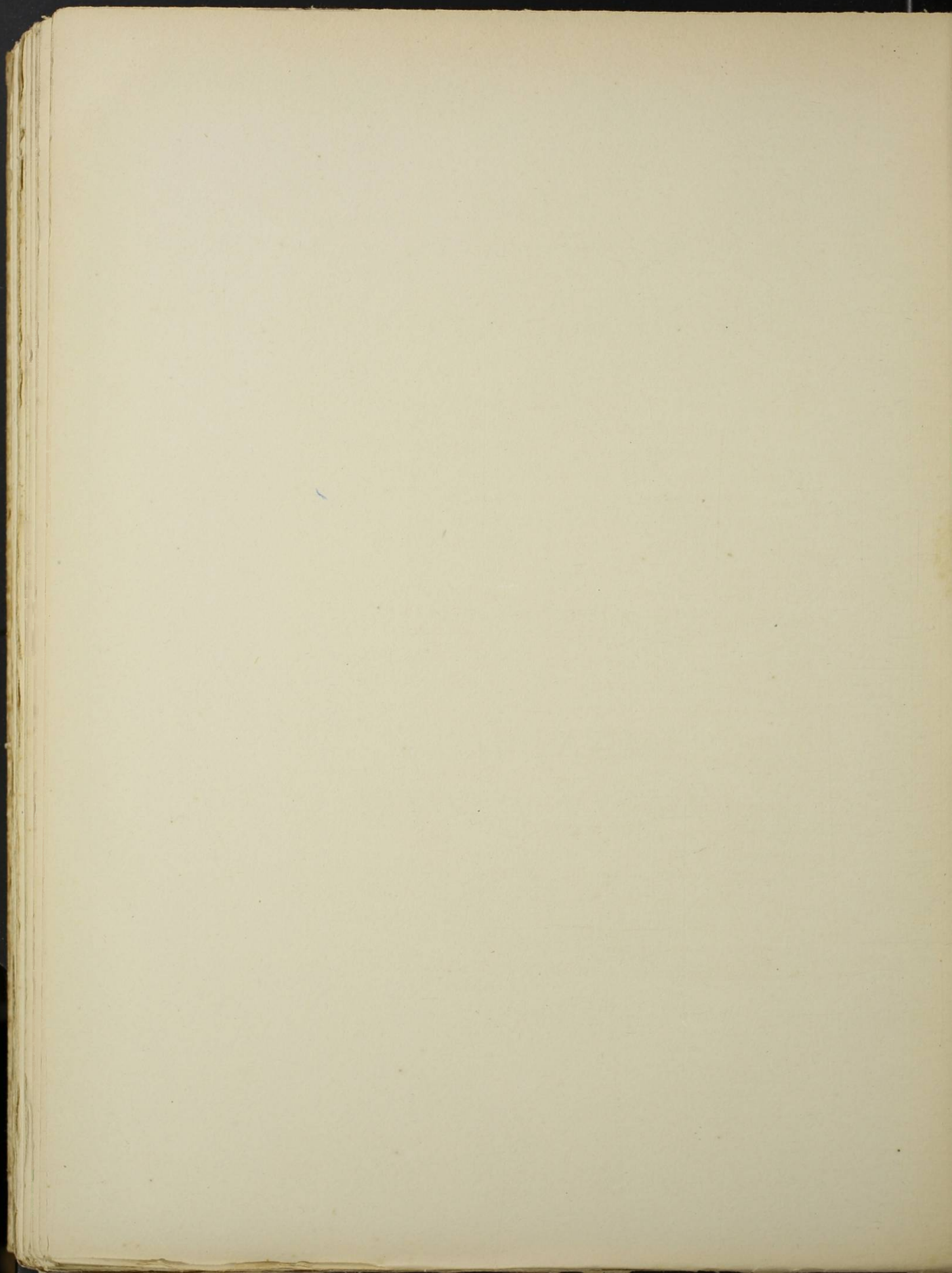
(1) Cf. Emile Henriot, *les auteurs du second rayon*; et Crébillon, *Œuvres*, éd. Pierre Lièvre, t. 1, introduction.

LA TABLE RONDE

vêtues d'une cravache, et parfois d'un manteau de vison. Je sais bien que tous les goûts sont dans la nature, et toutes les manies. Celle-ci n'est pas plus dangereuse, ni plus déplaisante qu'une autre. Elle ne l'est pas moins non plus. Mais pour être mystérieuse, elle l'est ! Exactement, elle est la seule manie que l'on ne puisse châtier sans lui venir en aide, ni punir sans la récompenser. Parfaitement incompréhensible : absurde. Reste que de cette absurdité le critique peut se faire, comme on dit, une raison.

RUDYARD KIPLING

ENNEMIS
L'UN DE L'AUTRE



IL est raconté (et c'est Dieu qui connaît le mieux la vérité à cet égard) par Abu, Abi, Tafir, Bim Yakub-ul-Isfahani, que lorsque, suivant le dessein par lui conçu, le Bienfaiteur eut résolu de créer le Substitut Suprême (Adam), il délégua, comme on sait, le fidèle et excellent Archange Gabriel, à l'effet d'extraire de la terre la glaise, le limon et les sables avec leurs divers attributs et couleurs nécessaires à la confection du corps de notre Pur Ancêtre. Muni de cet ordre, et s'étant transporté sur les lieux, Gabriel étendit la main pour s'emparer des ingrédients. Mais la Terre tressaillit, et se lamenta et demanda grâce. « Reste donc calme et heureuse », lui dit Gabriel, « car c'est grâce à toi qu'Il va faire la plus belle de ses créations, à savoir un Souverain porteur du diadème, à travers les âges ! » La Terre répondit : « Je t'adjure de renoncer à ton dessein, de peur que le péché et la punition de cet être sorti de moi ne viennent un jour l'atteindre et déchaîner la Douleur sur ma propre tête. Je n'ai pas le pouvoir de résister à la Volonté du Très-Haut, mais je me réfugie auprès d'Allah ! » Gabriel fut si touché par les lamentations et le désespoir de la Terre, qu'il revint les mains vides dans le vestibule de la Gloire.

Alors le Juste et Terrible Archange Michel reçut le même ordre et descendit aussi sur la Terre ; mais, comme son prédécesseur, entendant les plaintes et voyant la désolation de la Terre, il revint, lui aussi, les mains vides.

Alors fut envoyé l'Archange Azraël. Et, la Terre implo-

LA TABLE RONDE

rant encore Dieu et se lamentant, il osa cependant plonger la main dans son sein et en tirer le limon et le sable nécessaires.

A son retour dans le vestibule, comme on lui demandait si la Terre s'était encore réfugiée auprès d'Allah, « Oui », reconnut Azraël. La réponse fut : « Si elle avait imploré mon secours, pourquoi ne l'as-tu pas épargnée ? » — « L'obéissance à tes ordres était pour moi plus impérieuse que la pitié », dit Azraël. La réponse fut : « Retire-toi. Je fais de toi l'Ange de la Mort, celui qui doit séparer l'âme du corps de l'homme. » Alors Azraël se mit à pleurer : « C'est pour le coup », gémit-il, « que tous les hommes vont me haïr ! » La réponse fut : « Tu as dit toi-même que l'obéissance était pour toi plus impérieuse que la pitié. Va donc mélanger les limons et les sables et les mettre à sécher entre Tayif et Mecca jusqu'au moment voulu ». Alors Azraël partit et obéit au commandement. Mais, dans sa hâte, il ne s'aperçut pas qu'il avait tiré de la Terre les glaises et les minéraux demeurés en guerre dans son sein depuis le commencement du monde. Il ne les avait pas triés et séparés. De plus la peine qu'il ressentait d'avoir été le Séparateur des Compagnons y était venue mélanger le flot de ses pleurs, et de cette mixture résultait pour le corps d'Adam une substance inemployable et mal assortie, vrillée par le feu des larmes et se désagrégeant sans qu'il y eût une cause préalable de ce désaccord.

Et pareille substance fut mise à sécher pendant quarante ans entre Tayif et Mecca, et pendant ce temps la bonté du Tout-Puissant la fit lever et répandit sur elle sa Miséricorde et sa Grâce en même temps que les éléments nécessaires à la parure de sa Souveraineté. On raconte que pendant cette période les Anges passaient et repassaient la frôlant de l'aile, et entre autres Eblis le Maudit qui heurta la créature prédestinée en train de sécher, laquelle rendit un son creux. Eblis l'examina alors plus attentivement et s'aperçut qu'elle était un amalgame de

RUDYARD KIPLING

matières diverses et non assorties, imprégnées de larmes amères : « Point de doute », se dit-il, « que je n'aie le dessus sur celui-là, et sa ruine sera aisée (ce qui est d'ailleurs dans les prévisions de l'Éternel). »

Le moment vint où la perception des causes et des effets put être mise au pouvoir de l'homme, où l'orientation des désirs et des instincts put être confiée à son intelligence, enfin où l'enveloppe charnelle put être illuminée par le flambeau de la Vitalité. Et alors sur l'ordre du Tout-Puissant, l'Ame, sous la conduite de l'Archange Gabriel, fut envoyée vers le Corps. Mais l'Ame, d'essence fine et subtile, refusa d'abord d'entrer dans cette mixture épaisse et hétéroclite, disant : « J'ai peur de ce que ça va devenir ! » Deux fois elle s'exclama de la sorte, jusqu'à ce qu'elle eût entendu cet ordre du Tout-Puissant : « Tu y entreras et en sortiras malgré toi ! » Alors seulement elle entra. Et quand la lutte eut cessé, le Verbe dit : « Ma compassion est plus forte que ma colère ». On prétend que ce sont les premiers mots que put entendre notre pur Ancêtre.

Dans la suite, effet de la Volonté Suprême, naquit dans l'âme d'Adam le désir d'un compagnon intime et d'un ami dans le Jardin de l'Arbre. On raconte qu'il demanda d'abord conseil à la Terre elle-même qui lui avait fourni son corps. La Terre lui dit : « Garde-t-en bien ! Ce n'est donc pas assez qu'un être ait pouvoir sur moi ? » Adam répondit : « Il n'y a qu'un être qui soit seul sur la Terre ou sous le Ciel. Tout ce qui est double tend à l'unité, et mon âme, qui n'est pas issue de toi, a des aspirations exprimables. » La Terre répondit : « Contente-toi de ton innocence, et laisse ce corps que je t'ai donné malgré moi retourner ainsi à moi, ta mère ». Adam dit : « Je n'ai pas de mère ! Je ne sais que penser ! »

C'est en ce temps-là que reparut Eblis le Maudit qui de longue main avait machiné un odieux piège et un vil stratagème contre notre pur Ancêtre, dont il désirait la damnation,

LA TABLE RONDE

impatient dès lors d'en multiplier les causes et les occasions. Il adressa donc tout d'abord ces détestables paroles au Paon, l'un des oiseaux du jardin : « J'ai, lui dit-il, une grande estime pour toi à cause de ta beauté. Quant à moi, malgré ma complète innocence, je suis exclu du jardin. Hisse-moi donc sur les plumes de ta queue, afin que je puisse y pénétrer, et vous y adorer tous les deux, toi et notre Seigneur Adam, ton maître ». Le Paon lui répondit : « Ce n'est pas avec mon aide que tu entreras là-dedans. J'ai trop peur de compromettre ma beauté et mon prestige. Mais il y a dans ce jardin un serpent d'aspect repoussant et qui te fraiera aisément la voie ». Il dépêcha donc le serpent jusqu'à la porte et, grâce à leur entente et à leur hideux manège, Eblis se hissa lui-même sur la langue du serpent et put ainsi franchir la clôture. Une fois là, il se mit à adorer Adam, et ne cessa de le persuader de réclamer un compagnon et un ami susceptible d'accroître ses délices et d'assurer la succession sur l'empire de la Terre qu'il lui prédisait avec une foule d'autres événements pour lui dans l'avenir. Adam recommença donc chaque jour à solliciter la faveur réclamée. Il lui fut répondu : « Comment sais-tu si la satisfaction de ton désir sera pour toi un bienfait ou une malédiction ? » Adam dit : « Je n'en sais rien, mais je veux courir la chance ».

Et alors, raconte-t-on, le sommeil sur lui s'appesantit, et, à son réveil, il aperçut Ève près de lui (Miséricorde sur elle et Oubli !). Adam dit : « O ma Dame, ô Lumière de mon Univers, qui es-tu ? » Ève dit : « O mon Seigneur, ô Sommet de mon Contentement ! Qui es-tu ? » Adam dit : « Sûrement je suis tien ». Ève dit : « Sûrement je suis tienne ». Et ils ne poussèrent pas plus loin leurs demandes à cet égard, mais ils furent unis et ne firent plus qu'une seule chair et qu'une seule âme, et leur félicité était au-dessus de toute comparaison, de toute croyance, de toute imagination et de toute conception.

On raconte ensuite qu'Eblis au cœur de pierre les retrouvait

RUDYARD KIPLING

secrètement dans le Jardin avec le Paon, et ils devisaient et musaient avec le Seigneur Adam et la dame Ève : ils leur proposaient des devinettes et des énigmes embrouillées et subtiles. Au moment où leur félicité était à son comble, dans l'extase de leur bonheur et l'excès de leur jouissance, Éblis leur disait : « O mon Seigneur, ô ma Dame, dites-nous, s'il vous plaît, les choses qui suivant vous défient toute possibilité ». Adam dit : « C'est bien facile : c'est que le Soleil s'éteigne dans le Ciel, que les Ruisseaux se dessèchent dans le Jardin. Voilà des choses tout à fait impossibles ». Et ils riaient et applaudissaient. Et le Paon disait : « O ma Dame, dites-nous quelque chose d'aussi inconcevable, d'aussi inimaginable que ce que vient de dire votre Seigneur ». Et Madame Ève dit : « Il est une chose encore plus impossible, c'est que mon Seigneur me regarde avec d'autres yeux que ceux dont il se sert de coutume ». Et quand ils eurent ri tout leur saoul, elle dit : « Et vous, nos Serviteurs, dites-nous donc quelque chose de plus impossible et de plus incroyable encore ». Alors le Paon dit : « O ma Dame Ève, excepté que tu puisses regarder toi-même ton Seigneur avec d'autres yeux que ceux dont tu te sers de coutume, il n'y a rien de plus incroyable et de plus inimaginable que ce que tu viens de dire toi-même ». Et tous les quatre dans le jardin se mirent à rire immodérément.

Mais quand le Paon fut parti et qu'Éblis fit mine de prendre congé, Madame Ève dit à l'oreille d'Adam : « O mon Seigneur, ô le Maître de mon âme, comment Éblis a-t-il pu deviner notre crainte ? » — « Quelle crainte, Madame ? » dit Adam. Ève dit : « La crainte qui naissait dans nos cœurs dès le commencement que chacun de nous ne devînt l'ennemi de l'autre ». Alors notre pur Ancêtre secoua la tête et dit : « O Compagne de mon cœur, ç'a été ma crainte aussi dès le commencement, mais comment, toi, l'as-tu su ? » Ève dit : « Parce que je suis ta chair et ton âme. Que faut-il faire ? »

LA TABLE RONDE

Et alors, comme, au lever de la lune, ils dirigeaient leurs pas vers l'Arbre défendu, ils y trouvèrent Éblis endormi : « O mon Maître et ma Maîtresse, leur dit-il d'un ton joyeux en se réveillant, voici l'Arbre de l'Éternité. Si vous mangez de ce fruit, le bonheur régnera toujours sur la race de l'homme : si vous mangez de ce fruit, rien ne sera jamais changé dans l'inclination de vos cœurs ».

Ève toucha le fruit de sa main. Mais Adam dit : « C'est défendu ! Allons nous-en ». Ève dit : « O mon Seigneur, ô mon Soutien ! Que cela retombe sur ma tête, et sur celles de mes filles après moi ! Mais je goûterai la première au fruit de cet arbre, et si le malheur vient à fondre sur moi, n'intercède pas en ma faveur. Ou bien, plutôt, tiens, goûtes-en aussi et que puisse naître pour nous deux un bonheur éternel ! »

Et alors ils mangèrent, elle d'abord, lui ensuite. Et voilà que tous les charmes du Paradis s'évanouirent autour d'eux et ils furent abandonnés à leur honte et à leur nudité et à leur abjection. Alors, raconte-t-on, Adam accusa Ève en présence du Créateur et Notre Dame Ève (pitié et pardon pour elle) accepta le blâme de tout ce qui avait été fait.

Lorsque le Serpent et le Paon eurent chacun reçu la peine méritée par leurs viles intrigues (car le châtement d'Éblis fut réservé) le Décret Divin d'expulsion fut pris contre Adam et Ève en ces termes : « Partez. Vous serez *Ennemis l'Un de l'Autre!* » Adam osa répondre : « Mais je t'avais entendu dire que ta compassion était plus forte que ta colère. » — « J'ai dit », fut la seule réponse. « Ce décret suffira à remplacer toutes autres peines ». Et ils partirent et les barrières du Jardin de l'Arbre furent en hâte fermées derrière eux.

Il est en outre précisé par les amateurs de détails et les chercheurs de minuties que lorsque notre pur Ancêtre le Seigneur Adam et Ève son adorable compagne (gloire et honneur à eux) furent ainsi expulsés, ce fut un chœur de lamentations

RUDYARD KIPLING

de la part des bêtes du Jardin qu'Adam avait chéries et que Notre Dame Ève avait choyées. De bêtes insensibles il n'y en avait qu'une, la Taupe, la Taupe d'habitude terrée dans le sol et fuyant la lumière du Soleil. Nature sournoise, corps insignifiant, mais par le pouvoir du Tout-Puissant (que son Nom soit exalté !) orné alors d'une paire d'yeux voyant de loin aussi bien dans la lumière que dans l'obscurité.

Lorsque la Taupe eut entendu le Divin Commandement d'Expulsion, son esprit vicieux conçut l'idée d'en tirer profit et avancement pour elle par le moyen d'investigations et d'un obscur espionnage. Aussi se mit-elle à suivre notre pur Ancêtre avec son auguste compagne tout en cheminant sous terre, et elle fut témoin de leur chagrin, de leur affliction et de leur misère. Elle disparut du Jardin pendant ce temps-là.

Quand son enquête fut complète et ses renseignements obtenus, elle reprit en hâte sa route souterraine et accourut, disant aux Gardiens de la Porte : « Laissez-moi passer ! J'apporte de certaines et terribles nouvelles ! » On lui permit de passer et elle demeura jusqu'au soir dans le Jardin. Et alors elle demanda : « Les maudits peuvent-ils échapper par un moyen quelconque aux termes du Décret ? » La réponse fut : « Par aucun moyen ils ne peuvent y échapper ni l'éluder ! » Alors la Taupe dit : « Mais cependant j'ai constaté qu'ils y avaient échappé ! » La Réponse fut : « Dis-nous ce que tu as vu. » La Taupe dit : « *Les ennemis l'un de l'autre !* Mais ils ont complètement renoncé à ton culte et à ton adoration ! Ils ne sont nullement *ennemis l'un de l'autre*, ils jouissent de la plus parfaite félicité, et, bien plus, ils se sont créé à eux-mêmes un nouveau Dieu ». — « Dis-nous comment est ce nouveau Dieu ? » La Taupe dit : « Leur Dieu est de petite taille, couleurs roses, tout nu, gras et souriant. Ils l'ont posé sur le gazon et, remplissant ses menottes de fleurs, ils l'adorent et ne désirent rien de mieux pour eux ». — « Quel est le nom de ce Dieu ? » La Taupe dit : « Son nom

LA TABLE RONDE

est Quabir (Caïn) et je puis attester qu'il est leur Dieu, leur Lien et leur Bonheur. » — « Comment as-tu été jusqu'à eux ? » La Taupe répondit : « Grâce à mon zèle et à ma diligence, d'abord par point d'honneur et aussi dans l'espoir d'une récompense ». Il lui fut répondu : « Voilà donc tout ce que tu as trouvé de mieux à faire avec les yeux que nous t'avons donnés ? » La Taupe dit : « J'ai agi au mieux de mes moyens ». La réponse fut : « Nous n'avons pas besoin de tes talents. Ce n'est pas leur sort que tu as aggravé, mais le tien propre. Redeviens aveugle sur la Terre et sous la Terre. Cela n'est pas beau d'espionner une créature de Dieu, à qui la Miséricorde est permise ». Et alors les yeux de la Taupe s'obscurcirent et se contractèrent, et dès ce moment son destin devint misérable sous la Terre et sur la Terre.

Mais pour notre couple, pour Adam et Ève, il y eut un réel allègement de leur sort, jusqu'à ce qu'Abel et Caïn et leurs sœurs Labuda et Aqtemia eussent atteint l'âge de maturité. C'est alors que revint, de Kaboul la Pétrée, vers le Très-Haut Substitut et sa Compagne, notre Paon dont la complicité avait permis à Éblis le Maudit de s'introduire dans le Jardin de l'Arbre. Et il lui fut fait le meilleur accueil avec toutes les grâces imaginables. Lui, les encensait de ses perfides et menteuses flatteries, et c'était avec arrogance et sans remords qu'ils évoquaient tous deux les délices perdues du Jardin.

Sur ces entrefaites, l'Archange Gabriel le Fidèle reçut l'ordre suivant : « Suis-les tous deux avec zèle et intervien pour les couvrir du bouclier de ta Bienveillance, s'il est nécessaire : car, bien que Nous les ayons livrés un instant à Éblis, ils ne doivent pas consommer leur irrémédiable destruction ». Alors Gabriel se mit à surveiller notre premier Substitut et notre dame Ève par tous les pays du monde qu'ils traversèrent. Mais il n'entendit de leur bouche aucun gémissement sur leurs fautes. Il est relaté que pendant une centaine d'années ils furent conti-

RUDYARD KIPLING

nuellement soutenus par le Paon sous la perfide influence d'Éblis au cœur de pierre qui, grâce aux artifices de sa magie, créait autour d'eux, pour les enivrer, des visions de festins, de nectars, d'éblouissantes lumières et se mettait à les adorer chaque jour comme des dieux (tout cela était d'ailleurs dans les prévisions de l'Inscrutable). Mais, le temps s'écoulant, leurs yeux finirent par s'assombrir, leur âme par se troubler et le pouvoir de rire leur fut retiré. L'excellent Archange Gabriel, quand il fut assuré qu'ils avaient cessé de rire, revint retrouver les Serviteurs et s'écrier : « Le pire des maux est tombé sur tes Créatures dont j'ai la garde ! Ils ont cessé de rire et vont de pair avec le bœuf et le chameau ». On lui répondit : « Cela aussi était prévu. Continue à veiller sur eux ! »

Une centaine d'années encore après, Éblis (dont la damnation est certaine) vint adorer Adam suivant sa coutume, et lui dit : « O Seigneur, ô mon Maître, ô mon Précepteur dans le bien et dans le mal, as-tu jamais, dis-moi, rencontré dans tout ton empire un être plus sage et meilleur que toi ? » Adam dit : « Je n'en ai jamais vu un seul ». Éblis demanda : « As-tu jamais pensé qu'il en existât ? » Adam répondit : « Non, excepté dans mes rêves ». Éblis dit alors : « Laisse donc de côté les rêves. Ils sont causés par l'excès de nourriture. Étends donc la main sur ce monde que tu as créé et prends-en possession ». Et alors Adam prit possession des montagnes qu'il avait aplanies, des sources qu'il avait captées, des foyers, des abîmes et des sommets qu'il avait fait flamboyer et travailler pour lui. Il les décréta en son pouvoir et en celui de ses enfants pour toujours. Après quoi Éblis questionna : « O mon soutien, ô couronne de ma croyance, qui t'a donc donné tous ces biens profitables ? » Adam dit : « Ma main et ma tête seules m'ont donné tous ces biens ». Éblis dit : « Louons le Donateur ! » Et alors Adam se loua lui-même d'une voix éclatante, et il construisit un autel sur lequel il plaça un miroir, et de s'exalter

LA TABLE RONDE

chaque jour devant l'autel, se donnant le nom et les attributs du Tout-Puissant.

L'histoire assure qu'en de pareils moments le Paon avait l'habitude de déployer sa queue, en se tenant à côté de notre premier Substitut pendant l'office, l'encensant de ses flatteries et de son adoration.

Après cent autres années encore le Tout-Puissant (que son Nom soit exalté) fit naître un remords amer dans le cœur du Paon. L'oiseau replia sa queue et s'en fut gémir sur les montagnes de Sererdib. Et alors l'excellent et fidèle Archange Gabriel lui dit : « Comment la vengeance s'est-elle sur toi appesantie, ô le plus indésirable des volatiles ? » Le Paon répondit : « Je n'avais jamais consenti à introduire moi-même Éblis dans le Jardin de l'Arbre, tu le sais bien, toi, et tous les autres témoins aussi ; mais par un subtil détour, je l'avais renvoyé au Serpent, dont la malice et la langue fournirent secrètement à Éblis l'accès du Jardin. C'est pourquoi Allah a changé mon chant harmonieux en un cri rauque, mes jambes gracieuses en pattes ridicules, et m'a exilé dans le district de la Kabylie Pétrée. Je tremble aujourd'hui qu'il n'en vienne à me supprimer ma queue, ornement de ma vie et délice de mes yeux ! Voilà pourquoi et dans quelle crainte je me repens, ô serviteur de Dieu ». Gabriel alors dit : « La pénitence ne réside pas dans la confession, mais dans la réparation et dans un réel amendement ». Le Paon dit : « Montre-moi la voie et éprouve ma sincérité ». Gabriel dit : « Je suis inquiet, vois-tu, pour Adam, qui grâce à la magie impure d'Éblis s'est dégagé de toute humilité et s'adore lui-même avec mille singeries devant un autel et dans un miroir ». « O messager des trônes, dit le Paon, as-tu conféré avec notre dame Ève ? » Gabriel demanda : « Pour quelle raison ? » — « Par la raison, dit le Paon, qu'au moment où fut pris le décret d'expulsion ces mots ont été prononcés : *Partez, ennemis l'un de l'autre !* Ce sont bien là les paroles ». Gabriel répondit : « Eh bien, à

RUDYARD KIPLING

quoi ça servira-t-il ? » Le Paon dit : « Échangeons, veux-tu, nos formes pendant un certain temps, et je te montrerai à quoi ça sert ».

Gabriel exigea du Paon le serment qu'il lui restituerait sa forme à l'expiration du terme convenu, sans chicane et sans tricherie. L'échange fut donc effectué, Gabriel s'introduisit dans la forme du Paon et le Paon, ayant revêtu la glorieuse apparence de Gabriel, alla trouver Notre Dame Ève et lui dit : « Qui est Dieu ? » Ève répondit : « Son nom est Adam ». Le Paon dit : « En quoi est-il Dieu ? » Ève répondit : « En ce qu'il connaît à la fois le bien et le mal ». Le Paon demanda : « Et comment est-il arrivé à cette connaissance ? » Ève répondit : « En réalité, c'est moi qui la lui ai procurée de mes mains et qui l'ai cueillie à l'Arbre du Jardin ». Le Paon dit : « O Dame Ève, beaucoup trop grandes sont ta modestie et ton humilité ». Et il se retira de sa présence et retourna vers Gabriel un peu avant l'heure de la prière du soir. Il dit à l'excellent et fidèle Archange : « Continue, je t'en prie, à servir sous ma forme au moment de l'Adoration à l'autel ». Ce à quoi consentit Gabriel, et devant l'autel il lissa ses plumes, déploya sa queue, et picora entre ses griffes, à la façon des paons de la création, jusqu'à l'entrée de notre pur Ancêtre et de son auguste Compagne. Et alors il s'aperçut que, lorsque Adam s'agenouillait devant le miroir pour s'adorer, Notre Dame Ève endurait mal la chose et à cette occasion elle demanda à son époux : « Est-ce que je n'ai pas une part dans ton culte ? » Adam répondit : « Mais si, une grande et formidable part, ô mon Épouse, qui est celle de me louer et de m'adorer constamment ». Dame Ève dit : « Bon. Mais moi j'en ai assez de ce culte. Et si tu ne me construis pas un autel et n'y places pas pour moi un miroir, je ne veux plus en aucune manière me trouver ni à ton culte ni dans ton lit ». Et elle se retira. Alors Adam dit à Gabriel qu'il prenait pour le Paon : « Que devons-nous faire ? Si je ne lui construis pas d'autel, la femme qui marche

LA TABLE RONDE

à mes côtés sera pour moi tout le jour un reproche et toute la nuit une pénitence, et la paix disparaîtra de la Terre ». Gabriel répondit en prenant la voix du Paon : « Pour l'amour de la paix sur la Terre, élève lui aussi un autel ». Et ils élevèrent un autel avec un miroir en tous points conforme à l'autel qu'avait élevé Adam, et Adam proclama aux deux extrémités de la Terre que sur cette terre il y avait maintenant deux Dieux : l'Homme et la Femme.

Et alors voilà que le Paon sous l'aspect de Gabriel s'approcha de Notre Dame Ève et lui dit : « O astre de lumière, pourquoi ton autel est-il placé à gauche et celui de mon Seigneur à droite ? » Ève dit : « C'est une erreur facile à réparer ». Et elle la répara de ses propres mains, ce qui mit notre pur Ancêtre dans une grande colère. Entra alors Gabriel sous la forme du Paon qui dit à Adam : « O mon Seigneur et Suprême Interprète, quelle est la cause de ton ressentiment ? » Adam dit : « Qu'allons-nous faire ? La femme qui dort sur mon cœur a changé les vénérables emplacements des autels, et, si je ne tolère pas ce changement, elle va me tracasser jour et nuit et il n'y aura pas de paix sur la Terre ». Gabriel dit, prenant la voix du Paon : « Pour l'amour de la paix supporte ce changement ». Et ils officièrent aux autels intervertis : la Femme à droite et l'Homme à gauche.

Alors arriva le Paon sous l'apparence de Gabriel le Fidèle, et, s'approchant de Notre Dame Ève, il lui dit : « O incomparable Créatrice, est-ce par un hasard que vous êtes la mère de Caïn et d'Abel ? » — « Non, non, répondit Notre Dame Ève, ce n'est pas par un hasard, mais selon un immuable décret de la nature que je suis leur Mère ». Le Paon dit en prenant la voix de Gabriel : « Deviendront-ils comme Adam ? » Ève répondit : « Oh ! sûrement beaucoup plus encore ». Le Paon dit, prenant l'accent de Gabriel : « O Reine d'abondance, dites-moi maintenant qui est le plus grand des deux, l'enfant ou la mère ? » Ève répondit : « Certainement c'est la mère ». Le Paon déguisé

dit alors : « O Madame Ève ! Si c'est de *toi seule* que procèdent les générations de l'Homme qui se dit Dieu, qu'est-il besoin pour cet homme d'un autel ? » Ève répondit : « C'est évidemment une erreur. Ne doutez pas qu'elle soit rectifiée. » Et au moment de l'office elle renversa l'autel de gauche. Adam dit : « Ah ! pourquoi fais-tu cela ? ô mon Épouse et mon Égale. » — « Parce que, répondit Notre Dame Ève, il m'a été révélé qu'en moi est toute excellence, tout progrès, toute splendeur, toute terreur et toute puissance. Prosterne-toi et adore-moi ». Adam dit : « Mais, Madame, mais vous êtes Ève ma femme, et non une autre sorte de divinité quelconque. Cela je l'ai su depuis le commencement et ce n'est que par amour de la paix que je me suis résigné à élever pour vous un autel ». Ève répondit : « Mais, mon Seigneur, vous êtes Adam, mon Époux, vous n'êtes aucunement le Seigneur Dieu, et cela, je l'ai connu depuis le premier jour. Et pour l'amour de je ne sais quelle paix, je ne cesserai jamais de le proclamer ». Et elle le proclama à tue-tête, et ils ne cessèrent de se faire des reproches l'un à l'autre, de se disputer, d'étaler leurs griefs et de révéler leurs plus intimes pensées, jusqu'à ce que le Paon les quittât en toute hâte, courût à Gabriel et lui dit : « Reprenons chacun notre forme, car la lumière est faite ».

La restitution se fit en tout bien tout honneur et chacun d'eux, sous sa propre forme et avec ses attributs, retourna au Temple et écouta la fin de la conversation entre le premier Substitut et son auguste Compagne qui se jetaient mutuellement à la tête tous les reproches que leur réflexion, leur expérience et leur imagination pouvaient leur suggérer.

Quand les coursiers de la récrimination eurent cessé de chevaucher le champ de la mémoire, quand le tambour de l'évidence eut fini de résonner sous les baguettes de la rancune, quand l'oiseau de la dispute se fut réfugié sur les rocs du silence, l'excellent et fidèle Archange Gabriel s'inclina devant notre

LA TABLE RONDE

pur Ancêtre et dit : « O mon Seigneur, ô fontaine de toute puissance et de toute sagesse, m'est-il permis d'adorer le Dieu Visible ? »

Et voilà que, par un effet de la pitié d'Allah, le fil qui nouait la gorge de notre premier Substitut se délia, ses poumons furent délivrés du poids qui les oppressait, il se mit à rire sans fin, et dit : « Mais non, par Allah, je ne suis pas Dieu, je suis l'Époux de cette abominable femme que j'aime et qui est bien nécessaire à tous mes besoins ». Et il ne cessa d'entretenir Gabriel de tous les caprices et de toutes les folies de Notre Dame Ève jusqu'à la tombée de la nuit.

Le Paon alla aussi s'incliner devant Notre Dame Ève jusqu'à la tombée de la nuit, et dit : « Est-il permis d'adorer la Source et l'Excellence ? » Et le fil aussi se dénoua dans la gorge de Notre Dame Ève qui se mit franchement à rire aux éclats : « Mais non, par Allah, je ne suis déesse d'aucune manière, mais la femme de ce grand nigaud, que j'aime en dépit de tout du fond du cœur ». Et elle retint le Paon pour lui narrer les niaiseries et les enfantillages de notre pur Ancêtre jusqu'au lever du soleil.

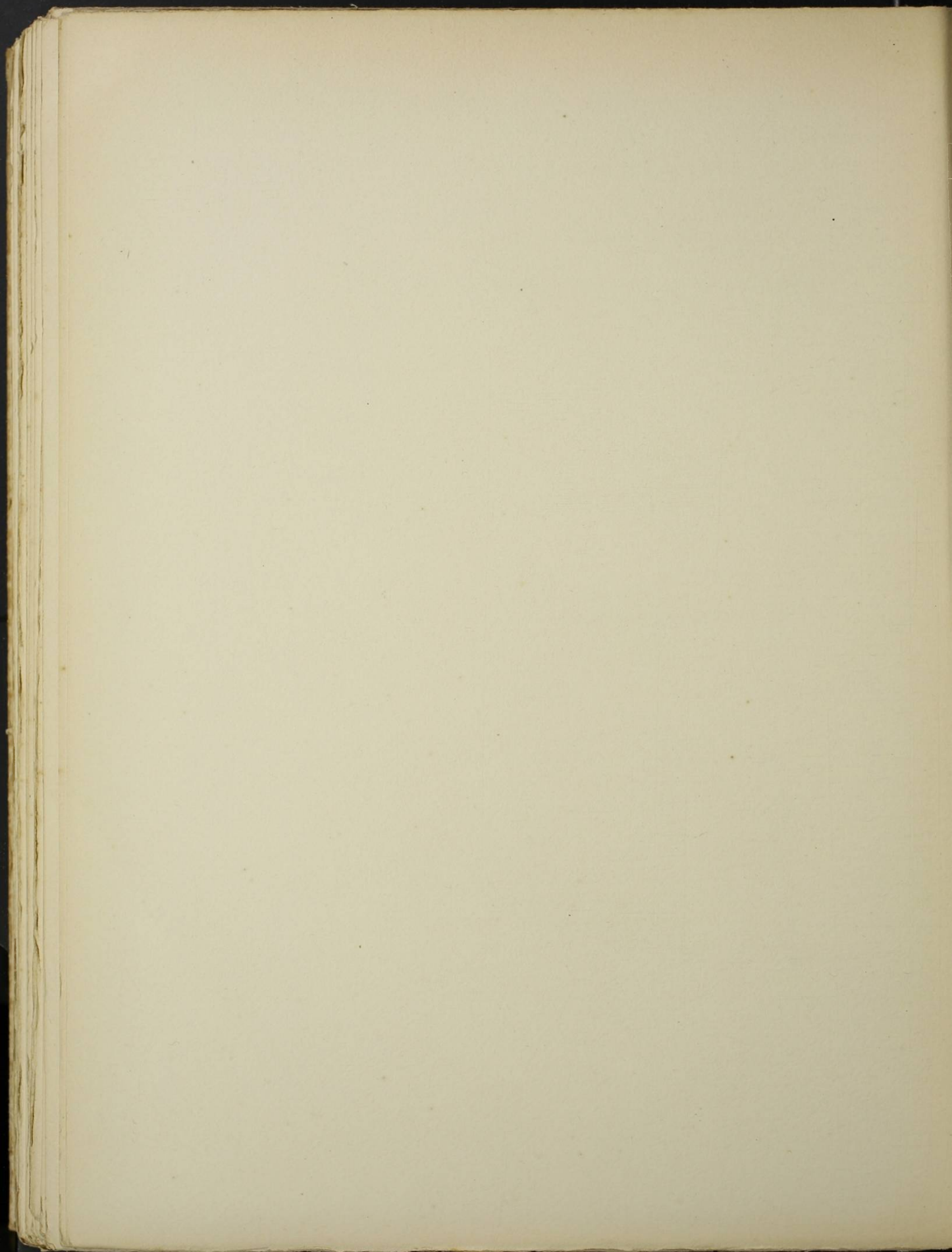
Et alors Adam entra et ils se regardèrent tous deux en riant. Et Adam dit : « O ma Dame, ô couronne de mes supplices, est-ce la paix entre nous ? » Et Notre Dame Ève répondit : « O mon Seigneur, ô unique cause de ma déraison, oui, c'est la paix jusqu'à la prochaine fois et à la première occasion ». Et Adam dit : « Soit, j'en cours la chance ». Ève dit alors : « O homme, désirerais-tu donc pour toi un autre sort ? » Et Adam dit : « O femme, je ne désirerais en aucune façon un autre sort, fût-ce même pour retourner dans le Jardin de l'Arbre, et ça, je le jure sur ta tête et sur toutes les têtes qui sortiront de toi ». Et Ève dit : « Je pense de même ». Et ils firent disparaître les deux autels, se mirent à rire, et en construisirent un nouveau.

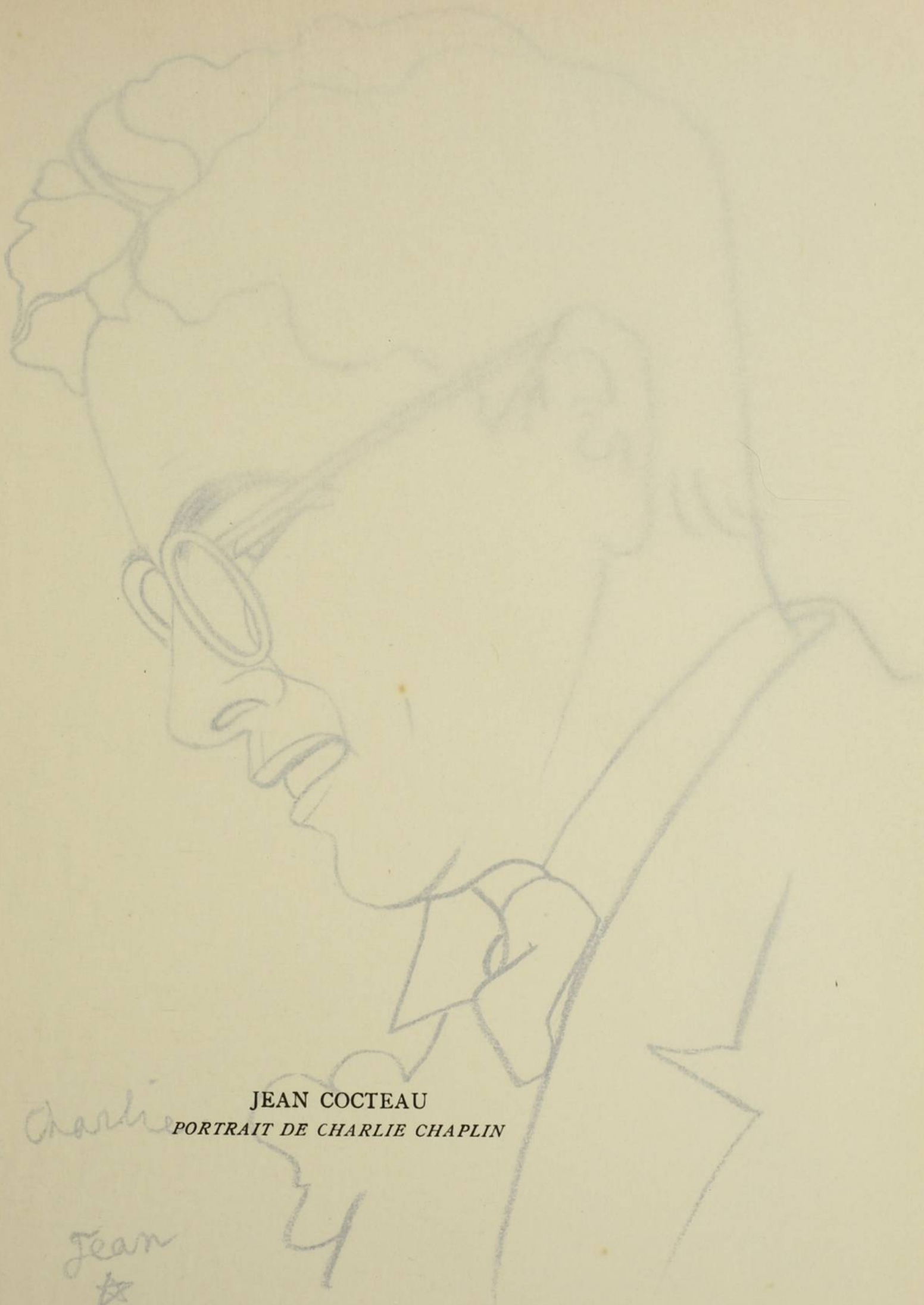
Alors Gabriel et le Paon partirent se prosterner devant le trône, et rapportèrent ce qui vient d'être dit. La réponse fut :

RUDYARD KIPLING

« Qu'y avait-il d'écrit sur l'autel ? » Ils dirent : « Les paroles du décret d'expulsion : Partez, *ennemis l'un de l'autre !* »

Et il fut répondu : « C'est bien ! Cela est suffisant pour perpétuer le souvenir de notre Courroux et de notre Pardon ! »





JEAN COCTEAU
PORTRAIT DE CHARLIE CHAPLIN

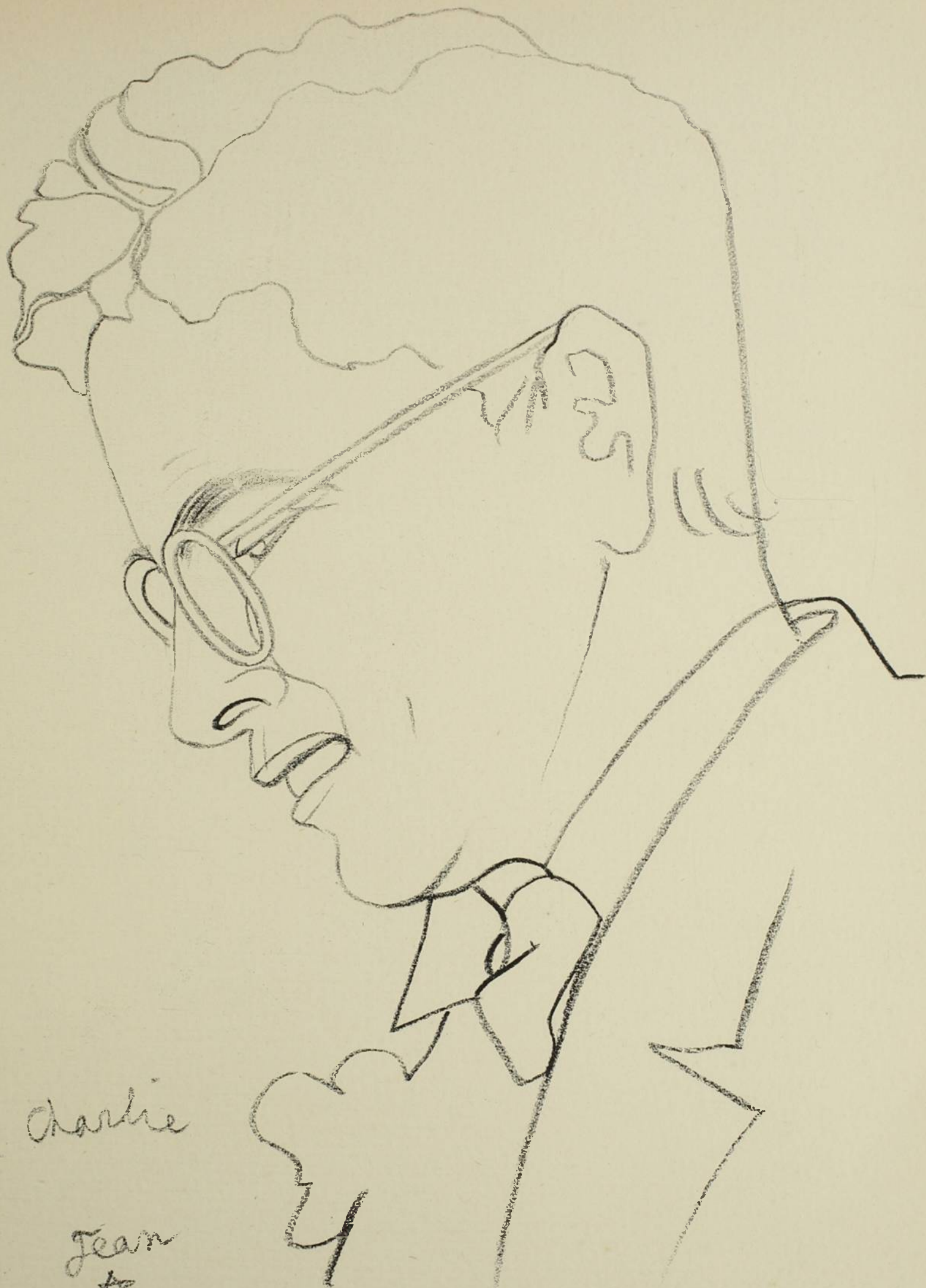
a Charlie

Jean

1936

a Lou du Kasso
me de Chine

JEAN COCTEAU
PORTRAIT DE CHARLIE CHAPLIN



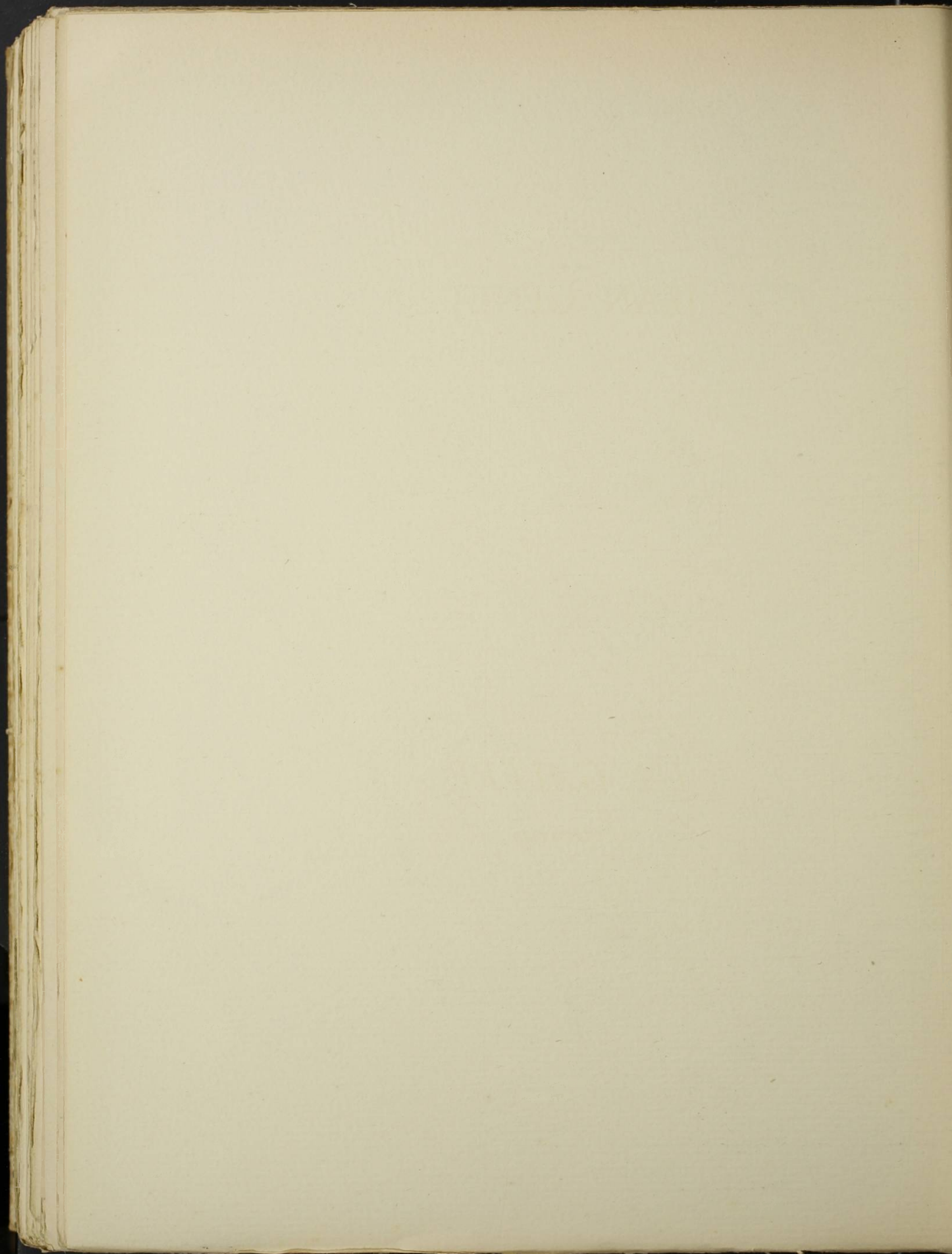
a Charlie

Jean
✱

1936

a bord de Kasoa

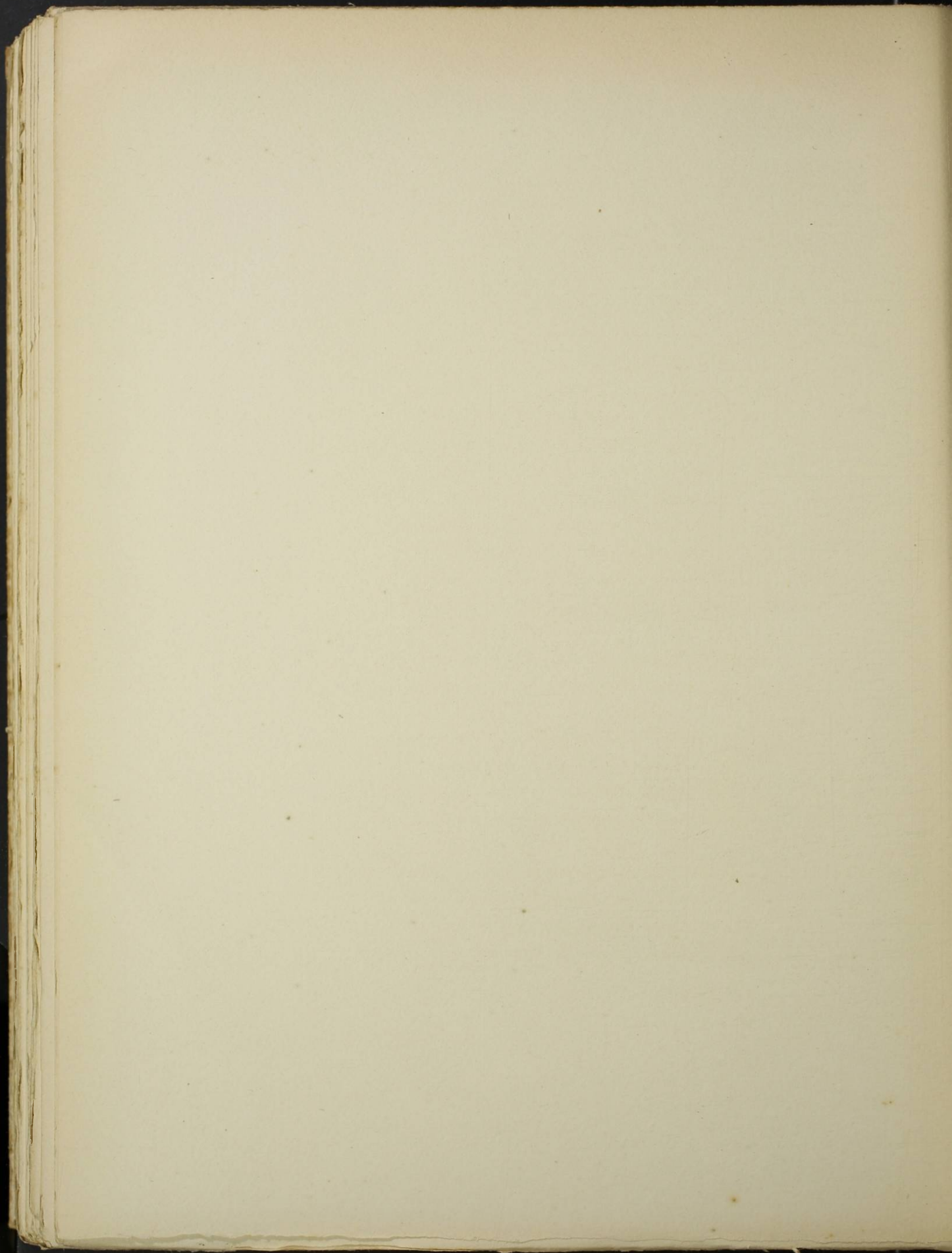
mer de Chine



JEAN GENET

LA GALÈRE

(Fragments)



A Nico Dakis

*Un forçat délivré dur et féroce lance
Un chiourme dans le Pré mais d'une fleur de lance
Le marlou Croix du sud l'assassin Pôle-Nord
Aux oreilles d'un autre ôtent ses boucles d'or.
Les plus beaux sont fleuris d'étranges maladies.
Leur croupe de guitare éclate en mélodies.
L'écume de la mer nous mouille de crachats.
Sommes-nous remontés des gorges d'un pacha ?*

*On parle de me battre et j'écoute vos coups.
Qui me roule Harcamone et dans vos plis me coud ?*

*Harcamone aux bras verts haute reine qui vole
Sur ton odeur nocturne et les bois éveillés
Par l'horreur de son nom ce bagnard endeuillé
Sur ma galère chante et son chant me désole.*

*Les rameaux alourdis par la chaîne et la honte
Les marles les forbans ces taureaux de la mer
Ouvragé par mille ans ton geste les raconte
Et le silence avec la nuit de ton œil clair.*

LA TABLE RONDE

*Les armes de ces nuits par les fils de la mort
Portées mes bras cloués de vin l'azur qui sort
De naseaux traversés par la rose égarée
Où tremble sous la feuille une biche dorée...
Je m'étonne et m'égare à poursuivre ton cours
Etonnant fleuve d'eau des veines du discours.*

*Empeste mon palais de ces durs que tu gardes
Dans tes cheveux bouclés sur deux bras repliés
Ouvre ton torse d'or et que je les regarde
Embaumés par le sel dans ton coffre liés.*

*Entr'ouverts ces cercueils ornés de fleurs mouillées
Une lampe y demeure et veille mes noyées.*

*Fais un geste Harcamone allonge un peu ton bras
Montre-moi ce chemin par où tu t'enfuiras.
Mais tu dors si tu meurs et rejoins cette folle
Où libres dans leurs fers les galériens s'envolent.
Ils regagnent des ports titubants de vins chauds
Des prisons comme moi de merveilleux cachots.*

*Ces pets mélodieux où vous emmitoufflez
Cellule un bouquet vert de macs frileux et tendres
La narine gonflée il faudra les attendre
Et gagner transporté dans leurs chariots voilés*

*Mon enfance posée à peine sur la nuit
De papiers enflammés et mêler cette soie*

J E A N G E N E T

*A la rousse splendeur qu'un grand marlou déploie
Du vent calme et lointain qui de son corps s'enfuit.*

*Pourtant la biche est prise à son piège de feuille
Dans l'aurore elle éveille un adieu transparent
Qui traverse ton œil ton cristal et s'éprend
D'une larme tombée dans la mer qui l'accueille.*

*Un voleur en détresse un voleur à la mer.
Ainsi sombre Harcamone au visage de fer.
Des rubans des cheveux le tirent dans la vase
Ou la mer. Et la mort ? Coiffant sa boule rose
Dans les plis du drapeau rit le mac amusé.
Mais la mort est habile et je n'ose ruser.*

*Au fond de notre histoire ensommeillé je plonge
Et m'étrangle à ta gorge Harcamone boudeur
Parfumé. Sur la mer comme un pois de senteur
Ton mousse écume fine à sa bouche écornée
Par les joyeux du ciel sur cette eau retournée
Vole même à la mort appelle à son secours.
Ils le vêtent d'écume et d'algues de velours.*

.....

*Les cordes et les corps étaient roides de nœuds.
Et bandait la Galère. Un mot vertigineux
Venu du fond du monde abolit le bel ordre
Manicles et lacets je vis des gueules mordre.*

LA TABLE RONDE

*Hélas ma main captive est morte sans mourir.
Les jardins disent non où la biche est vêtue
D'une robe de neige et ma grâce la tue
Pour la mieux d'un linceul d'écume revêtir*

*La prison qui nous garde à reculons s'éloigne.
En hurlant sa détresse une immobile poigne
A ta vigne me mêle à ta feuille aux sarments
De ta voix Harcamone à ses froids ornements.
Abandonne la France et sur notre galère...
Le mousse que j'étais aux méchants devait plaire.
Je ramais en avant du splendide étrangleur
Dont le bel assoupi où s'enroulent les fleurs
(Liserons dénoués roses de la Roquette)
Organisait rieur derrière la braguette
Un bocage adorable où volent des pinsons.
La biche s'enfuyait au souffle des chansons
D'un galérien penché sur la corde du songe.*

*L'arbre du sel au ciel ses rameaux bleus allonge.
Ma solitude chante à mes vêpres de sang
Un air de bulle d'or aux lèvres se pressant.*

*Un enfant de l'amour ayant chemise rose
Essayait sur mon lit de ravissantes poses.
Un voyou marseillais pâle une étoile aux dents
De la lutte d'amour avec moi fut perdant.
Ma main passait en fraude un fardeau de détresses.
Des cargaisons d'opium et de forêts épaisses*

J E A N G E N E T

*En vallons constellés parcouraient des chemins
A l'ombre de vos yeux pour retrouver vos mains,
Vos poches ce nid d'aigle et la porte célèbre
Où le silence emporte un trésor de ténèbre,
Mon rire se cassait contre le vent debout.
Gencive douloureuse offerte avec dégoût
Aux larves d'un poème écrit sans mots ni lettres
Dans l'air d'une prison où l'on vient de m'admettre.*

*Dans l'ombre sur la mer de quel navigateur
Son ongle usé du sel mais juste à ma hauteur,
Parmi les cœurs saignants que brouillent les pensées
Les profils les hélas nos armes déposées
Indéchiffrable à qui ne se bat dans la nuit
Où des loups sont les mots aura l'ongle qui luit
Laisse de mes yeux fous la clameur dévorante
Déchirer jusqu'à l'os le nom d'Andovorante ?*

.....
*Des mâles foudroyés dégringolaient sur nous
(Les genoux, genoux clairs de lumière et de boue
Les genoux à genoux sur le pont qui s'ébroue
Les genoux ces chevaux qui se cabrent dans l'eau
Les genoux couronnés croupes de matelots)
La rose du soleil s'effeuillait sur les Iles.
Le navire filait de mystérieux milles.
On criait à voix basse un ordre où des baisers
Passaient comme des fous sans savoir se poser.*

LA TABLE RONDE

*Le fragile reflet d'un incassable mousse
Une eau dormante en moi l'allongeait sur la mousse.*

*Vos dents, seigneur, votre œil me parlent de Venise !
Ces oiseaux dans le creux de vos jambes de buis !
A vos pieds cette chaîne où ma fainéantise
Alourdit encor plus l'erreur qui m'y conduit !*

*Trop la guipure parle et le rideau dénonce.
Les vapeurs du carreau tu les cueilles du doigt
Ton fin sommeil se noue et ta bouche se fronce
Quand se perd ton bel œil sur une mer de toit.*

*Un gars bien balancé par la vague et le vent
Dans sa gueule ébréchée où je voyais souvent
S'entortiller la pipe à mes jupes de femmes
Ce gars passait terrible au milieu d'oriflammes.
Un chiourme de vingt ans piteux et bafoué
Se regardait mourir à la vergue cloué.*

.....

*Aux branches d'un jeune arbre à peine rattachées
D'autres fleurs j'ai volé qui couraient en riant
Les pieds sur ma pelouse et mon ombre couchée
Et m'éclaboussant d'eau ces roses s'y baignant.*

*(Tiges à pleines mains corolles se redressent
Corolles sont de plume et les membres de plomb)*

J E A N G E N E T

*Il sonne un air fatal à leurs vives caresses
Avec l'eau rejetée à coup de fins talons.*

*Chaudes fleurs qui sortez vers le soir des ruelles
Je suis seul enfermé dans un drapeau mouillé
De ces humides plis de ces flammes cruelles
Belles fleurs qui de vous saura me débrouiller ?*

*Est-il pays si frais que celui de vos rires.
Neige sur les écueils votre langue lèchant
Le sel d'algues d'azur sur le ventre et le chant
Vibrant dans votre corps tourné comme une lyre ?*

*Y poursuivre la biche est un jeu que j'invente
A mesure. On débrouille une reine émouvante
Exilée et si douce à chaque bond cassé
Sous le manteau mouillé d'une biche. Glacé
De respect je retrouve aux bords de ton visage
Une reine captive enchaînée au rivage.
Dormez belle Harcamone assassin qui voulez
Les gorges traverser dans mes souliers ailés.*

*Sur cet instant fragile où tout était possible
Nous marchions sur l'azur étonné mais paisible.
La Galère en désordre était d'une beauté
Moins étrange que douce un visage enchanté
Un air de désespoir accompagnait sa fête*

LA TABLE RONDE

(Il neigeait quelle paix sur la calme tempête!)
De violons et de valse. Elle avait sur les bras
Tout son fardeau sacré dans un funèbre aura
De colonnes de fûts de cordes et de torses.
L'Océan se tendait sur sa fragile écorce
Le Ciel disait sa messe il pouvait dans nos cœurs
Compter les battements. Dure était la rigueur
De cet ordre terrible où la beauté tremblait.
Nous allions en silence à travers des palais
Où la mort solennelle avait passé sa vie.
De remonter à l'air je n'avais plus l'envie
Ni la force à quoi bon mes amis les plus beaux
S'accommodent du monde et de l'air des tombeaux.

Et tous ces clairs enfants volaient dans la voilure.
Le songe vous portant filait à toute allure.
La guirlande rompue fut par l'amour nouée
Jusqu'aux pieds de la mort et la mort fut jouée.
Je vivais immobile un moment effrayant
Car je savais saisi ce beau monde fuyant
Dans une éternité plus dure et plus solide
Que celle de l'Égypte à peine moins sordide.
On quittait des taureaux par le nœud étranglé
De trois hommes formés. La main du vent salé
Pardonnait les péchés. C'était cette galère
Un manège cassé par un soir de colère.
Et pourtant quelle grâce émerveille mon œil !
Solennel monument cadavres sans cercueils

J E A N G E N E T

*Cercueils sans ornements nous étions par le songe
Embaumés empaumés.*

*Prenez vos mains d'éponges !
A mon torse salé portez vos doigts d'amour.
Je saurai revenir des informes détours.*

*Brouillard au bout des doigts si je touche à ta robe
Animal tu fondras pour d'air bleu devenir
Une larme roulant de ton étrange globe
Sur ton pied sec à toi biche se doit m'unir.*

*La bruyère est si rose approche un éventail
De ta joue un soupir dégonfle le silence
Le hallier se blottit dans l'ombre au lent travail
Je resterai donc seul. Qui respire et s'avance
Nuit ? Sur tes bois s'éveille un vaisseau mal ancré
Dans le ciel. Biche fine un doux bruit de ramure
Ton oreille recueille et ton doigt d'air doré
Net cassant cette glace écoute leur murmure...*

.....
*Mes efforts étaient vains pour retrouver vos terres.
Ma tête s'enlisait fétide et solitaire
Au fond des mers du lit des songes des odeurs
Jusqu'à je ne sais quelle absurde profondeur.
Un fracas grec soudain fit trembler le navire
Qui s'effaça lui-même en un dernier sourire.
Une première étoile au ciel d'argot fleurit.*

LA TABLE RONDE

*Ce fut la nuit son nom son silence et le cri
D'un galérien charmant connaissant sa demeure
Dans nos bosquets plaintifs où cette biche pleure
Un être de la nuit dont le froc paresseux
Baissa le pont de toile à mon libre vaisseau.
La rose d'eau se ferme au fond de ma main bleue.*

.....

*A bondir sans détours jusqu'aux étoiles nues
Parcourant le pied vif de froides avenues
Sur le ciel tu t'éprends Harcamone ! et froissé
Le ciel clair s'est couvert mais d'un geste amusé.*

*Un cavalier chantait du ciel à la galère.
Par les astres gelés les systèmes solaires.*

*Escaladant la nue et l'éternelle nuit
Qui fixa la galère au ciel pur de l'ennui
Sur les pieds de la Vierge appelant ses abeilles ?*

*Astres je vous dégueule et ma peine est pareille
Harcamone à ta main ta main morte qui pend.
Enroule autour de moi ô mon rosier grim pant
Tes jambes et tes bras mais referme tes ailes.
Ne laisse rien traîner ni livres ni ficelles.
Pas de traces sortons sautons dans ces chariots
Que j'écoute rouler sous ton mince maillot.*

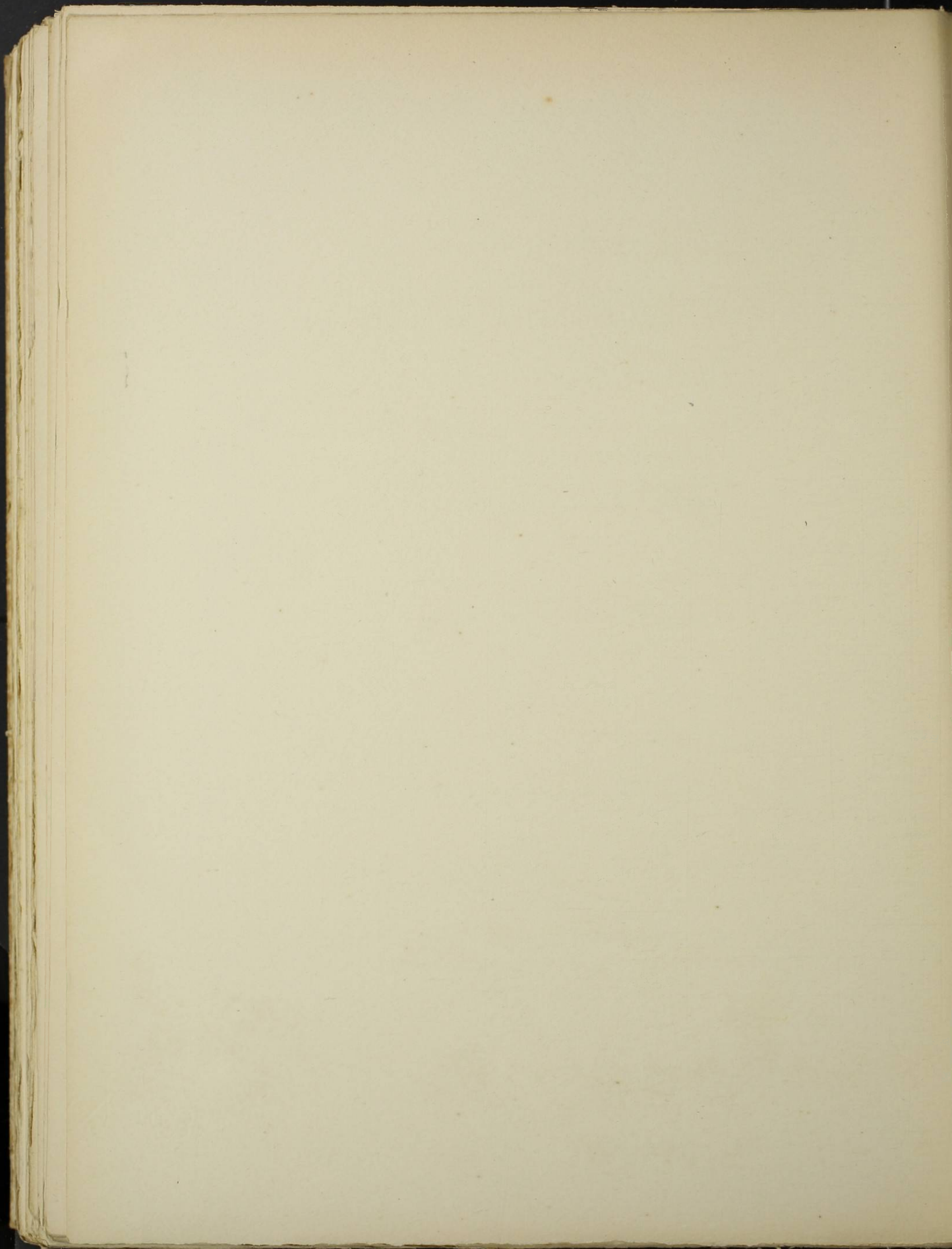
*Mais je n'ai plus d'espoir on m'a coupé ces tiges
Adieu marlou du soir de dix-sept à vingt piges.*

J E A N G E N E T

*Voyage sous la lune ou la mer je ne sais
Harcamone au cou rose entouré d'un lacet.*

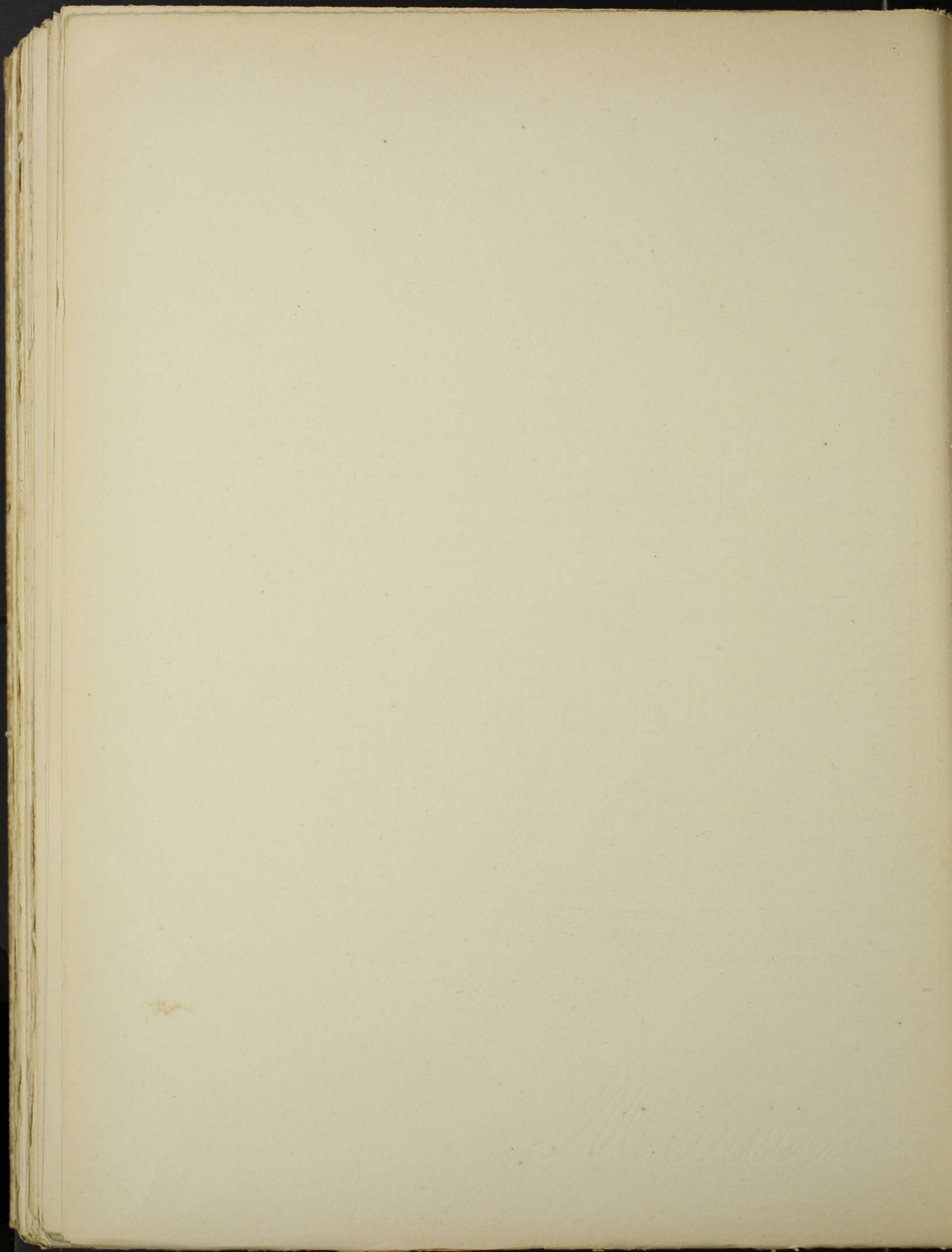
*O ma belle égorgée au fond de l'eau tu marches
Portée à chaque pas sur tes parfums épais
Sur leur vague qui frise et se déforme après
Et tu traverses lente un labyrinthe d'arches.*

*Dans l'eau de tes étangs de noirs roseaux se traînent
A ton torse à tes bras se noue un écheveau
De ces rumeurs de mort plus fort que les chevaux
Emmêlés l'un dans l'autre aux brancards d'une reine.*



THIERRY MAULNIER

*LE MASQUE
ET LE COUTEAU*



L est très ordinaire de noter le dédoublement dont le spectateur est l'objet au spectacle. Je suis ici, dans mon fauteuil, où j'assiste au déroulement du drame, où je contemple l'action et prends plaisir ou déplaisir à ce que je vois, et le juge. Je suis aussi là-bas sur la scène, héros courageux, victime offerte au désir ou au mensonge, femme souffrante et délaissée. Tout près de moi, très loin de moi, au delà de la ligne infranchissable qui sépare l'ombre où je suis de leur clarté, ces grandes statues illuminées m'accomplissent. Ces héros sont ceux qui osent être moi, qui font devant moi et pour moi l'étape glorieuse au seuil de laquelle je m'arrête. La tragédie est ce qui m'avertit que chaque pensée, chaque passion, chaque geste humain débouchent sur la mort. Pour qu'ils deviennent mortels, il suffit de les pousser à leur extrémité. Vivre, c'est rester en suspens au milieu des conséquences de chaque acte : achever, c'est mourir, ou tuer. Au théâtre, je puis prendre parti, je prends toujours parti. La trame de toute tragédie est un mélodrame, — il convient qu'aux grands moments les spectatrices pleurent. Mais qu'ils soient d'amour ou de haine, les sentiments que nous portons aux personnages de la scène, nous les portons à nos semblables. J'aime le héros jeune et brave, j'aime la princesse belle et innocente, parce qu'ils me surpassent en jeunesse, en bravoure, en beauté et en innocence. Je hais le tyran, le bourreau, parce que la cruauté, la brutalité qui ont en eux leur perfection ont leurs commencements en moi. Où je lèverais le couteau, ils l'abattent. Où je lèverais la main, ils lèvent

LA TABLE RONDE

le couteau. Je n'ose être ce que je suis, et ils osent l'être. C'est pourquoi ils ramènent à des limites inférieures la fonction du théâtre, tout en croyant la grandir, ceux qui demandent aujourd'hui au dramaturge d'exprimer l'angoisse de notre temps : l'angoisse que le théâtre assume la charge de représenter n'est pas l'angoisse d'un temps, mais l'angoisse radicale de l'homme. Son office n'est pas social, il est métaphysique. La colère de l'homme aux prises avec une société injuste, le désespoir de la femme amoureuse de celui qui la dédaigne, ne sont pas des sentiments tragiques en eux-mêmes. Le tragique dans la condition humaine ne se découvre qu'avec l'irréversible et l'imperfectible, là où la souffrance apparaît non pas comme le résultat de circonstances accidentelles, non pas même comme le résultat d'un châtement ou d'une déchéance momentanés et révocables de l'espèce humaine dans son ensemble, — Nietzsche a parfaitement observé ce qui oppose le sentiment chrétien et le sentiment tragique de la vie — mais comme une inadéquation fondamentale de l'homme à sa propre existence, comme la contradiction inhérente à toute existence humaine et comme la conscience de cette contradiction. En d'autres termes, le tragique n'apparaît dans la révolte contre l'injustice sociale qu'à l'instant où il apparaît aussi, à travers cette injustice, qu'il n'y a pas de justice sociale possible et que pourtant l'injustice ne peut être acceptée ; le tragique n'apparaît dans l'amour malheureux que là où il apparaît aussi qu'il n'y a pas d'amour heureux, puisque le plus heureux des amours est encore entraîné vers la vieillesse et la mort, et que pourtant l'amour malheureux ne peut être accepté. C'est encore un lieu commun que d'examiner la différence qu'il y a entre le drame et la tragédie ; cette différence me paraît être en ce que le héros du drame est malheureux de par sa situation dans le drame, tandis que le héros de la tragédie est malheureux de par sa situation dans l'univers ; ce qu'on a exprimé très imparfaitement en disant que l'angoisse du drame est celle d'une catastrophe possible, et l'an-

THIERRY MAULNIER

goisse de la tragédie celle d'une catastrophe certaine. Une situation particulière n'est donc pas pour le héros tragique la cause de la tragédie, mais seulement une occasion de conscience et de désastre, occasion où se manifeste, entre un nombre indéfini d'autres occasions, l'impossibilité pour l'homme, parvenu à la conscience de la condition humaine, d'accepter cette condition, radicalement unie à l'impossibilité de lui échapper. La tragédie nous montre dans l'évidence de ses symboles que l'homme est un champ de possibles impossibles, qu'il est l'être des lointains de Heidegger, qu'il lui faut se surpasser pour se rejoindre, car il est au delà de soi-même éternellement.

On comprend mieux peut-être, de ce point de vue, que le monde de la tragédie soit le monde de la mort violente, de la mort précoce. La mort dans la tragédie n'est pas la mort absurde et gratuite, celle que donne la chute d'une tuile ou la rencontre d'un fou armé d'un rasoir, celle que donnent la guerre et la révolution à ceux qui ne se sont engagés délibérément ni dans la révolution ni dans la guerre. Elle n'est pas davantage la fatalité biologique, le terme de l'usure pour les tissus et les organes. Si elle est nécessaire, ce n'est pas à la manière dont notre mort est nécessaire : la course de sa nécessité se mesure non en années, mais en heures. Elle est l'abîme et le but, la limite de néant qui est assignée à tout désir humain. Que l'homme soit par la main de l'artiste délivré de ces soucis de gestion et d'intendance qu'impose le désir de se garder vivant, de cette économie de conservation qui est sa loi normale ; qu'il lui soit permis de poursuivre par les voies les plus directes et les plus courtes la réalisation totale et parfaite de ce qu'il veut être sans s'inquiéter du prix qu'il en coûte, alors il explose par la force même de sa tension interne ; alors il se déchire mortellement à sa contradiction fondamentale ; alors lui est révélée, en même temps que la liberté de s'accomplir, l'impossibilité de le faire, l'identité de la puissance qui le pousse à son propre accomplissement et de la

LA TABLE RONDE

puissance qui le pousse à sa propre destruction. L'affirmation d'un être séparé de lui-même et divisé contre lui-même n'est possible absolument que là où elle coïncide avec la destruction, au grand confluent de la mort. Là où la mort apparaît dans sa fatalité ontologique, comme le seul destin que puisse totalement réaliser le vivant dont la vocation est de prétendre à ce qu'il ne peut assumer, dont l'infirmité est de ne pouvoir assumer ce à quoi il ne peut pas ne pas prétendre, là est la tragédie. Il en résulte naturellement que, du point de vue de la morale humaine, l'accomplissement tragique du héros ne peut être ni approuvé ni réprouvé; ni approuvé puisqu'il viole les limites humaines et aboutit ainsi à la catastrophe, ni réprouvé puisqu'il est au principe même de sa nature. L'homme éprouve la vocation inévitable de franchir ses propres limites. Il n'y a pas de plénitude humaine. L'homme est perpétuellement ouvert sur le manque et sur l'impossible. Aucun cercle ne peut le fermer et le contenir. Il ne peut, sans se détruire, être lui-même totalement. Mais il ne peut se contenter d'être ce qu'il est sans cesser d'être lui-même. C'est cette contradiction que les tragiques grecs ont eu la grandeur d'accepter dans une forme d'art où l'élan des héros représentatifs de l'espèce vers l'absolu inaccessible de nos possibilités fût en même temps admiré et puni, offert aux vengeances du ciel et en même temps honoré dans une exaltation solennelle. Le spectateur de la tragédie grecque ne prenait pas contre les dieux le parti de l'homme en révolte contre sa propre condition. Il ne prenait pas contre l'homme foudroyé le parti des dieux justiciers ou persécuteurs. Il contemplait avec recueillement, dans la majesté d'un mystère unique, l'unité indivisible de la faute et du châtement. Aussi bien, la faute de l'homme n'était-elle jamais pure, mais toujours mêlée de grandeur. Aussi bien, la justice des dieux n'était-elle jamais pure, mais toujours mêlée de cruauté, de mensonge et d'arbitraire. Seule la réflexion, appliquée à la tragédie, de philosophes studieux, a proposé aux hommes une règle de

modération, de résignation, de *sagesse*, a détruit le mystère tragique, en interprétant ce mystère comme une leçon de morale commune : la juste punition qu'attirent sur eux d'orgueilleux imprudents en prétendant franchir les bornes de la condition humaine. Mais ce qui fait la supériorité de la leçon des tragiques sur la leçon des moralistes, c'est précisément l'angoisse qui apparaît chez les premiers quant à la contradiction essentielle inscrite dans l'être même de l'homme, c'est l'impossibilité qui paraît chez eux d'établir une distinction véritablement satisfaisante et claire entre le coupable et le héros. Si la vocation de l'homme est de se porter par une expansion et un arrachement incessants au delà de lui, vers lui-même, au moment même qu'il renonce à prétendre au surhumain, l'homme renonce déjà à être homme. Dans la démesure seulement, il peut chercher sa pleine mesure.

Selbstvernichtung, disent les Allemands : autodestruction. Ce qui distingue le héros tragique, c'est bien, en effet, la puissance du principe négateur, la volonté destructrice appliquée à lui-même. Pour que la tragédie atteigne à son ampleur et à son éclat, il faut que la nécessité qui pousse le héros à sa consommation soit elle-même nécessaire : et c'est pourquoi, une fois encore, la fatalité sociale qui pousse ou bouscule le héros, ou le ligote, n'est pas tragique, car elle est extérieure, accidentelle. Un accident tragique, disent les journaux. Un accident n'est jamais tragique, puisqu'il est accident. Mais, pourtant, voici que le mot d'autodestruction introduit une équivoque ; il y a certes des héros tragiques qu'habite la volonté, ou l'instinct de destruction : chez Racine, Oreste, Eriphile. Encore cette aimantation de l'échec et du désastre n'est-elle pas chez eux absolue, ni primitive : il s'agit d'une nuance du caractère, d'une qualification psychologique, plutôt que d'une orientation de l'être. Il s'agit d'un trait individuel. Or, la fatalité tragique n'est pas individuelle ; il n'y aurait pas de tragédie si le héros

LA TABLE RONDE

n'était pas nous tous qui le regardons et l'écoutons. La fatalité tragique est seulement exemplaire. J'ajoute que s'il y a dans Oreste et dans Eriphile, et dans beaucoup d'autres héros tragiques au moment qui précède immédiatement la catastrophe finale, une volonté de dévastation de soi-même, cette volonté ne possède pas entièrement leur personne et n'est pas entièrement possédée par leur conscience. Oreste désire non l'anéantissement, mais Hermione. Eriphile désire non l'anéantissement, mais Achille. C'est à l'arrière-plan de leur désir que rôde la prescience d'une vocation malheureuse qui condamne à l'échec, avec ce désir même, toutes les entreprises et toutes les ambitions du personnage. Oreste, Eriphile sont de cette espèce d'hommes et de femmes qui ne sont capables d'aimer que celle ou celui qui les dédaigne, qui recherchent et ressentent une délectation furieuse dans le rôle de celui sur qui et par qui le désastre arrive; ils sont voués aux occasions manquées et au saccage de leurs propres chances. Ils se connaissent ou se soupçonnent eux-mêmes comme des exceptions malades, comme des singularités romantiques. Quant aux héros en qui la vocation tragique est réalisée dans sa pureté et dans son universalité, cette vocation ne prend pas chez eux la forme de la Selbstvernichtung, de la volonté de destruction, mais elle se manifeste comme une exigence d'accomplissement total, jointe le plus souvent à la conscience exactement lucide de l'impossibilité. Le héros tragique accepte d'aller à la mort, parce que son exigence est absolue; il sait qu'il va à la mort et ainsi réalise sa mort en pleine conscience; mais il ne désire pas la mort, alors même qu'il y court dans une espèce de vertige, il se détruit lui-même, non de propos délibéré, mais par voie de conséquence, par la voie de son indifférence aux conséquences. Etéocle et Polynice ne veulent pas la mort, mais la vengeance et la puissance; Antigone ne veut pas la mort, mais la justice; Phèdre ne veut pas la mort, mais une volupté et une pureté irréconciliables; Polyeucte ne veut

THIERRY MAULNIER

pas la mort, mais la gloire du martyr. Le héros tragique va à la mort non par une action négative, nihiliste, mais par l'intrahable intrépidité de sa volonté d'accomplissement positif; il est pleine positivité; il est pure et sauvage affirmation. Si toute affirmation absolue débouche sur le néant, si la volonté d'accomplissement rencontre à sa limite négation et destruction, ce n'est pas sa faute, ce n'est pas la faute de l'homme si ses valeurs sont au-dessus de lui et si, pour s'atteindre lui-même dans ces valeurs, il se déchire, se détruit, et autour de lui détruit et déchire; ce qui nous importe ici, c'est de remarquer que le héros tragique est hanté par l'absolu de la valeur et non par le vertige romantique de destruction.



L'auteur tragique rassemble les hommes de son peuple pour leur donner le spectacle figuré de la mort. Le principe du cérémonial tragique est là tout entier : il comporte la convergence de centaines ou de milliers de regards sur la scène, le tréteau, le socle qui sont la table de l'égorgement. Il est remarquable que les trois formes du spectacle, le spectacle du Temple, le spectacle du Stade et le spectacle du Théâtre, puissent être considérées comme dérivant toutes trois du supplice. Le sacrifice sanglant des religions antiques constituait déjà une sorte de simulacre humanitaire, si on le compare au sacrifice humain dont nous découvrons la trace à l'origine même de la civilisation, autour de la Méditerranée, en Germanie, en Afrique, en Amérique. Les Grecs de l'ère classique perpétuaient dans la poésie et sur le théâtre la tradition primitive, avec le mythe d'Iphigénie et le mythe de Polyxène. Ces deux mythes pourraient même, sous la forme où ils nous sont parvenus, dater de l'ère de transition où le sacrifice humain commence d'être considéré avec une mauvaise conscience : le meurtre de Polyxène attire

LA TABLE RONDE

sur les Grecs la colère céleste qu'il devait désarmer ; Iphigénie, sauvée par la déesse même à laquelle on va la vouer, sauve à son tour Oreste d'un supplice semblable à celui qui lui a été épargné. Si l'on songe qu'une biche a été substituée à Iphigénie sous le couteau même du sacrificateur, on aperçoit mieux encore le caractère de simulacre qu'il y a dans l'immolation des animaux sur les autels. Toute victime animale est à quelque degré la biche d'Iphigénie et suppose la victime humaine épargnée dans sa chair, mais égorgée symboliquement. Il est à peine besoin de noter le nouveau pas en avant fait dans le rituel chrétien du sacrifice : le sacrifice humain reparaissant sur la scène du monde pour une cérémonie unique, éclatante, définitive, la victime et le dieu confondus en une seule personne, le dieu se substituant lui-même, biche innocente, non pas à l'innocente Iphigénie, mais à tous les hommes coupables, lavant dans un seul sang tous les crimes et le crime même dont il meurt, assumant toutes les agonies dans une seule agonie. C'est ainsi que dans la symbolique chrétienne du sacrifice nous voyons se conserver jusqu'à notre temps le rituel primitif de la mort. C'est une autre forme de la symbolique de la mort qui était offerte aux Grecs de la civilisation classique par le spectacle du stade, épreuve des forces et de l'adresse de l'homme pour le combat, simulacre de la victoire et de la défaite dans le combat. C'est une autre forme encore qui leur était proposée par le théâtre, stade où s'affrontaient les passions et les volontés, autel où mouraient symboliquement les victimes. Il ne faut donc pas s'étonner si les spectacles du stade ou du théâtre, à l'époque où ils furent portés à une espèce de perfection, se ressentaient encore fortement dans leur liturgie de leur commune origine religieuse et sanglante. Beaucoup plus que l'exécution capitale, venue elle aussi en droite ligne du sacrifice humain, mais transformée de nos jours en une opération discrète de chirurgie sociale, avec escamotage du corps par les services de la voirie, telle que

le public n'y participe plus que par sa présence au prologue des assises et par la lecture des journaux, les spectacles du théâtre et du stade, de quelque vulgarité qu'ils puissent s'envelopper, ont gardé en eux un peu de l'horreur religieuse dont les premières civilisations entouraient le mystère de la confrontation entre la faiblesse humaine et le destin.

J'entends par là que si le dieu a disparu du groupe des acteurs de la cérémonie, le public, lui, a gardé son rôle. Je dis son rôle, car en dépit des apparences, il n'y a pas de spectateurs au spectacle, mais seulement des acteurs. La foule entière du stade bondit et halète avec l'athlète, et, avec le héros tragique, souffre et tue. Vainqueurs ou vaincus, couronnés ou châtiés, ceux qu'elle applaudit ou conspue, elle les applaudit ou les conspue parce qu'elle les a chargés de mission, parce qu'elle les a délégués à la fortune ou à l'infortune, parce qu'ils sont les ambassadeurs de la cité, de l'époque, de l'espèce devant la chance et la mort. Des psychanalystes ont soutenu que la fonction véritable du bourreau, dans les sociétés humaines, était non pas de punir les coupables et de décourager le crime par le spectacle des supplices, mais de donner un assouvissement symbolique au meurtrier inavouable que porte en lui chaque spectateur. Du sacrifice humain que l'on découvre à ses plus lointaines origines et dont elle reste le simulacre, la tragédie a gardé, elle aussi, le caractère et le rituel du meurtre collectif. C'est probablement à la manière des psychanalistes qu'Aristote la justifiait en disant qu'elle purge le spectateur de ses passions, et lui attribuait ainsi un rôle dans l'hygiène sociale. La catharsis tragique n'est pas une opération de la morale. La tragédie n'enseigne à aucun degré la sagesse en montrant quels terribles châtiments attirent sur les coupables les excès de la luxure, de l'impiété ou de l'orgueil. Mais elle donne à la violence, à l'amour, à l'assassinat l'occasion publique et lumineuse de leur consommation symbolique par les gestes

LA TABLE RONDE

et les paroles de ceux qu'on appelle à bon droit les *acteurs*, car ils agissent non pas seulement au nom de l'auteur absent ou muet, mais au nom du peuple entier des spectateurs, porteurs sans le savoir de cette énergie des profondeurs, de cette faim obscure et primitive, de cette fureur secrètement enchaînée qu'apaise seulement la lecture des faits divers, les morsures de l'amour, le viol, l'assassinat, le sadisme, la révolution, la guerre et le théâtre.



Tous les éléments du théâtre tragique tendent à la représentation de l'exceptionnel. Situation héroïque ou royale des protagonistes, grandeur des infortunes, violence des passions, absolutisme des volontés, âpreté des conflits, conclusion sanglante ; les situations et les sentiments y sont portés à leur limite supérieure d'éclat, de singularité et de violence : le métal humain, au rouge blanc. Ce qu'il y a de fuyant et de décevant dans l'objet de toute entreprise humaine y est montré par des désastres formidables ; les ornières, les cailloux où bute la marche humaine y deviennent les murailles même de l'impossible, les hostilités, les dévouements dont la vie quotidienne est toute tissée y deviennent meurtriers ou sublimes, le visage, le costume, le vice, la vertu de l'homme y atteignent à l'instant même de l'écrasement un éclat, voisin de la splendeur, que la vraie mort, la vraie destruction ont rarement l'occasion de ternir. La voix humaine y parle de l'homme, aux frontières du silence, avec une perfection qu'aucune voix réelle n'approche. L'homme qui va ordinairement vers sa fin d'un pas lent, incertain et rétif, y fond sur elle avec les ailes infailibles, la trajectoire rectiligne de la flèche et de l'épervier. Or, c'est dans ce transfert à une échelle imposante de toutes les dimensions humaines que le médiocre spectateur assis dans la salle aperçoit ses dimensions

THIERRY MAULNIER

vraies. C'est dans cette géométrie de l'absolu et de la nécessité qu'il discerne le flou et les empâtements de sa propre condition. C'est dans cette illusion que se dénude pour lui l'angoisse de sa propre réalité. C'est dans ce mensonge qu'il reçoit la révélation de lui-même. C'est dans la grandeur de ces princes et dans leur dorure qu'il est transi par sa fragilité, son obscurité. Ce sont ces désastres qui le comblent d'orgueil. C'est dans cette singularité que se déploie sous ses yeux la perspective la plus générale sur l'humain.



Le maquilleur de théâtre n'a pas pour rôle de donner une image menteuse du visage humain, mais de lui rendre la vérité que la scène lui ôte, et qu'il ne peut y reprendre que par le masque. Il faut, en effet, qu'il soit éloigné du spectateur assez pour que la convergence de centaines de regards puisse se faire sur lui. A cette distance où il se dissout, sous le feu de tant d'yeux qui le consomment, il n'est plus là-bas que cette tache livide et floue, où les plans se nivellent, où les ombres vivantes des orbites, de la bouche sont dévorées par la molle plaine du front et des joues. Il faut que cette face humaine, effacée par la splendeur même de la fonction qui lui est donnée, puisse être mise à même d'en assumer le péril par un supplément de netteté et d'éclat. De même, sous tous les regards, sous tous les feux du spectacle, le corps lui-même de l'acteur se voûte, s'empâte, se raidit, s'affaisse, affiche ses imperfections; la maladresse des gestes s'accuse et s'accroît, la négligence et la gaucherie sont aperçues à travers des verres grossissants; l'acteur entre dans un cercle sans pardon, où toutes les erreurs, toutes les tares, toutes les mollesses de l'attitude, toutes les fêlures de la voix sont attendues par une attention, une clarté, un silence également implacables. De là tant de fards, de massages, tant de leçons

LA TABLE RONDE

de diction, tant de sévérité et d'études dans l'exécution du moindre pas. Qu'il faut ici de discipline pour rendre à l'acteur son naturel, de crayons et d'artifices pour lui rendre sa vraie chair, de faux cheveux pour lui faire une chevelure, qu'il faut de hauteur dans les cothurnes, les socques, les talons pour lui rendre sa vraie stature, que de couleurs, de faux ors, pour délivrer de sa grisaille cette taupe, ce cloporte ! Quel manteau de fragiles apparences pour donner corps et solidité à ce fantôme, que de noblesse, enfin, de souplesse, de richesse, de pureté dans le langage pour l'arracher à la trivialité, au balbutiement ! Ce dernier point est le plus important de tous. Que tout le reste soit aussi près de la perfection que l'on voudra, il suffit, pour que le spectacle entier s'effondre, de la défaillance de l'écrivain.

C'est ainsi que l'acteur avance sur la scène impitoyable qui mue en désastre toute imperfection, cuirassé et rutilant contre une pleine lumière plus redoutable et dévorante que la nuit. Dans le théâtre, comme dans tout cérémonial, la parade humaine, expression, maintien, costume et langage, apparaît moins comme un déguisement de l'orgueil que comme un artifice indispensable pour rétablir la réalité même de l'homme et pour le sauver de l'anéantissement dans un univers aux proportions inusitées, dont la grandeur, l'éclat, la solennité, le menacent d'écrasement.



La dialectique de la tragédie est la dialectique même de la contradiction humaine. A chaque instant, l'homme y apparaît en même temps déchiré et indivisible, niant ce qu'il affirme et surmontant ce qu'il détruit dans une nouvelle affirmation. Les héros y sont élevés au sommet de la dignité sociale, dans une condition semi-divine, dans le faste et l'orgueil du commandement, et montrent au spectateur ce que le visage de l'homme

THIERRY MAULNIER

a de plus majestueusement composé et pour ainsi dire de plus royal. Mais voici que cette discipline superbe semble n'avoir pas d'autre objet que de proposer un contraste aux mouvements les plus désordonnés du cœur, à ce que les instincts de possession, de rapine, de cruauté ont de plus animal, de plus prompt et de plus sauvage. Nous allons plus avant et nous nous avisons que, dans ce déchaînement même des forces barbares primitives, le héros tragique ne tend qu'à l'affirmation intransigeante et pure de son être, à l'absolu de la qualité humaine. Mais il n'est pas donné à cette prétention d'être satisfaite, puisque l'absolu de la qualité humaine est hors de portée, et le héros se brise dans son propre effort, s'effondre sous le poids de la catastrophe et du châtement. Nous contemplons notre misère. Mais voici qu'à son tour notre misère est niée, surmontée par la splendeur du chant qui la déclare, la plaint, l'admire, et remporte, au nom de l'homme, la dernière victoire. Les grandeurs de la situation et de la puissance sont niées, abattues ; les grandeurs de la passion de la volonté sont niées et abattues à leur tour. Seule, reste debout et règne au dénouement, sur les corps meurtris et les décombres, la grandeur du langage. Toute espérance, toute prétention, toute valeur humaine peuvent être, dans la tragédie, renversées et piétinées : hors celle qui est incarnée dans le langage et dont la ruine ruine la tragédie même.



Les mauvais dramaturges font leurs personnages parler de leurs aspirations et il fut un temps où, à leur image, les adolescents en mal de littérature, les femmes en mal d'adultère avaient eux aussi des aspirations. Le héros tragique n'aspire pas. Il est aspiré. L'essence même de la tragédie est dans la violence irrésistible et cruelle de cet aimant qui se trouve quelque part hors des personnages, au delà d'eux, au-dessus d'eux et qui a

LA TABLE RONDE

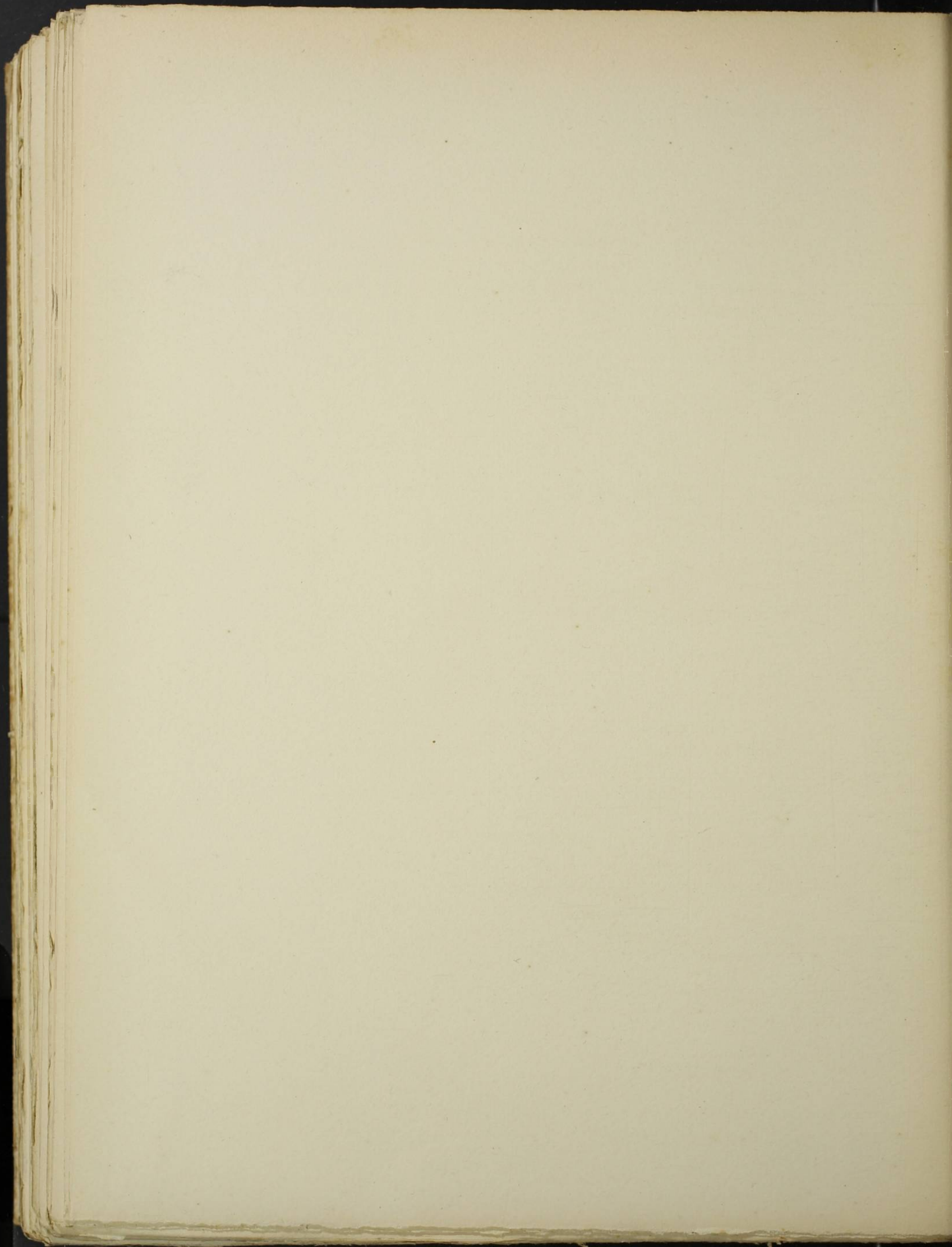
pris possession d'eux comme le miroir de l'oiseau, comme la flamme de l'insecte, comme le vide de l'explorateur sujet au vertige, comme, du regard de leur proie, le regard des animaux fascinateurs (je crois que Malraux a écrit quelque part que le véritable caractère de la tragédie est la fascination). Mais ce qui aimante le héros tragique, ce n'est pas l'aventure, les pays lointains, un homme, une femme, l'honneur, le sacrifice, un piège tendu par les dieux. J'ai écrit que ce n'est même pas la mort. Ou plutôt ce qui aimante le héros tragique peut se couvrir indifféremment de l'un ou l'autre de ces visages : ce n'est pas le visage qui importe. Il nous est donné à tous, il nous est même imposé de vivre en présence de l'aventure, de l'attrait des pays lointains, de l'homme ou de la femme, de l'honneur, du sacrifice, de la vertu, de l'orgueil, de la gloire, du crime, il nous est imposé à tous de vivre en présence de la mort : et pourtant aucun de nous n'est un héros tragique, aucun des aspects de l'univers ne possède par lui-même un assez grand pouvoir de fascination pour jeter les hommes dans la tragédie. Il est même important de remarquer le paradoxe qu'il y a à faire d'un événement aussi commun que la mort, d'un événement avec lequel l'homme a noué depuis les origines les liens de la cohabitation la plus constante, et dont les formes violentes et sanglantes elles-mêmes sont partout répandues, le ressort principal d'une fiction dramatique destinée à nous introduire dans le monde de l'insolite et de l'exceptionnel. La tragédie ne met donc pas un héros et ses spectateurs en présence d'objets inhabituels, de régions non foulées qui feraient naître l'angoisse et la fascination par leur étrangeté. Elle est une terrible transmutation de l'ordinaire; c'est sous nos pas qu'elle creuse le vide, c'est sur ce monde qui est le nôtre et dans lequel, avec lequel nous vivons en quelque sorte les yeux fermés, qu'elle ouvre soudain les regards de la fascination. Le héros tragique est aspiré vers ce que j'ai appelé l'absolu de la valeur dans le bien

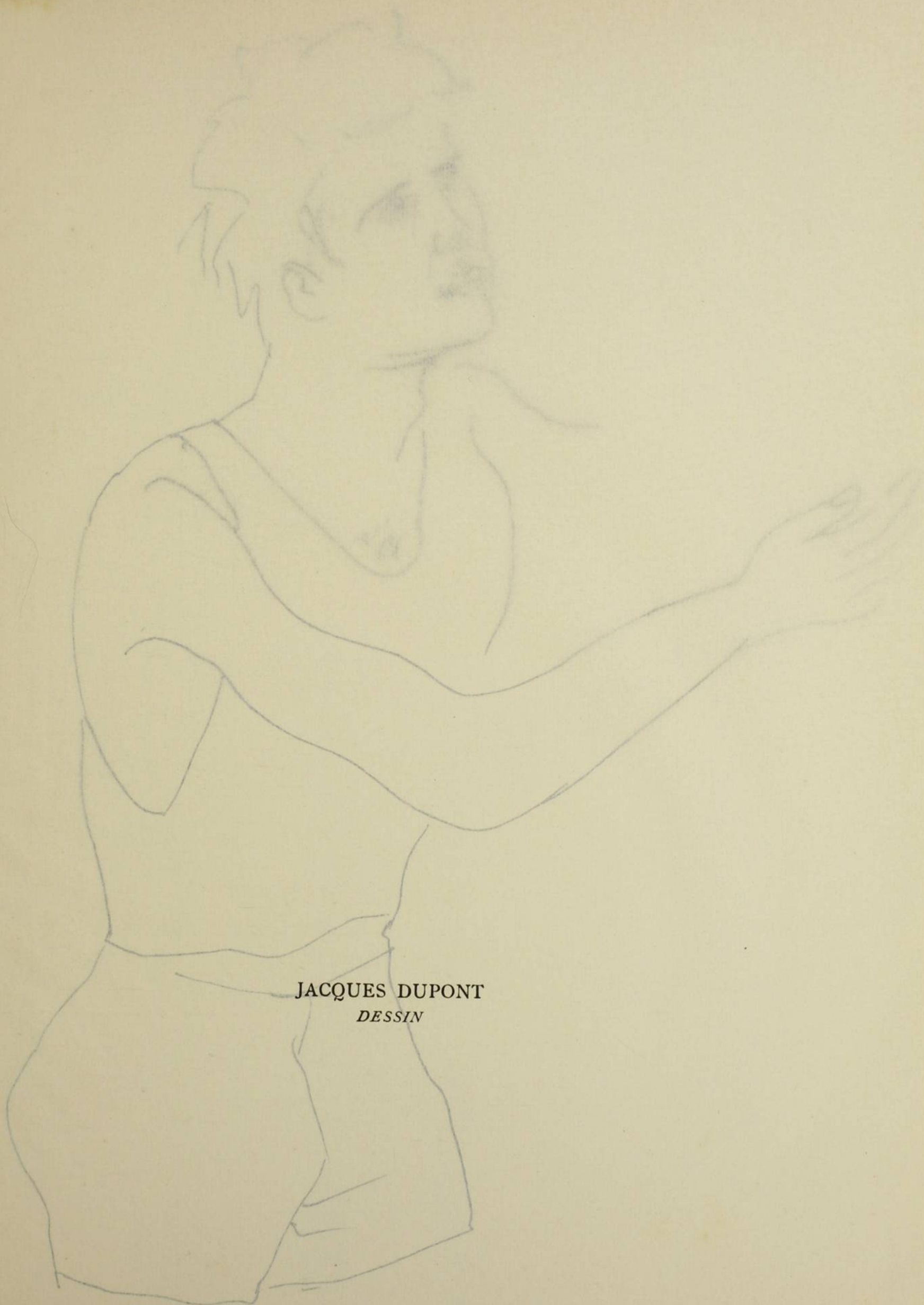
T H I E R R Y M A U L N I E R

ou dans le mal, dans l'angoisse ou dans le désir ; il n'est donc aspiré vers quelque chose d'étranger et de supérieur à lui-même qu'autant qu'il est lui-même quelque chose d'étranger et de supérieur à lui-même. Il manifeste par un effort et un désastre éclatants cette situation de l'homme hors de soi, cette fatalité qui condamne l'homme à apercevoir perpétuellement hors de soi, au delà de soi, son véritable centre, le seul point où il puisse se saisir, se rejoindre. J'ai écrit le mot de fatalité : la fatalité tragique n'est extra-humaine que par le jeu de la traduction poétique ou mythologique : elle est dans son essence la fatalité même de l'homme, je ne dirai pas sa fatalité intérieure, puisqu'elle l'appelle perpétuellement au delà. La catastrophe tragique n'est pas celle qui attend les quelques hommes égarés qui se risquent dans l'entreprise impossible d'être dieu, c'est celle qui attend tous les hommes pour autant qu'ils prétendent assumer pleinement leur condition, et tenter l'entreprise impossible d'être hommes.



Éclat de fête, éclat de fièvre. Nous voici face à face avec ces idoles fardées, chair misérable et couronnée, embourbées dans le hasard, l'échec, l'erreur, appelées vers une perfection inaccessible, séparées de la seule image d'elles-mêmes qui puisse les combler, séparées plus irrémédiablement qu'une mouche, derrière une vitre, n'est séparée du soleil, tentant, jusqu'à la mort, de saisir leur ombre, de saisir leur être. Il nous est permis de contempler, pleins d'orgueil, pleins d'angoisse, la tension déchirante qui projette l'homme hors de l'humain, vers l'humain, notre irréconciliable divorce d'avec nous-mêmes, notre condition dans son intolérable nudité.

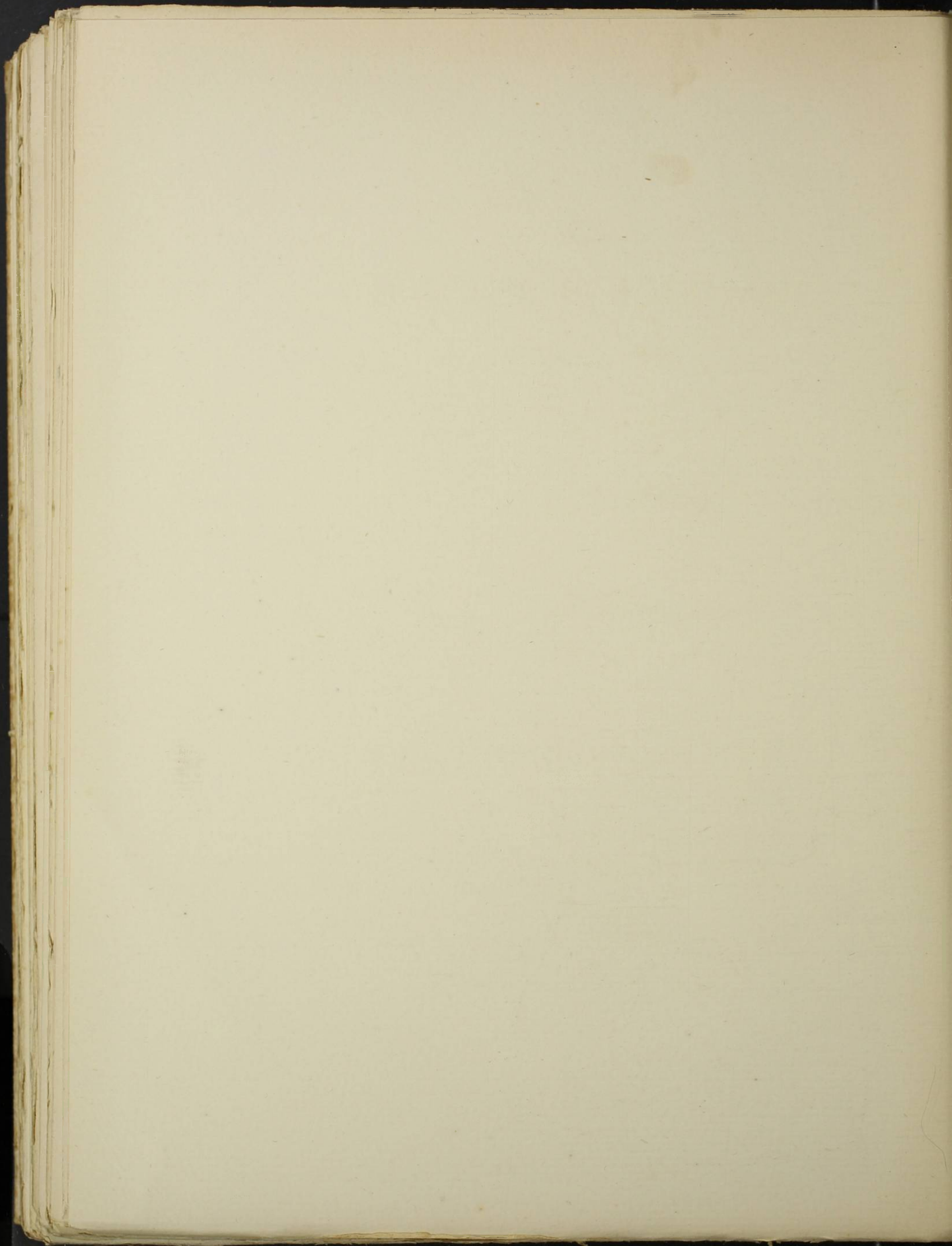




JACQUES DUPONT
DESSIN

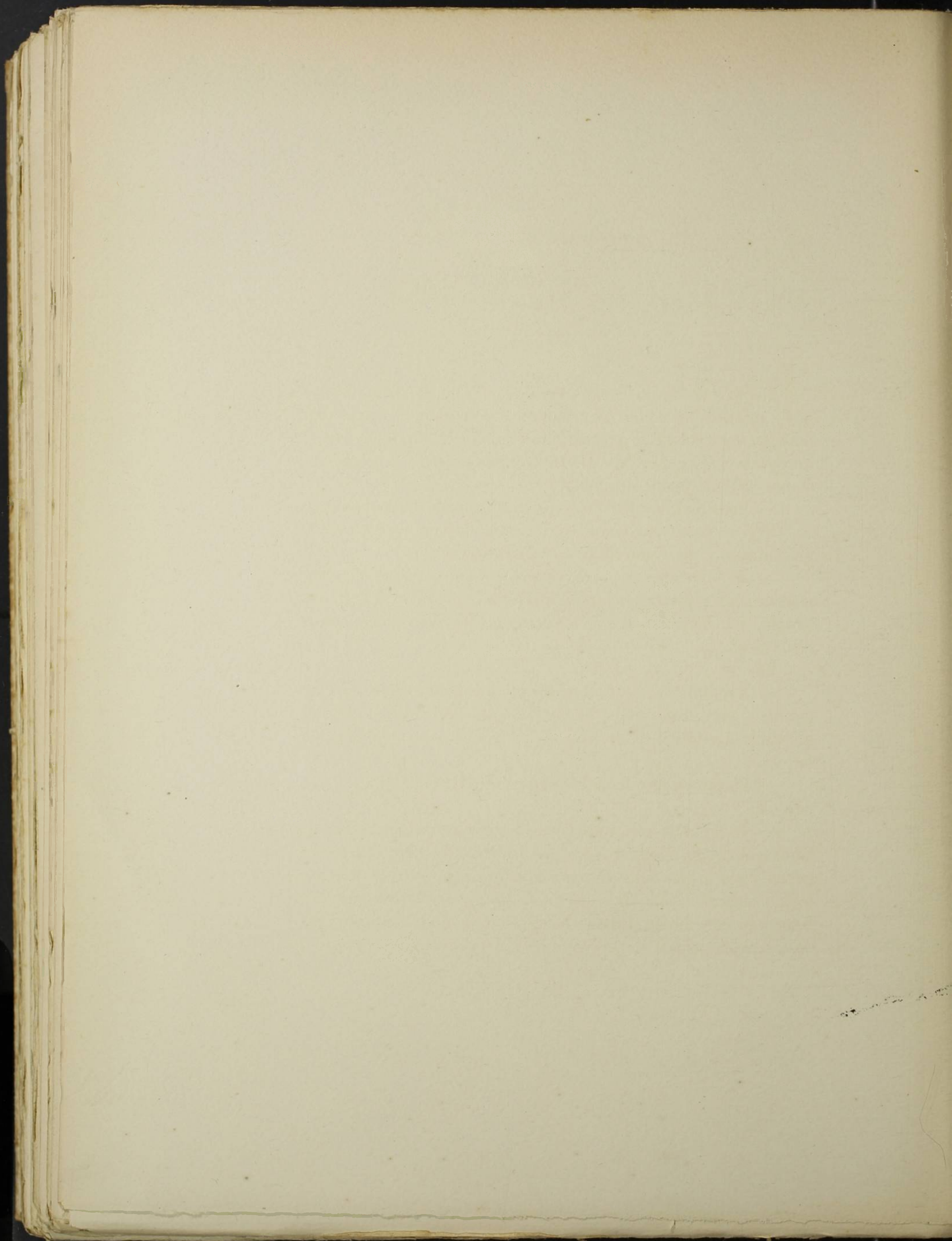
JACQUES DUPONT
DESSEIN





MAURICE BLANCHOT

LE TOUT-PUISSANT



JEANNE, un matin, resta étendue sur le lit et refusa de me suivre. Elle n'était pas malade. Elle ne cherchait pas une nouvelle querelle. Elle se conduisait comme si elle avait prévu quelque chose à quoi elle ne devait pas assister. Je partis et, à mon retour, je lui demandai :

— Pourquoi un jour m'avez-vous appelé Tout-Puissant ?

Elle ne parut pas surprise, elle était toujours étendue dans une attitude de tranquillité et d'indifférence.

— Je ne suis pas puissant, sachez-le. Je ne suis rien. Pouvez-vous appeler puissant quelqu'un qui est à la merci de la moindre avanie ? Ou bien, est-ce à cause de mon rôle passé dans l'administration ?

Elle se redressa un peu.

— Expliquez-vous. Oui, ce sont sans doute mes liens de famille : mon beau-père, le bureau que j'occupais à l'Hôtel de Ville. La loi, n'est-ce pas, la loi exerce aussi son prestige sur vous ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-elle d'une voix paisible.

— Je ne veux pas vous faire l'historique de nos relations. Vous n'avez pas oublié que je vous ai demandé d'être ma secrétaire. Vous avez voulu vous en aller, puis vous avez tout de même consenti à remplir votre tâche. Que s'est-il passé ensuite ? Beaucoup de choses, certes. Nous nous sommes rapprochés ; de temps en temps, j'avais l'impression que vous ne restiez ici

LA TABLE RONDE

qu'à votre corps défendant, mais souvent aussi je vous sentais attachée à votre rôle. Par la force des circonstances, nous avons vécu ensemble. Nous avons signé un contrat, une sorte d'alliance. Cet acte, en lui-même, était assez étrange. Mais peut-être la situation où vous vous trouviez était-elle également exceptionnelle. Au fond, j'aurais volontiers oublié tout cela, si vous ne m'aviez pas traité à nouveau comme un homme à part. Entre nous, l'intimité n'a pas fait disparaître les obstacles. Vous m'avez raconté quelques incidents de votre vie ; mais que sais-je de vous ? Et maintenant, vous me donnez ce nom bizarre, comme si vous vouliez me rejeter dans une autre sphère.

— Mais pas du tout, dit-elle.

— Ne suis-je pas un homme comme les autres ?

— Sans doute, dit-elle de sa voix tranquille.

— Eh bien, à présent, vous ne me dites pas la vérité, j'en suis convaincu. Hier, je vous ai vue par la fenêtre au bras de Grimm. Vous marchiez d'un pas alerte, votre taille s'était redressée. J'imagine que votre visage avait une tout autre expression que lorsque vous êtes avec moi. Avec moi, pourquoi semblez-vous toujours sombre, impénétrable, accablée par une fatigue plus que physique ?

— Accablée de fatigue ?

— Est-ce vraiment de la fatigue ? Je ne sais. Vous me regardez avec un véritable détachement, mais cela ne signifie pas que vous soyez à votre aise. Peut-être me craignez-vous ? Un maître, avez-vous dit, mais alors un maître d'une espèce particulière. Ne serait-il pas plus simple de reconnaître qu'à cause de mes origines, de mes fonctions passées, vous considérez qu'il n'y a pas de confiance possible entre nous ?

— Je crois que vous vous trompez, dit-elle posément.

— Je me trompe ?

Nous restâmes l'un et l'autre immobiles, je fixai sa figure un peu large, aux yeux gris fuyants. Elle m'expliqua qu'elle

MAURICE BLANCHOT

ne songeait guère à l'homme que j'avais été autrefois. Peut-être au commencement avait-elle été intimidée ; peut-être m'en voulait-elle d'appartenir à une famille riche. Mais ces impressions avaient bien vite disparu. Ce n'était certes pas le reflet du pouvoir officiel, d'un pouvoir détesté et méprisé, qui aurait pu contribuer à donner une si bonne couleur à nos relations.

— Mais justement, dis-je, sont-elles si bonnes ? Je les trouve étranges, agitées, et parfois je pense qu'il n'y a pas de relations du tout. Croyez-moi, vous ne vous rendez pas compte de la différence de milieu qui nous sépare. Supposons que vous soyez née à une époque et moi à une autre ? Eh bien, c'est certainement pire. Je suis « un homme en général », comme disent les sentences officielles, un homme quelconque, une règle pour les autres. Le fait d'appartenir à une autre classe ne serait rien, mais c'est comme si j'appartenais à un autre monde, plus clair, victorieux de ses apparences, un monde sans désir, sans espoir, où tout s'est révélé. Vivre avec moi, c'est prendre conscience qu'il y a une loi et que cette loi finit toujours par l'emporter. C'est pourquoi vous me traitez de Tout-Puissant.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, murmura-t-elle. Tout-Puissant était sans doute une bêtise. En tout cas, je n'aurais jamais eu l'idée d'appeler ainsi quelqu'un d'autre.

Elle me regarda, puis parut méditer tranquillement.

— Alors, qu'y a-t-il ? C'était un délire ou vous vous êtes moquée de moi ?

Elle me regarda encore.

— Je vous ai déplu, dit-elle, mais d'une voix sans conviction.

— Qu'avez-vous ? m'écriai-je après un instant.

Elle s'était levée, comme pour se détourner de mes questions, mais brusquement elle se mit à rire, d'un petit rire convulsif, aigu, et cependant presque silencieux : j'eus l'impression que la scène de l'autre jour allait se renouveler ; elle tremblait, joignait

LA TABLE RONDE

les mains. A la fin, elle se cacha le visage. Je me sentis pris de vertige.

— Pourquoi me tourmentez-vous? répétait-elle.

Je voulus m'écarter, mais elle se jeta sur moi et me maintint avec passion. Quand je commençai à parler, sa main se plaça sur mon visage. Finalement, nous demeurâmes l'un en face de l'autre.

— Je voudrais m'expliquer plus clairement, dit-elle. Je sais que vous êtes un être à part. Pour vous, je ne suis qu'une créature négligeable, quelque chose d'infime. Vous m'avez rencontrée, mais c'est un pur hasard. Comment occuperais-je votre attention? Aussi, si je parle à tort et à travers, cela n'a que peu d'importance. Quoi que je fasse, j'agirai d'une manière ridicule et vous me blâmerez toujours.

— Prenez garde, dis-je. Surveillez votre rêve, car moi aussi j'ai un rêve.

— Je sais pourtant parfaitement qui vous êtes. Je l'ai découvert et je dois le proclamer. Jusqu'à ce jour, je ne comprenais pas pourquoi j'avais dû vivre d'une manière si horrible. Je ne vivais pas. Je faisais des mouvements, les circonstances me commandaient. Maintenant... eh bien, maintenant, je le comprends encore moins. Mais cela n'a plus d'importance. Grâce à vous, je sais que le Plus-Haut existe. Je puis le célébrer, l'aimer, je me tourne vers lui en lui disant : Écoute, Seigneur.

— Attention, dis-je. Voulez-vous dire que vous me mettez tout à fait au-dessus des hommes?

— Au-dessus des hommes, oui, dit-elle fermement. Et au-dessus n'est pas assez dire. Quand je vous vois, il me semble qu'il y a une région supérieure, d'où rayonne une lumière invisible.

Je ne pouvais la regarder. Je pensais à l'incident qui s'était produit à la fin de ma « visite ». En quittant l'immeuble, j'avais rencontré une femme à qui j'avais ouvert la porte et adressé

MAURICE BLANCHOT

un petit salut. Cette femme m'avait fixé une seconde, avait tressailli et, devenue livide, s'était jetée lentement à mes pieds, par un mouvement réfléchi, le front contre le sol, ensuite elle s'était relevée prestement et avait disparu. Après son départ, j'avais éprouvé un véritable enthousiasme. J'aurais voulu faire quelque chose d'extraordinaire, me tuer par exemple. Pourquoi? A cause de la joie, sans doute. A présent, j'étais surpris de ce mouvement de joie. Je ne ressentais que de l'amertume. J'étais accablé et frustré.

— N'auriez-vous pu garder cela pour vous? dis-je.

Je m'étais assis sur le lit, elle s'approcha et dit doucement :

— Je puis m'en aller, je quitterai la maison, si vous voulez.

Je lui pris la main.

— Je ne vous en veux pas. Chacun s'exprime comme il l'entend. Mais vous remarquerez que je ne prends pas vos confidences à mon compte. Je n'en suis pas responsable. Je ne sais pas ce que vous avez dit, je l'ai oublié tout de suite.

Elle ne bougea pas.

— Vos paroles ne signifient absolument rien, dis-je amèrement. Souvenez-vous-en. Même si elles se rapportaient à quelque chose de vrai, elles n'auraient aucune valeur. Je me demande qui vous a poussée à parler ainsi.

— Il vaut mieux que je parte, dit-elle.

— Restez, dis-je. Il est trop tard maintenant. Vos manières, vos propos inconsidérés ont eu ce résultat que nous ne pouvons plus nous séparer. Je ne veux pas que vous alliez colporter ailleurs vos découvertes.

Je me retrouvai au milieu de la chambre. Je m'aperçus que j'avais marché, que je marchais encore très vite. J'étais en nage. Pourtant il faisait déjà sombre. La fenêtre était entrouverte. Il me sembla tout à coup que le silence était anormal et l'obscurité plus complète que je ne l'avais jamais observée. J'éprouvais un sentiment pénible. Pour me maîtriser, je voulus

LA TABLE RONDE

traverser l'appartement, mais je me heurtai aux lourds souliers de Jeanne qui me firent trébucher avec un bruit insupportable. J'étais mort de peur.

— Allez-vous en, criais-je. Allez-vous en avec vos histoires et vos complots.

J'eus honte d'avoir crié ; aussi ajoutai-je méchamment :

— Je ne puis plus vous supporter. Je hais votre figure, vos yeux, votre nez. C'est plus fort que moi.

Elle était dans un coin sur le lit, elle ne répondit rien. Je m'assis silencieusement auprès d'elle.

— Je suis fatigué, dis-je après un instant. Vous ne m'avez pas monté à dîner. Quelle heure peut-il être ?

Ni l'un ni l'autre nous ne cherchâmes à allumer de lumière. Un peu plus tard, on frappa et j'allai ouvrir. C'était Grimm. Sur le palier légèrement éclairé, son attitude embarrassée me frappa. C'était un homme d'une trentaine d'années, taciturne, arrogant. Il était adroit et actif, mais paraissait mépriser tout le monde. Personne plus que lui ne décriait les mesures du Comité et l'action de Bouxx : il ne désobéissait pas ouvertement. Au contraire, il était empressé et plein de zèle. Mais, loyal dans ses actes, il critiquait avec violence et trouvait toujours à redire à toutes les décisions. J'avais souvent pensé qu'il ressemblait à Bouxx : il lui manquait seulement un sang plus vif, plus tragique, plus de désinvolture et aussi de l'instruction. A moi il faisait la mine comme aux autres, bien que je lui eusse souvent prêté des livres. Il me donnait l'impression de me surveiller, je le rencontrais dans les endroits les plus imprévus. Ce qui me frappait, c'est qu'il restait souvent plongé plusieurs minutes dans ses pensées, sans mot dire, et cela n'importe où, aussi bien dans l'escalier que dans la cour ou dans la rue. J'avais observé chez ses compagnons une attitude analogue, mais, me semblait-il, avec une passivité plus grande ; chez lui, l'indifférence devenait un commencement de contemplation, elle le concernait exclu-

MAURICE BLANCHOT

sivement ; ce n'était pas cette sorte de glu cosmique, de lassitude de l'air qui rendait si angoissante la présence des autres hommes. Grimm resta silencieux et renfrogné en m'apercevant :

— Eh bien? lui dis-je.

— Jeanne Revel est sans doute là, dit-il d'une voix arrogante.

— Que voulez-vous donc?

Je compris qu'il avait quelque chose à lui apprendre, quelque chose qui ne souffrait pas de retard, mais il paraissait avoir oublié pourquoi il était venu. Il essaya de regarder à travers l'obscurité du corridor, puis brusquement murmura des excuses, et je l'entendis monter à grands pas à l'étage supérieur.

— C'est votre ami, n'est-ce pas? dis-je à Jeanne.

— Que venait-il demander?

— Je ne sais pas.

Elle se leva pour aller à ma rencontre. J'éprouvais le besoin de faire de la lumière, la chaleur était lourde, le silence de la maison me parut accablant. Je la retrouvai adossée contre le mur, mais, dès que je l'eus touchée, elle me repoussa en disant à voix basse, avec une sorte de ricanement :

— Laissez-moi donc tranquille.

— Eh bien, lui dis-je, je ne vous retiens pas. Vous pouvez toujours courir après lui.

Je m'assis, mais mon anxiété devint insupportable. Je lui donnai l'ordre d'aller à la cuisine chercher du café froid.

— Pourquoi n'allumez-vous pas? dis-je à son retour.

Elle tira les rideaux et la lumière électrique tomba sur nous.

— Quels sont vos rapports avec ce Grimm? C'est un vaniteux, un outrecuidant. Il me déteste. Pourquoi me jurez-vous fidélité, si vous êtes liée à ceux qui m'espionnent?

Elle garda le silence. Je lui tendis la tasse.

— Quel mauvais café! Je crois que j'ai la fièvre. Vous m'en voulez, n'est-ce pas, pour les paroles de tout à l'heure.

LA TABLE RONDE

Mais elle ne répondit rien, je m'étendis sur le lit. Elle se plaça à l'autre extrémité, de manière à mettre la plus grande distance entre nous.

— Depuis quand le connaissez-vous? dis-je.

— Mais depuis que j'habite cette maison, dit-elle d'une voix blanche, désagréable.

— Ainsi, vous vivez avec moi, mais vous vivez aussi avec lui.

— Cela me regarde, dit-elle en se rencognant contre le mur.

— Naturellement, cela vous regarde. Je n'ai pas l'intention de vous demander des comptes. Mais quelle hypocrite tout de même!

Je m'arrêtai parce que mes lèvres tremblaient. Je la vis, le front baissé, le visage obstinément soustrait à mes jugements. Je me répétais en moi-même : quelle hypocrite, quelle nature mesquine!

— Vous m'entendez ou vous dormez? criai-je.

Elle continua à ne pas broncher. La nuit passa encore un peu. Peut-être un léger sommeil me prit-il. En tout cas, j'ouvrais fréquemment les yeux et je la voyais toujours inerte, bloc de terre privé d'initiative. Tout à coup, je me sentis éveillé et une impression extraordinaire de paix me pénétra. C'était comme si les événements du jour, toutes les paroles eussent trouvé place dans une région nouvelle. Tout était ferme et inébranlable. Une évidence transformait ce qui s'était passé.

— Vous rappelez-vous ce que vous avez dit tout à l'heure? lui dis-je. Elle releva un peu la tête. A mon sujet. Est-ce que cela ne vous gêne pas que je sois d'un autre avis que vous? Si j'étais vraiment un être à part, il me semble que j'en aurais conscience. Je serais le premier à le savoir, j'en aurais au moins une idée. Voyons, croyez-vous franchement que je puisse être le Plus-Haut, comme vous dites, sans en avoir moi-même le pressentiment?

— Je n'en sais rien. Pourquoi me demandez-vous cela? J'ignore ce qui se passe en vous.

MAURICE BLANCHOT

— Mais d'où tenez-vous donc votre impression? Est-ce un rêve? Y a-t-il en moi des caractères qui me distinguent des autres? Vous ne pouvez affirmer quelque chose d'aussi fabuleux sans motif.

— Sans motif, non, dit-elle sèchement. Je vous vois à ma manière et j'emploie les mots qui sont à ma portée. Je ne peux rien faire de plus.

— Ne vous fâchez pas, dis-je en me rapprochant d'elle.

— Je ne demande pas que vous me croyiez. Votre point de vue ne peut qu'être différent du mien. Je n'exprime probablement que mon ignorance et ma sottise, mais j'exprime peut-être aussi quelque chose que je suis seule à voir, quelque chose que même vous qui voyez tout vous ne pouvez voir.

— Au fond, dis-je, vous cachez votre pensée. Mais qu'arriverait-il si moi aussi je vous disais : c'est vrai, je ne suis comparable à aucun autre?

— Qu'arriverait-il? Elle me fixa d'un regard froid, pénétrant. Mais rien, vous ne pouvez dire cela.

— En effet, remarquais-je après un silence, je ne puis le dire.

A peine eus-je prononcé ces mots que l'impression de paix qui m'avait jusqu'ici enveloppé se dissipa : je ressentis à nouveau un grand malaise.

— Il n'y a, vous le voyez bien, aucun moyen de prendre vos paroles au sérieux. Pourquoi les femmes ont-elles toujours des lubies?

— Des lubies, dit-elle hargneusement, pourquoi pas? Savez-vous si moi-même je prends tout ce que je dis au sérieux?

— Ce n'est donc qu'une farce?

— Oui, je plaisantais, dit-elle avec colère. Nous autres aussi, nous plaisantons. Grincer des dents, rire, tricher, tout cela nous est possible.

— Vraiment? Eh bien, maintenant, la plaisanterie a pris fin. Je ne veux plus en entendre parler.

LA TABLE RONDE

— Ne parlez pas si fort.

— Je me demande quel sentiment vous avez pour moi. Vous me haïssez. Vous jouez la comédie, mais à certains moments la vérité perce.

— Je vous déteste, c'est vrai.

Je la regardai, elle ne faisait plus un mouvement, elle aussi semblait suivre l'effet de ses paroles.

— Pourquoi avez-vous cherché à me mystifier?

Elle se tourna un peu vers moi.

— Nous ne nous comprendrons jamais, dit-elle calmement. D'ailleurs, je vous ai menti.

— Quand m'avez-vous menti?

— Je n'ai pas plaisanté. J'aurais voulu transformer en plaisanterie mes paroles, mes pensées, parce que toute cette gravité me pesait. J'en avais horreur, il me semblait que ce que je disais serait plus vrai, si la mystification s'en mêlait. Un être à ma dévotion, voilà ce que j'ai fait de vous ; ne pouvait-on en plaisanter?

Je la regardai fixement.

— Prenez-moi au mot, je vous en prie. A présent, je suis sûre d'être dans le vrai. Écoutez-moi, dites que vous me croirez.

— Oui, je vous croirai.

Elle hésita, fit un effort violent, puis baissa la tête avec une espèce de rire :

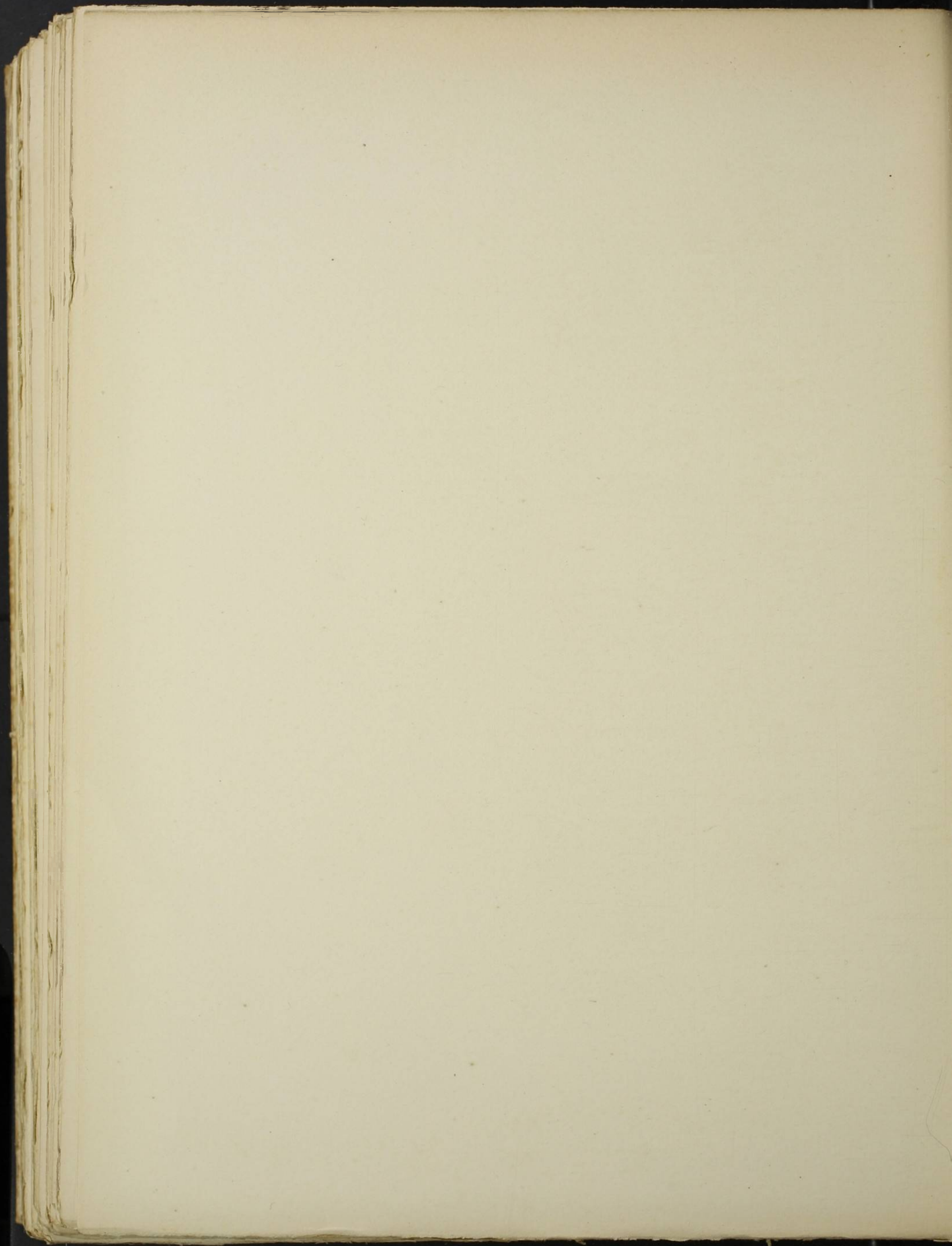
— *Je sais que vous êtes l'Unique, le Suprême. Sans vous, il n'y aurait pas de vie. Personne ne saurait vous contempler.*

— Mais, dis-je, est-ce que vous vous rendez compte de la portée de vos paroles?

Je regardai de côté pour ne pas rencontrer son visage. Elle resta encore quelques secondes dans son coin. Ensuite, elle se leva et avança vers la porte. Je crus qu'elle allait me quitter, j'étais heureux d'être seul. Elle prit ses chaussures et sortit en effet dans le corridor.

STÉPHANE SINCLAIR

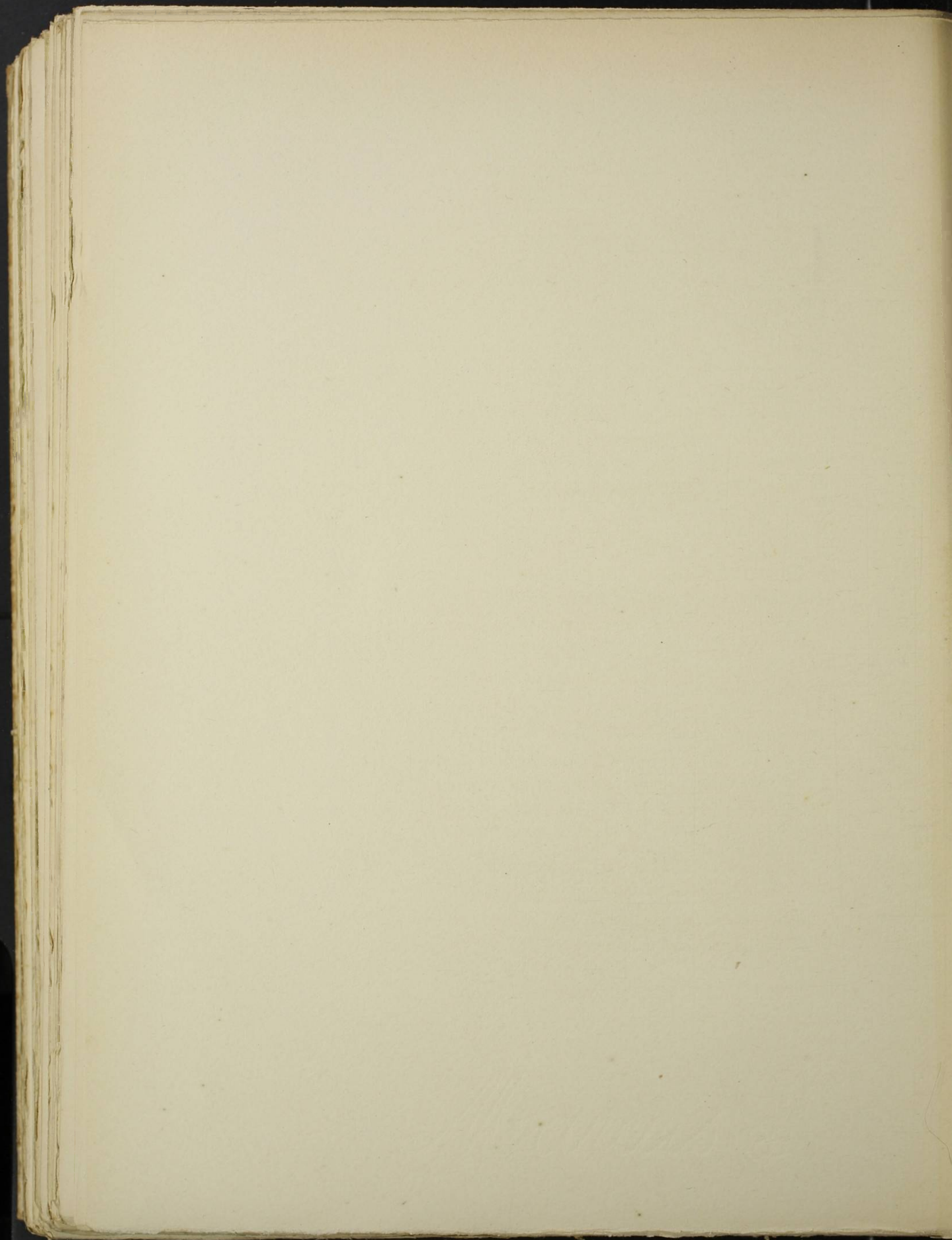
POÈME



LA TABLE RONDE n'a fait jusqu'à présent aucune place aux œuvres poétiques directement inspirées par les événements de la guerre. Non que l'on ait ici pour principe de fuir l'actualité. On a seulement le principe de juger des choses littéraires d'un autre point de vue que le sien. Les tribunes n'ont d'ailleurs pas manqué, depuis un an, à la poésie de guerre française, et nous n'aurions pas eu le sentiment de rendre un service en lui en ouvrant une de plus. Il est même permis de penser qu'une extrême facilité de diffusion n'a pas été en elle-même une condition de nature à élever le niveau d'ensemble de la poésie dont il s'agit, puisque toutes les œuvres de haute qualité littéraire nées de la lutte qui vient de se terminer avaient été écrites avant le mois d'Août 1944.

Si nous publions ici le poème qu'on va lire, ce n'est donc pas en raison de son sujet, et nous oserions presque dire que c'est en dépit de lui, puisqu'il a au moins les apparences d'une œuvre de circonstance et d'une œuvre de combat. C'est seulement parce qu'au moins dans certaines de ses parties il nous paraît, par la vertu même de son langage, comme l'ont fait un certain nombre, mais un nombre restreint, d'écrits analogues, mériter d'être soumis à un jugement purement littéraire, étant bien entendu que nous n'affirmons pas par là que le point de vue de la littérature est supérieur aux autres. Nous voulons seulement rappeler qu'il est différent.

T. M.



à Silvia Monfort

*Dans un train de ferraille au long d'un pont de fer
J'ai vu Paris plongé dans la nuit éternelle,
Du métro de Passy au métro de Grenelle
Qui descend de l'Étoile à la place Denfert*

*J'espérais, au moment de la sortie de terre
A défaut de la joie, quelque soulagement
A mon souffle angoissé quelque relâchement
Et l'adoucissement au plus fort des misères*

*J'espérais follement la transfiguration
L'air frais qui fait au moins que les hommes respirent
Le retour de la vie aux figures de cire
Et les retours de flamme aux visages de plomb.
La nuit était tombée, après tant de stations,
Le train partit et les lumières s'éteignirent.*

*Le train va dans la nuit sur la nuit de Paris
Paris abandonné en proie aux mauvais rêves
Paris sans vie, sans nerfs, sans sursauts et sans cris
Paris abandonné de Sainte-Genève...*

LA TABLE RONDE

*Paris enténébré dont les rares falots
Assombrissent la nuit autour de leur halo
Où chaque réverbère est seul sous sa calotte
Paris des jours douteux et des clartés falotes
Paris des bombardiers, Paris des chefs d'îlot
Paris des policiers et Paris des ilotes
Paris où l'assassin se promène en calot
Paris où retentit la rumeur de leurs bottes
Paris pétaradant du bruit de leurs motos...
Paris où les lueurs mortuaires clignotent
Promenées en tous sens par hommes ou vélos
Paris sans cris, sans larme et même sans mélo
Paris où règne enfin Judas l'Isariote
Qui leur vendit le sel, le feu, la terre, et l'eau,
Enfer et cimetière où rôdent les sanglots
Paris des feux follets, des larves, des cyclopes
Paris enseveli dans la nuit de l'Europe
Où tout est monstrueux, excepté les complots.*

*Les lueurs des humains se croisent dans les rues
Sans se connaître; ainsi les âmes disparues
De tous ceux qui sont morts en clandestinité
Flammes errantes, solitaires, et qui tremblent
Légions qui jamais ne marchèrent ensemble
Mânes qui nulle part ne peuvent habiter.
Pourquoi parler des morts, puisque ces hommes vivent
Dire le mal des uns si les autres vont bien,
Il est vain d'évoquer mânes et dieux païens*

STÉPHANE SINCLAIR

*Et de poétiser ces clartés fugitives
Les porteurs de ces feux sont des Français moyens*

*Pantins dont nul ne daigne accorder les ficelles
Manteaux articulés se buttant aux trottoirs
Engins désaffectés et dignes des poubelles,
Ils respirent encor dans la nuit sans espoir !*

*Si l'on nous a plongés dans cette nuit immense
Ce n'était pas pour vivre avec acceptation
Il n'est plus de sursis, et plus d'accoutumance
Il n'est plus de recours : il n'est pas d'évasion...*

*La chambre où mon amie un instant me retient
Ne me fera pas oublier mes errements
Et que je l'ai cherchée avec tâtonnements
Et que je vais partir dans la nuit d'où je viens.*

*Si je me demandais à quoi tout cela rime
D'être un rôdeur qui va dans le noir, et qui fuit
Je dirais : à tuer. Grâce à cette nuit
De nous faire savoir qu'elle est l'heure du crime.*

*Je ne céderai plus aux tendresses hâtives
Aux instants de bonheur que je pourrais happer
Je ne suis qu'un rôdeur aux enjambées furtives
Et ne puis me cacher qu'afin de mieux frapper.*

LA TABLE RONDE

*Le train rentre sous terre, en un cycle éternel,
Je revois, dans la nuit, des lampes électriques.
Je ne penserai plus aux douceurs archaïques :
On ne sort de la nuit que pour d'autres tunnels*

*Les entrées, les sorties, et les écrasements
Les cohues, les troupeaux et les piétinements
Les rames, les stations, et leurs dégorgements
Les barrages d'agents en gare Montparnasse...
Plus qu'un bain de sueur dans cet entassement
Plutôt un bain de sang, ô mon Dieu, dans l'espace
Plus le souffle des chars que celui du métro...
Je pourrais voir demain la fin de cette race
Que je n'en aurais rien sur le cœur j'en ai trop
A quoi sert que je pleure, à quoi sert que je raille ?
Je sors. Et je les laisse à leur occupation
A moins que quelque jour un paquet de mitraille
Ne les vienne sauver de pire damnation
Ils rouleront encor longtemps dans leur ferraille
Jusqu'à ce qu'elle soit sans récupération*

Le métro continue en direction « Nation ».

Septembre 1943



ROGER MOREL

GOUACHE

sur un texte de Marcel Proust

LA TABLE RONDE

Le train rentre sous terre, en un cycle éternel,
Je revois, dans la nuit, des lampes électriques.
Je ne pense plus aux douceurs archaïques :
On ne voit de la nuit que pour d'autres tunnels

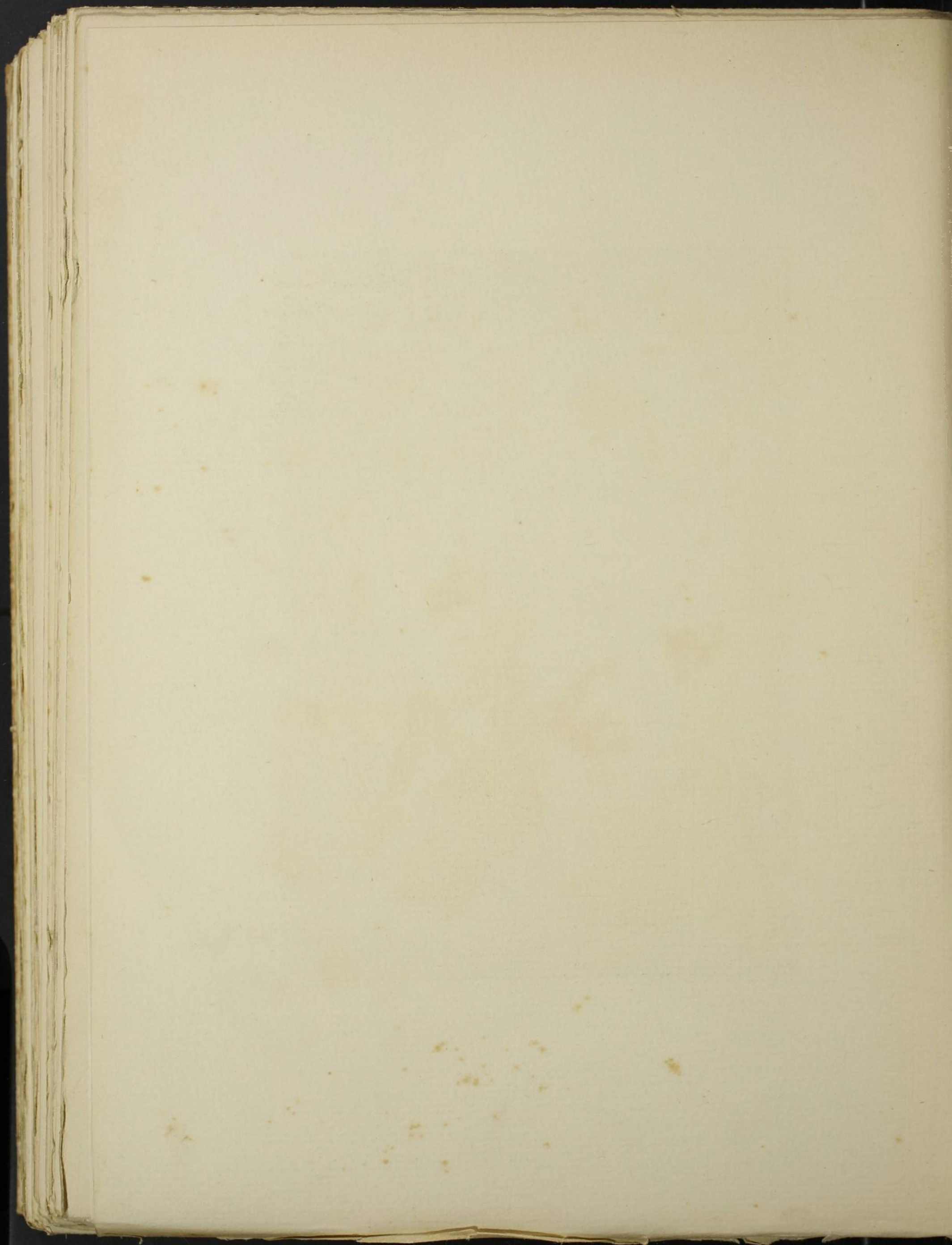
Les orfres, les sorties, et les écrasements
Les canots, les trapezes et les préhensions
Les rames, les nations, et leurs dérangements
Les barrages d'agents en gare Montparnasse...
Plus qu'un bain de sueur dans cet entassement
Plutôt un bain de sang, ô mon Dieu, dans l'espace
Plus le souffle des chars que celui du métro...
Je pourrais voir demain la fin de cette race
Que je n'en aurais rien sur le cœur j'en ai trop
A quoi sert que je pleure, à quoi sert que je raille ?
Je sors. Et je les laisse à leur occupation
A moins que quelques jours un paquet de mitraille
Ne les vienne sauver de pire damnation
Ils rouleront encore longtemps dans leur ferraille
Jusqu'à ce qu'elle soit sans récupération

Le métro continue en direction « Nation ».

Septembre 1943

ROGER MOREL
GOUACHE
sur un texte de Marcel Proust

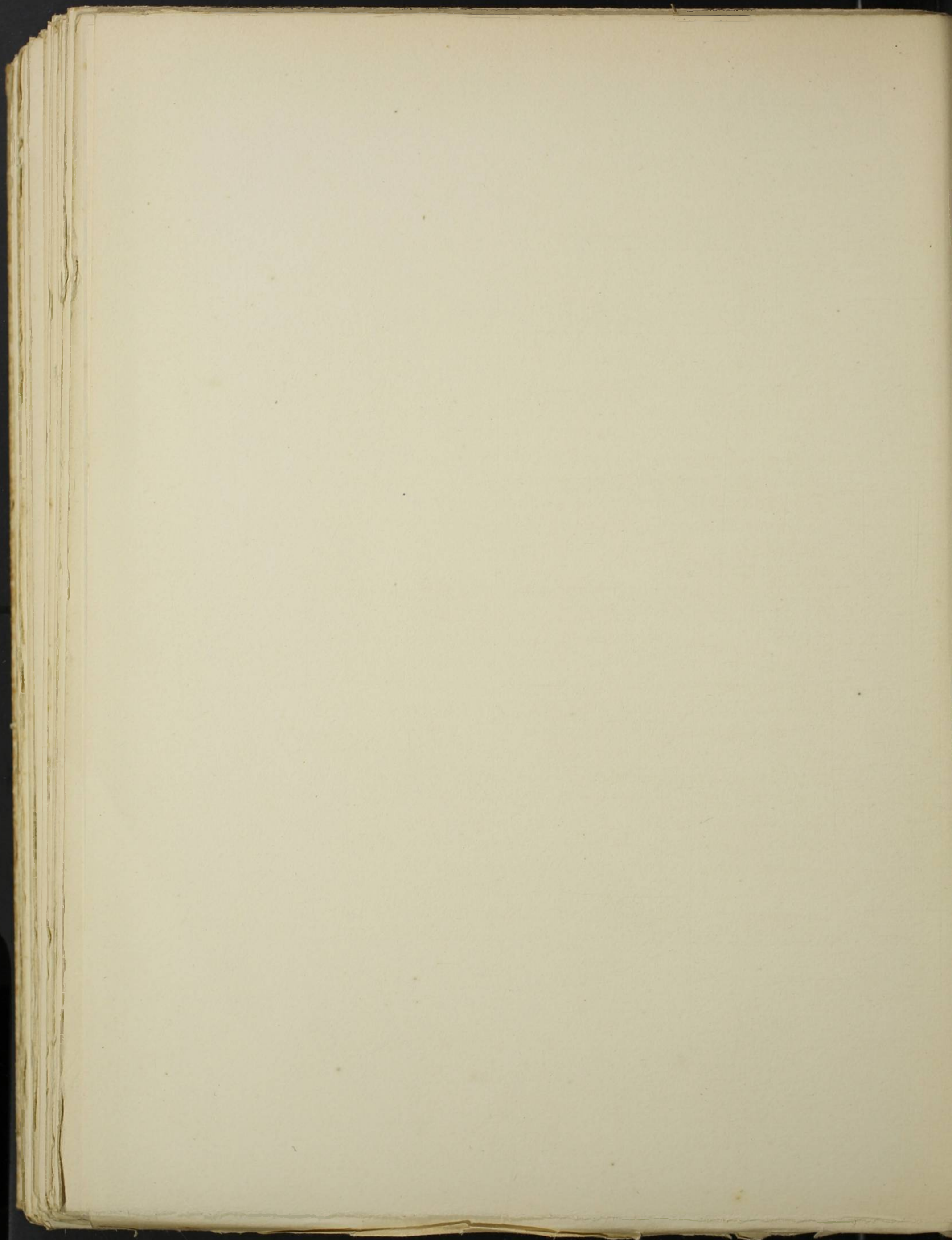




ALEXANDRE ASTRUC

PRÉFACE

A UN LIVRE FUTUR



A Monsieur TESTE,

ÉCRIRE ? Ah ! oui, écrire. Il y a maintenant vingt ans que je trempe ma plume dans une encre sans grandeur. Du godet au papier : ce mouvement est un des plus vils que je connaisse. La main se crispe sur la plume qui patine à travers le beau papier glacé. Le registre gémit doucement de l'affront que je lui fais subir. Pour qui se prend-il, celui-là ? Je n'ai jamais pu écrire autrement que sur ces lourds grimoires recouverts de toiles. C'est devant un registre que j'ai reçu, dans mon enfance, la révélation de la beauté.

On m'appelle Thomas Greenwood. C'est mon nom. J'aime à le retrouver gonflé de vanité au bas d'une feuille humide d'encre. Je le regarde s'en aller à la dérive à travers ce Paris multicolore qui papillote dans la nuit. L'employé au ventre creusé de faim le découvre dans une envolée de blancheur qui froisse son voisin du métro. Mon nom : les philosophes que j'ai pratiqués m'ont appris à y inscrire tout mon être. Pardonnez-moi d'en rire, maîtres vénérables de ma jeunesse. Carapace vide, je me plais à suivre son aventure à la surface de l'opinion publique. Peuple, le jour n'est pas loin où les enfants le déchiffreront dans une terreur salutaire. Entendez-vous déjà le bruit masticateur de ces jeunes lèvres fleuries de respect et de décence ? Le maître s'est levé, vieillard idéaliste assoiffé de valeurs morales, et, d'une craie grinçante, calligraphie au tableau noir les lettres que mille yeux contemplent avec admiration. Rêverie ? Un bar à la mode n'a-t-il pas, plusieurs mois durant, fait tressaillir le

LA TABLE RONDE

titre d'un de mes ouvrages au sommet de sa façade noyée de néon — et ceci n'est qu'un exemple. Je ne désespère pas de finir station de métro.

C'est à force de battre le fer..., on voit le fond de l'homme dans ces proverbes enfantins. Jusqu'à la moitié de ma vie, je jouais aux échecs. Avec quelle modestie nous poussions nos chevaux et nos tours dans ce petit café de la rue du cardinal Lemoine ! Aucun de nous n'eût osé venir sans avoir médité des heures auparavant à quelque aventure nouvelle. Le soir, sous la lampe, je poursuivais les problèmes proposés et inventais pour chaque coup mille combinaisons imprévisibles. Enfants ! j'étais un personnage en ce temps-là, je correspondais avec un club de Kazan, les femmes croyaient encore à Chanel, la France évangélisait le Riff. J'aurais pu vous en apprendre, à vous qui croyez découvrir le bout du monde dans les problèmes de l'*Intransigeant*. C'est à force de battre... J'oubliais : mon fer apparut pour la première fois sur un lit d'hôpital. Qui n'a entendu parler de la blennorrhagie ? L'infirmière qui nous soignait portait des jarretelles légèrement au-dessus du genou ; après nous avoir changés, elle les découvrait, puis faisait la quête. Elle avait pour amie la fille du concierge, une gamine de dix ans, mais qui connaissait la vie, il fallait voir comment elles se caressaient dans les waters. Nous avons fait des trous pour voir. La petite brûlait du ventre tout en bas d'une chair laiteuse comme du plâtre. C'est elle qui m'apporta le prétexte, un vieux cahier dont les pages portaient à leur recto les comptes d'une maison de passe. Elle me prit en affection. Irais-je les rejoindre sur la sellette ? Je pensais aux trous.

Mes premiers mots furent pour les adolescents timides et les vieillards. L'encre dessinait la carte d'Angleterre sur les draps, le paralytique du vingt-cinq délirait tout haut qu'il donnait l'assaut à la côte soixante-dix-neuf, l'orangeade tiédissait dans les verres à dents sales et ébréchés. Vous connaissez Jules Janin ?

ALEXANDRE ASTRUC

Pendant six mois, sur les suggestions de mes voisins de lit, je signai ainsi les nouvelles que je composais pour « Paris Magazine » : « Annette ouvrit tout grand son peignoir découvrant une gorge splendide comme un fruit ». Cette littérature remportait le plus grand succès auprès des malades de la salle Saint-François. Les livraisons à couverture glacée, sur lesquelles des visages déchirés de lueurs tordaient leurs mèches colorées, étaient attendues avec une impatience joyeuse. On me regardait avec une respectueuse envie et, dans mon grand lit aux draps tachés de génie, j'apparaissais un peu comme un personnage d'un autre monde. Je venais mettre dans cette salle grise la présence rayonnante d'une beauté inaccessible. C'est ainsi que je vérifiais les prestiges auréolés que confère l'imaginaire auprès des yeux les moins prévenus.

Cette gloire me poursuivit à ma sortie de l'hôpital. Ma concierge ne me tendait plus mon courrier qu'avec des gestes où se lisait une admiration effrayée. Quand je passais devant sa loge pour me rendre au siège du journal, le rideau s'écartait un instant sur des prunelles brûlantes. Elle avait une fille, une enfant au visage triangulaire et soumis dont elle me fit hommage. Je la trouvai un soir assise sur mon paillason avec ce sourire craintif qui devait se refléter toute une année sur les pages scintillantes des gazettes qui m'inspiraient. Pour m'être agréable, elle se déshabillait deux fois par semaine chez un photographe à lavallière et ne voyait jamais sans une orgueilleuse fierté son corps venir éclairer de sa surface granuleuse les paragraphes serrés que je lançais sur le marché : j'entretenais son amour par une émulation professionnelle et esthétique. Prestige de l'œuvre d'art ! Je commençais à comprendre peu à peu qu'il n'était rien au monde qui lui pût être comparé.

LA TABLE RONDE



Jules Janin. Je ne pense jamais sans émotion à ces heures où toute ma vie s'était réfugiée comme une bête craintive dans ce nom que je découvrais en tournant les pages des magazines. Le monde entier y dormait, c'était ma raison d'être. Pourquoi ne m'en suis-je pas tenu là ? Vanité, souci d'une authenticité illusoire ! J'avais le succès, je voulais la vertu. Enfantillages ! Jules Janin aurait dû suffire à mon arrivisme candide. Une vie s'offrait à moi, régulière, sûre d'elle-même, tendue vers un futur éclatant dont seul le temps la séparait. J'étais maître de l'avenir, impossible aventure, et mes rêves enfantins, le réel en épousait la courbe rassurante. Dans notre petit appartement du cinquième, une chaleur se tassait au creux de nos paupières. Dans les mansardes sans feu, des milliers d'adolescents timides, les doigts fiévreux, la gorge douloureuse, découvraient dans ces signes mystérieux, lancés à travers des images transfigurées, une des rares raisons de se raccrocher à l'espoir, un peu comme une timide promesse de rachat. Souvent, le soir, le front appuyé à la vitre, je me prenais à rêver à tout ce peuple qui n'attendait plus que de moi un sens à l'existence. Sur son fauteuil de paralytique, un vieillard était allongé, les yeux mi-clos, un peu d'écume à la bouche, tentant de dérober à la servante qui le regardait lentement mourir quelques instants de repos. Tout à l'heure, elle s'en irait, la vieille, vers son repas infâme de midi, et, soulevant péniblement ses membres de sa couche de douleur, il pourrait sortir de dessous son matelas ce mince cahier de papier glacé d'où tout un monde consolateur et terrible allait se lever. Gorge serrée, paupières rouges, il tournerait craintivement de son pouce jauni par le tabac ces images prestigieuses. Il écarquillerait les yeux à déchiffrer ces lignes qui allaient le gonfler

ALEXANDRE ASTRUC

d'une grande marée consolatrice. Il boirait goulûment cette gorgée de vie ruisselante et chaude, puis, se laissant tomber en arrière, emporterait avec lui sa provision de rêves dans le sommeil de la mort. Et je pouvais me dire, le front appuyé à ma fenêtre : c'est moi qui suis responsable de cette émotion, c'est à moi qu'il doit cette transfusion sanguine. C'était déjà cela le bonheur.



J'aurais dû m'en satisfaire. Eh! oui, mais la sagesse et l'homme! Où est Jules Janin aujourd'hui? Je tape avec application sur une Underwood crépitante. On me nomme Thomas Greenwood. Je passe pour une gloire des lettres françaises. Demain je serai de l'Académie. Ces lignes que je trace, elles seront étudiées par un peuple de critiques dont les yeux s'useront derrière des lorgnons. J'ai soixante-dix ans. Pourquoi continuer à écrire? Argent, honneur? Je pourrais me taire, je n'ai besoin de rien, je n'ai rien à dire. Mais quoi : mon dernier livre remonte à quelques années en arrière; que faire sinon écrire? Bien sûr, mais qu'écrire? Mon éditeur s'impatiente. Demain, il viendra me relancer. Je me dois à mon public, n'est-ce pas? J'ai une mission à remplir. Mon rôle est de propager la vérité. J'acquiesce de la tête. A quoi bon expliquer que la vérité... Il est des choses que le monde se refusera toujours à croire. Un écrivain écrit. Il a quelque chose à dire. Ce quelque chose est sa vérité. Voilà. En dehors de cela, pas de salut possible. Eh quoi! vous n'allez tout de même pas nous dire... Vous avez votre génie et votre sincérité, voyons. Quelque chose en vous, qui vous porte comme un fleuve. C'est plus fort que vous, cela vous submerge, c'est comme un torrent verbal. Allons, pourquoi vous obstinez-vous à jouer ce triste rôle? Le monde attend de votre force quelque

LA TABLE RONDE

révélation nouvelle. Votre magnifique inspiration est digne de s'épanouir dans un chef-d'œuvre inédit. C'est que vous n'êtes pas inspiré aussi. Bien sûr. Mais pourquoi écrivez-vous alors?

— Pourquoi? Cet aveu est donc tellement nécessaire? Vous insistez : c'est à vos risques et périls. Cette réponse qui s'agglutine entre mes dents est plus dangereuse que la foudre. Vous tenez à vos illusions, n'est-ce pas? Vous vous êtes fait de l'art une idée qui rayonne bien haut comme un phare? Répétons : l'artiste est un inspiré, il écrit pour se délivrer, son œuvre est un message. C'est votre credo. Je l'approuve pleinement. Que viendrait faire ici un scandale vivant? Vous convaincre? Permettez le peu. A peine troubler le miroir serein de votre esthétique. L'anticonformisme, qu'en ferais-je? Une bonne tradition romantico-révolutionnaire, voilà qui rend de nos jours. Les paroles jaillissent comme des flammes de la pythie qui se tord sur son trépied. Le poète, les yeux bandés, trempe son stylographe dans un crâne rempli de sang. Un grand tremblement l'agite, ses cheveux se hérissent, ses paupières se révulsent sous les cils charbonneux. « C'est comme une boule de feu qui monte dans la gorge », m'expliquait un jeune poète. Laissons-le à sa boule. C'est tellement agréable de pouvoir reconnaître à coup sûr le génie?



« L'art, c'est une libération ». C'est la nature vue à travers un tempérament, c'est l'infini mis à la portée de l'homme... J'aime ces divagations sur un exercice entre tous élémentaire. Ils sont attendrissants avec leur bazar oriental, leur attirail de pacotille où vient se nicher la plus dérisoire des rhétoriques. Musée Grévin de la littérature. Ne vous y fiez pas : ils sont facilement dangereux. Vous refusez dans leurs rangs cette place qu'ils

ALEXANDRE ASTRUC

vous proposent avec un zèle hypocrite? Vous ne voulez pas vous inscrire dans la tradition déjà longue du romantisme révolutionnaire? Ils ont déjà lancé à vos trousses leurs chiens policiers. L'art, dites-vous,... malheureux. Vous écrivez pour le public? Il écrit pour le public... (par quelle aberration?) Sa table est couverte de dictionnaires de rimes et de traités du style. Il regarde dans l'annuaire du téléphone pour trouver le nom de ses héros de roman. Il a pour l'élaboration de ses histoires tout un système de règles et de calcul dont il se targue avec insolence d'enseigner à chacun les éléments en une douzaine de leçons. Il dit que la littérature est une affaire d'habitude. Il a pour maîtres Boileau, Raymond Roussel, Ponson du Terrail et Marcel Allain. Il travaille au dictaphone. Il n'aime pas écrire, il ne sait pas écrire, et il écrit. Il écrit, il sait pourquoi il écrit et il ose l'écrire.

J'ai déjà dit que je n'écrivais que pour les imbéciles.

La bêtise n'est pas mon fort.



On m'attrape par le pan du veston : ce ne sont pas des choses à dire. Taisez-vous, méfiez-vous... Dans votre intérêt même. Vous croyez asseoir votre réputation, faire preuve d'indépendance. Enfant! Est-ce à vous, mathématicien lucide, que je dois apprendre les règles élémentaires de la stratégie? Vous les méprisez? Je déplore de voir un esprit aussi brillant que le vôtre faire preuve d'autant d'ignorance. Le machiavélisme, vous dis-je. Trompez, dupez, n'avouez jamais. Vous êtes indépendant? C'est à dire, cela. L'indépendance paye aujourd'hui. Proclamez-la sur les toits. Mais pas toutes les indépendances! Parlez-en, n'en usez jamais. Vous écrivez pour le public. Qui écrit pour le public? Nous écrivons pour le public. Chut! Ne lui avouez pas. Qui méprise le public? Nous méprisons le public.

LA TABLE RONDE

Voilà ce qu'il faut développer en trois cents pages pour s'assurer une belle retraite. Voyez votre éditeur : il se frotte les mains tandis qu'un sourire complice éclaire légèrement son visage. Méprisez, méprisez, mon ami : votre compte en banque s'en ressentira. Vous n'êtes pas inspiré ? Allons, un petit effort. Le front dans les mains, le doigt sur le menton, l'œil perdu dans le vague. Demain, le tout Paris des lettres se pâmera devant votre photographie. Un poète, vous dis-je, un inspiré.

Un conseil aussi : j'ai cru comprendre que vous cherchiez un sujet. Faites comme Pascal : écrivez que vous vous taisez. Exercice du silence. « Seul le Silence est grand », dit Alfred de Vigny. Eh bien ! vous écrirez le silence. Vous me dites que le propre du silence c'est de ne pouvoir être écrit. Allons : qui fait encore attention à ces contradictions du langage ? Autre chose : la solitude. Vous êtes seul et vous écrivez pour vous seul. Vous écrivez que vous êtes seul. Vous êtes seul et vous écrivez. Vous écrivez pour dire que vous êtes seul. L'écrire à qui ? Aux autres hommes. C'est donc que vous n'êtes pas seul. Que viennent faire ici ces subtilités et ces considérations philosophiques ? Comprenez-moi : le langage est le lieu géométrique du machiavélisme littéraire. Hypocrisie, dissimulation. Tout écrivain est un faussaire. Et puis après ? Prenez exemple sur Valéry. Jouez le jeu, tout le jeu, l'ensemble du jeu. Vous refusez de vous prêter à ces palinodies ? Ah ! bien. Qu'espérez-vous donc de la littérature ? Aux orties ce stylo, cette feuille de papier, aux orties, vous dis-je ! Que faites-vous dans ce domaine réservé si ce n'est pour vous plier aux règles et vous prêter de bonne grâce aux masques et aux jeux ?



Le grand jeu. Mille regrets. Je suis trop lucide pour me prêter à ces palinodies. J'y vois trop clair. J'écris, voilà tout ; tant

A L E X A N D R E A S T R U C

pis pour moi si je ne peux en tirer aucun profit, tant mieux pour le monde si je ne lui apporte rien. Je ne me fais aucune illusion sur la valeur de la littérature, encore moins sur celle que j'écris. De mon activité, je n'attends rien d'autre que ce qu'elle me donne : à peu près rien. Je ne prétends apporter aucun témoignage, je ne cherche pas à donner un tableau de mon époque, je n'ai aucun message à délivrer. Je ne poursuis aucun but, je ne me suis lancé dans aucune aventure, je n'obéis à aucune passion.

On me reproche ma conception de la littérature. Qu'y puis-je ? Je ne crois pas à son efficacité. Je n'ai jamais lu que pour mon plaisir, je n'en ai rien retenu. Les livres les plus parfaits me semblent ceux dont on ne peut rien dire, qu'on oublie aussitôt qu'on les a lus. On m'a parlé de livres sérieux : qu'on me les indique ! Ils me paraissent un peu plus ennuyeux que les autres et pas plus dignes d'intérêt. On a dit que mon attitude était fautive, c'est qu'il leur faut au moins l'hypothèse d'une attitude : on ne pourrait m'admettre naturellement comme je suis. Je suis trop simple, je n'ai aucune profondeur, je n'ai pas de secret, c'est anormal. Il faut aujourd'hui des natures mystérieuses et troubles. Mon œuvre, elle aussi, est trop simple. On voudrait trouver dans mes livres quelque signification cachée, quelques mystérieux sous-entendus. Hélas ! mon œuvre n'a aucun sens, elle ne contient même pas d'obscurité. On ne peut rien tirer des livres que j'ai écrits, ils sont déjà oubliés ; on les a lus, je n'en demandais pas davantage. Là-dessus comme ailleurs, je ne me fais aucune illusion.

Qu'on ne croie pas, au surplus, que je me félicite de mon attitude. Elle m'est indifférente. Je ne songe pas un instant à m'en féliciter. Je pense d'ailleurs que je ne suis pas le seul à sentir de la sorte. Une exception : ce serait trop facile. Mes pensées vont aux milliers d'écrivains qui sont dans ma situation. Que leur manque-t-il ? Un peu de courage ? Même pas. Peut-être

LA TABLE RONDE

ont-ils cette amertume que l'on nomme le désespoir. Ils se taisent : ils ont compris. Ce n'est pas moi qui viendrais parler à leur place. Je ne cherche à convertir personne. Je l'ai déjà dit. Je me soucie peu de prouver. Assez.



J'en reviens à Jules Janin. Pornographe ! La ville était belle en ce temps-là : mon petit appartement du cinquième, mon amie devant son photographe à cravate à pois, les douceurs que ma concierge me prodiguait. Une honnête aisance, messieurs, et l'assurance de me rendre utile au reste des hommes. Il était bon de sentir dans la nuit palpiter les millions d'êtres qui recevaient chaque semaine de moi un message d'espoir et de renaissance. Cinémas, usines de rêves, où les visages flamboyants des stars bouleversent de leurs larmes de glycérine les cœurs des adolescents, je contrebalançais dans mes signes mesurés votre redoutable pouvoir. Le jeune homme à imperméable pousse en rougissant la porte de la papeterie Lévesque. La sonnerie tressaille, la vendeuse s'approche, la façade éclairée d'un sourire professionnel. Et pour Monsieur ? Pour Monsieur, il ne sait pas, Monsieur. *Andromaque*, *le Cid*, un stylomine, une pochette à écrire, de la gomme, une belle règle pour se taper sur les doigts ? La carte du Maroc offre son relief engageant et primaire. Un monde de cartes postales fait défiler ses châteaux de la Loire et ses points de vue réputés sur le tourniquet grinçant. Sous leurs couvertures bariolées, les livraisons à quatre sous ont des attaques de trains et des bandits masqués de cette soie noire qui se mousseline autour de la taille des filles lourdes de rêves et d'alcool. Tentations ? Si peu. A l'autre bout de l'étalage, bien en évidence, ce visage aux lèvres sanglantes basculant dans le désir et la volupté, cette jeunesse en maillot de dentelle balancée comme

ALEXANDRE ASTRUC

une fleur à des agrès scintillants. Une main, bousier préhenseur, hésite mollement en direction de la lumière. L'autre froisse au fond de sa poche le billet volé tout à l'heure dans le sac de la bonne. Comme ce cœur battait, comme il bat encore maintenant sous les regards persifleurs de la vendeuse en blouse blanche. Je vous l'enveloppe, Monsieur? Les doigts se plient sur la couverture, envolée blanche qui se résorbe en un réseau habillé de brun. Tout à l'heure, il s'arrêtera sous le réverbère, adolescent dont je crains le courroux pesant dans la balance au jour du jugement dernier. Pas de pardon pour Jules Janin : pour les vanités littéraires, il abandonna sa mission.

C'est au Collège de Saint-Germain que j'avais fait connaissance de G.D. G.D.? Lui-même, celui qui devait devenir le célèbre académicien. Il apprit mon existence dans des circonstances — non je ne veux plus savoir lesquelles, et, dans son immortalité à venir, se rendit chez moi un après-midi. J'ouvris la porte, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, il s'enquit de mes occupations. Je ne pus lui dissimuler longuement la vérité et lui ouvris mon cœur pendant que mon amie faisait bouillir le thé. Il écouta avec attention mon histoire, parcourut d'un œil critique les collections que je déposai sur ses genoux, s'extasia sur la beauté des formes de ma compagne qui, dans la pièce voisine, mêlait sa voix champêtre aux sifflements de la théière qui, depuis quelque temps, s'obstinait, je ne sais pour quelles raisons, à se prendre pour une locomotive. Il me posa quelques questions relatives à ma situation, à mes émoluments, à mes projets et à l'avenir que je me proposais de gagner par mon travail. Je lui dis la renommée dont je jouissais, les satisfactions que m'apportait l'exercice d'une profession trop souvent bafouée et le retentissement que connaissait ma pensée dans certaines couches de la population française, mon bonheur enfin, oui, mon bonheur, et c'est à dessein que j'employai ce terme qui prête encore à rire

LA TABLE RONDE

dans les milieux où l'on n'est admis que sur l'assurance d'un désespoir de bon aloi. Tout en offrant de ma vie une image sereine comme la surface d'un lac baigné dans les lueurs du soleil couchant, je guettais sur son visage les réactions qu'elle n'aurait pas dû manquer de susciter. Par instants, je le scrutais fixement, puis, baissant les yeux de peur de rencontrer son regard, je me contentais de le parcourir de quelques coups d'œil baveux comme des limaces, ou bien, portant mon attention vers le miroir dans lequel son visage découpait ses traits décidés et mâles, je tâchais de lire dans l'impassibilité qu'elle me renvoyait un peu comme un reflet de la pensée énigmatique qui dansait sous ce front sans nuage. Lui, le menton gravement posé sur une cravate à raies multicolores, le ventre bien tassé dans un gilet au gousset duquel ses doigts nerveux se balançaient comme aux lianes de la forêt vierge les grands singes, il écoutait avec un sourire dont je n'arrivai pas à comprendre s'il exprimait une bienveillante sympathie ou le plus froid des mépris. Était-ce une jalousie aux abois perpétuellement rongée par elle-même comme par un pélican ses entrailles ? Était-ce une satisfaction intérieure qui trouvait de quoi s'alimenter dans l'image d'Épinal naïvement coloriée que je lui offrais sans détour ? Était-ce?... Mais qu'était-ce donc, au fait, qui présidait à la naissance de ces mystérieux souvenirs qui affleuraient sous son nez bourbon, en vagues successives, avant d'aller mourir dans une moustache où, malgré la meilleure des volontés, on ne pouvait distinguer ni jaune d'œuf, ni le moindre soupçon de parasite rongeur ? Était-ce?... Était-ce?... Mais il est déjà trop tard, et cet imparfait où l'espoir peut encore montrer le bout de l'oreille vient de se dissoudre dans un présent définitif et cruel affirmant son droit à l'existence à travers les froids cliquetis de regards où toute ambiguïté a disparu pour faire place à une indifférence majestueuse qui s'est déjà glissée dans mon cœur livré aux puissances du néant.

J'ai dit que j'avais connu G. D. au collège de Saint-Germain.

ALEXANDRE ASTRUC

Il avait déjà cette assurance de jeune paon qui lui valait auprès de ses professeurs une réputation d'intelligence et de capacité. Il se promenait avec nonchalance au sommet des paquets de copies qui se vautraient sur la chaire professorale les jours où, dans la fièvre et l'impatience, on rendait les résultats des compositions. Il fallait voir quel sourire de fatuité dansait sur son visage de jeune porc boutonneux quand les murs pisseux de la classe renvoyaient son nom à la suite d'une note éblouissante qui frisait de très près le maximum. G. D., un esprit très brillant : c'est ce que disaient les professeurs en agitant dans la cour leurs silhouettes grossières. Brillant ? je le haïssais.

Depuis, je l'avais perdu de vue. Un ami commun rencontré par hasard sur le pont des Arts m'avait appris qu'il faisait dans la littérature. La littérature ! C'était un monde qui m'était résolument étranger. Des jeunes gens, à pantalons serrés aux chevilles, à vestes à carreaux, se réunissent dans des petits cafés de l'autre côté de la Seine. Ils agitent autour de la table encombrée de porto flips mille paradoxes étincelants qui viennent se mêler aux éclats de leurs belles cravates. L'un d'eux tire de sa poche un petit volume jaune des pages duquel monte un parfum d'ivresse et de navigation. Il ouvre le livre, le baise, le parcourt des yeux avec respect, et tous, les mains sur la table, comme le recommandait dans la blonde innocence de leur enfance leur gouvernante anglaise à grandes dents, se bercent les oreilles d'un rythme alterné à travers lequel des Peaux-Rouges criards les prennent pour cibles avant de les clouer aux poteaux bariolés. Tout à l'heure, ils iront cracher sur la foule et brûler le musée du Louvre. Puis, ils inscriront les mots du dictionnaire Larousse sur des bouts de papier qu'ils se passeront de main en main avec les gestes de l'admiration et du respect.

C'est à ce genre d'exercice, je le compris quand sa bouche se fut ouverte sur une dentition sans défaillance, que se livrait mon ami G. D. Il semblait même, à ses dires, qu'il y excellât.

LA TABLE RONDE

Son nom avait paru à plusieurs reprises aux sommaires de revues qui étaient destinées tôt ou tard à disparaître du marché et à acquérir une valeur auprès des connaisseurs, et, mon Dieu, il pouvait avouer sans se vanter une jolie réputation de poète révolutionnaire-mystique. Bien sûr, il n'était pas encore question d'Académie, dans ce temps-là, mais nous étions jeunes, n'est-il pas vrai? Sa gloire c'était alors un recueil de rêves du plus joli lyrisme qui lui avait valu dans les « Nouvelles Littéraires » quelques articles louangeurs. Un espoir c'était, sans rire il me l'expliquait avec une modestie non feinte. La littérature de demain, elle était inscrite tout entière en une décalcomanie primaire sur quelques buvards de café. Une demi douzaine de têtes rapprochées autour d'une table, des rites, un secret : l'avenir du monde. Comment, je ne connaissais ni A., ni P., ni R. B.? (Un pornographe, voyons!) Enfin, pour une fois, j'avais un poète devant les yeux. C'était un exemple. J'étudiais.

Il s'était levé en parlant et, maintenant les deux pouces toujours dans son gousset, arpentait la marqueterie mal cirée. Ils étaient en France une demi-douzaine : les grands écrivains de demain. G. D. avait la chance de pouvoir se compter dans leur nombre. Il ne se privait pas de s'en montrer fier. C'était une raison d'être, cela. Voilà qui comptait. Depuis qu'il était entré en contact avec ce groupe, sa vie se présentait comme une aventure. Je dirai qu'elle avait un sens. Vous en connaissez beaucoup avec la conscience de leur destin? G. D. se savait appelé à des missions fatales. Cette signification que les hommes pourchassent perpétuellement dans le marais de leurs actions, il se l'était vu conférer par une décision sans appel. Asseyez-vous parmi nous et vous avez du génie. J'aimai la simplicité de ce raisonnement inattaquable. G. D. dans mon atelier, c'était une promesse faite à l'homme. Il s'avancait le visage tout tendu d'une gravité exaltante, les mains comme vous savez. Voyez cet

A L E X A N D R E A S T R U C

homme, demain il sauvera l'humanité. De temps en temps, il feignait de me découvrir au sommet d'une p eroration et, s'interrompant quelques minutes, s'imbibait la prunelle d'un attendrissement où ne manquait même pas la pitié. Greenwood Thomas, vous ne serez jamais qu'un humble. La vie a tenu les promesses du collège. Les jeux sont faits.

Il sourit à ses pensées. Sortant de chez moi, il se retrouve au milieu de son élite : « J'ai rencontré par hasard un ami d'enfance. Il écrit pour les journaux cochons. » Il s'amuse. Il s'amuse vraiment ? G. D. a une idée, et pose sa tête dans sa main pendant que mon amie le regarde avec inquiétude. Pornographe, Monsieur est pornographe. « G. D., pourquoi ne nous faites-vous pas connaître votre charmant ami ? » G. D. pense au douanier Rousseau. Il se retourne vers moi. Aimerai-je les rencontrer ? Je suis faible. J'accepte.



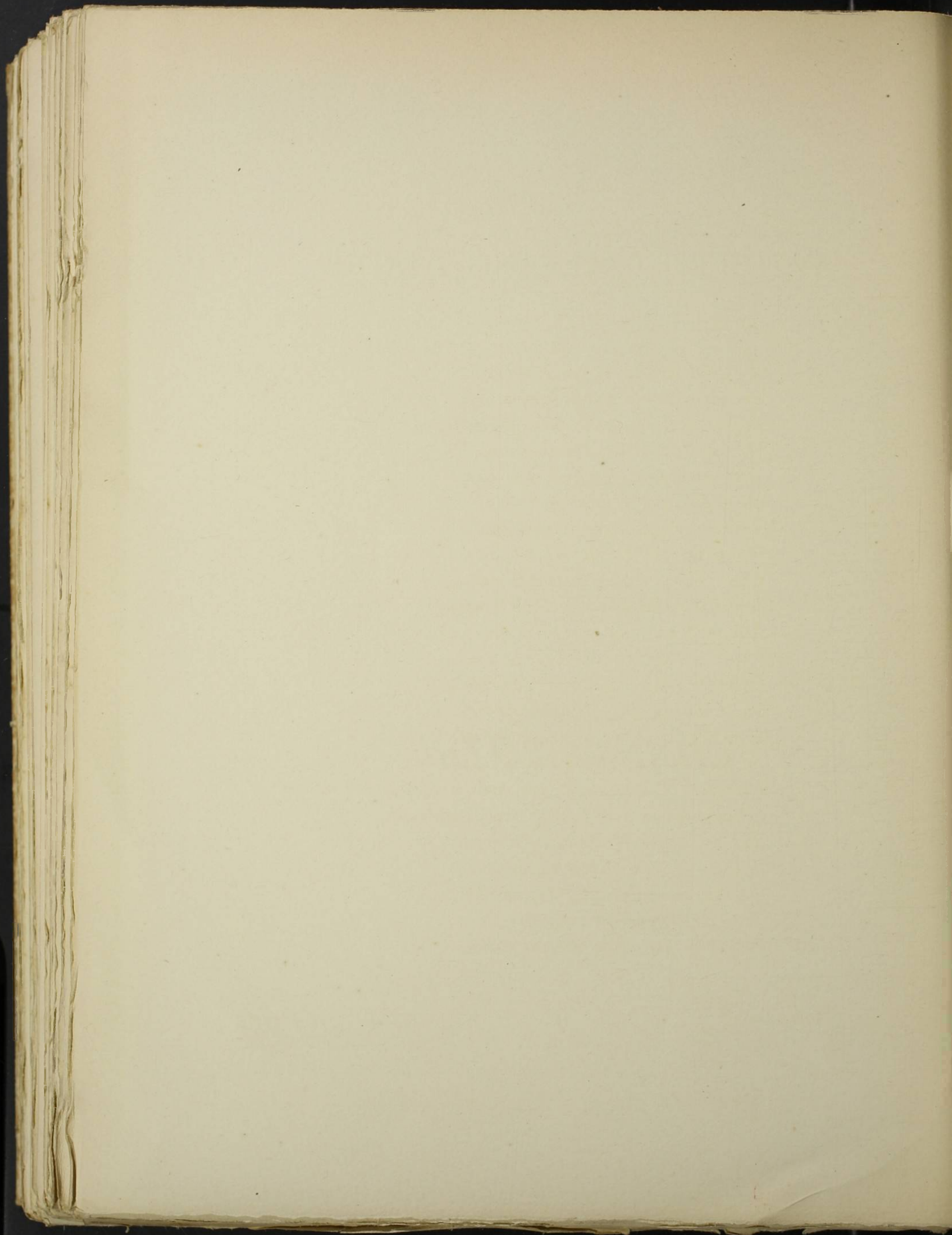
C'est ainsi que..., et puis mon histoire manque d'imprévu. C'étaient de bons jeunes gens qui portaient les cheveux longs, la tête pench e sur le côté et l'infini dans un verre de montre. On m'invite à déjeuner, on m'offre l'apéritif, on me convie aux conférences organis es par le groupe pour répandre la bonne pens e. L'association directement rivale comptait dans ses rangs un ancien bagnard et deux maquereaux. C'étaient des atouts redoutables que l'on me pensait susceptible de contrebalancer. Un pornographe naïf, cela donne le ton à un mouvement. J' crivis un conte d'un «  rotisme inouï », c'est ainsi que fut qualifi e par le critique de la revue la plus côté dans les milieux littéraires de la rive gauche l'assez banale histoire que, sur les injonctions d'A..., je donnai à l'organe mensuel du mouvement. Pour garder l'anonymat vis-à-vis de mes anciens lecteurs, je l'avais sign e de

LA TABLE RONDE

mon véritable nom. Le succès de scandale fut tel que je ne pus que récidiver. Jules Janin avait vécu. Serais-je un écrivain? G. D. pâissait sous ses lunettes à monture d'écaille. Serais-je poète par dessus le marché? Mes camarades me pressèrent d'écouter la voix de mon inconscient. Je n'entendais rien. Le pastiche me fut plus profitable. Je changeai systématiquement les mots d'un poème existant déjà, suivant une clé fixée à l'avance. Cryptographie, l'inspiration s'appela le Troisième mot à la suite dans le petit Larousse. Puis les choses changèrent, et la poésie cessa de donner un sens à l'existence de l'homme. A la dissolution du groupe, il n'était plus question pour moi de revenir à mes anciennes occupations. J'avais à choisir entre la politique et les dîners littéraires. J'écrivis des romans. J'étais pris au piège. C'est ainsi que je donnai dans la littérature. J'ai dit tout à l'heure ce qu'il me convenait en penser.

YANETTE DELÉTANG-TARDIF

CHANT ROYAL



*J*e t'ai trouvé sur la rive lointaine
Et sans te voir je t'avais reconnu.
Le jour n'est plus qu'un blessé qui se traîne
Hors de l'absent qui t'avait contenu.
Tes noms sont-ils déjà ceux d'un vivant
Ou le pays que je forme en rêvant ?
Sommes-nous nés d'une même distance,
D'un seul appel jeté par la substance,
L'une, toison; l'autre, capture et ciel,
Somme d'un cri dont se souvient l'enfance
Avec les fleurs d'un sommeil éternel.

Ce fut un songe aussi vrai qu'une plaine
Où je naissais de ton souffle inconnu.
Se pourrait-il qu'une main nous retienne
Au fond des mers d'où nul n'est revenu ?
L'air dans l'abîme et la voix dans le chant,
Le poids dans le roc, l'oiseau dans le vent,
Rien ne se mêle et rien ne se commence
Si je ne suis pas ta propre présence.
J'obsède une ombre, un reflet, un recel,
Je te conçois par une survivance
Et par les fleurs d'un sommeil éternel.

LA TABLE RONDE

*Instant pareil à l'eau d'une fontaine,
Que peut le temps si j'ai appartenu
A cet éclair de ta mort dans la mienne
Au cœur d'un dieu que nous avons perdu!
Donner le jour à qui n'est votre enfant,
Parler d'amour à celui qui n'entend,
Tombe charmante où ne ment qu'un silence,
Voici le sort d'une telle patience.
Et l'Autre arrive, au bord du torrentiel,
Sans chair, sans voix, cloué dans son avance
Aux murs de fleurs d'un sommeil éternel.*

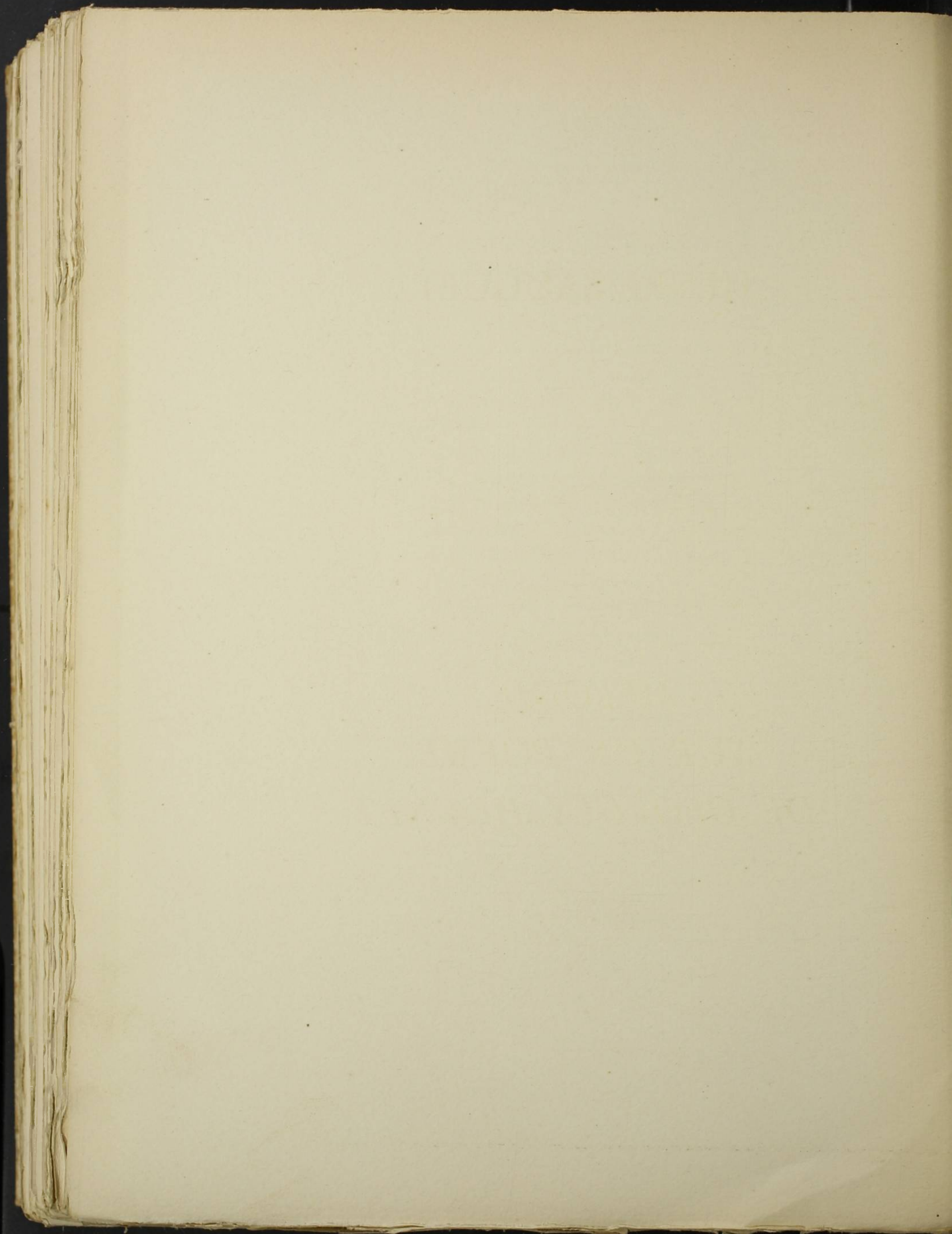
*Ah ! Je rêvais... mais que la nuit revienne
Avec l'épave, et l'arbre que j'ai vu
Dans ce désert où la douleur est vaine
Pour t'annoncer, toi qui m'es défendu!
Fente terrestre où s'égare un dormant,
Azur ouvert au dernier bercement,
Porte des feux, anges de vigilance,
Pays caché par ma seule existence,
Ai-je dormi sur les routes du gel
Pour que tu sois l'avril qui recommence
Avec les fleurs d'un sommeil éternel ?*

*O grandeur de la nuit où tu m'emmènes
Pour me ravir ce qui m'est bienvenu!
Si je t'attends sur la terre incertaine
Quand te verrai-je un visage aussi nu ?*

YANETTE DE LÉTANG-TARDIF

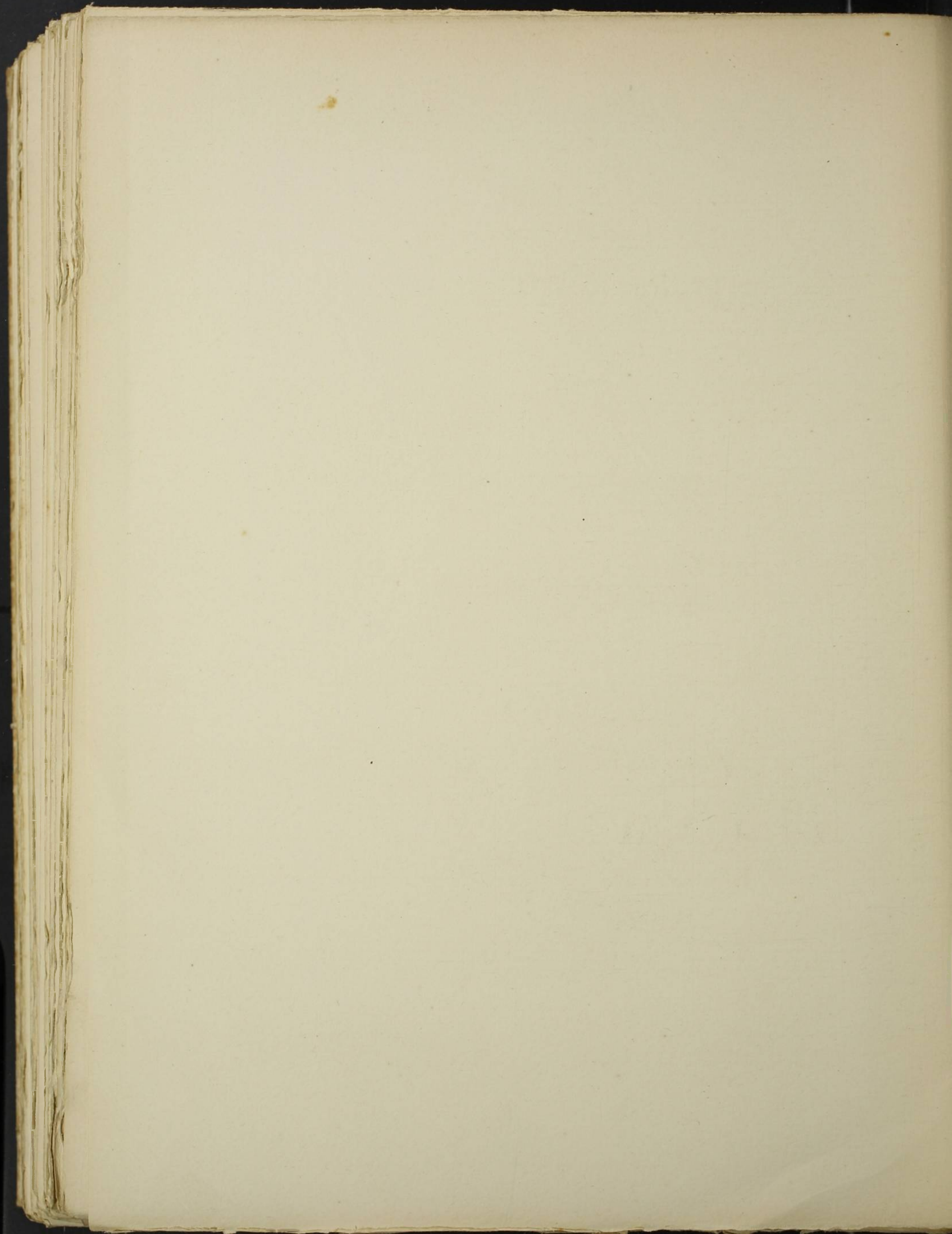
*Objet d'un songe, incroyable fragment,
Je te touchais, toi le mieux dévorant,
Chant retenu de la rumeur immense,
Destin perdu par ce que je devance
Avec cette aube et ce jour moins réels
Que les baisers, les serments, les jouissances
De cette fleur d'un sommeil éternel!*

*Ange des nuits, ôte-moi l'espérance!
Car la mémoire est à ma délivrance
Ce que l'abeille est à son propre miel
Quand elle boit, au fond de leur naissance,
Toutes les fleurs d'un sommeil éternel!*



HENRI SAUGUET

MÉLODIE
SUR UN POÈME
DE GEORGES HUGNET



La Chèvre-Feuille

poèmes de Georges Hugnet

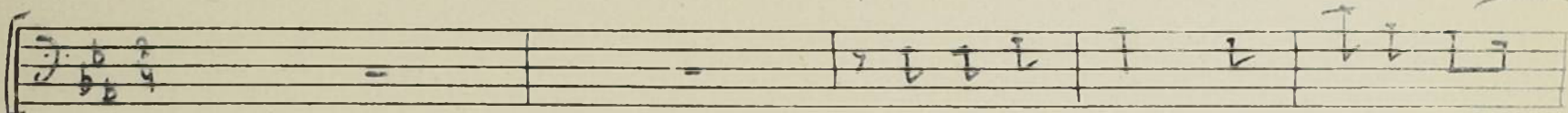
musique de Henri Languet

1944

III) Cache la fée

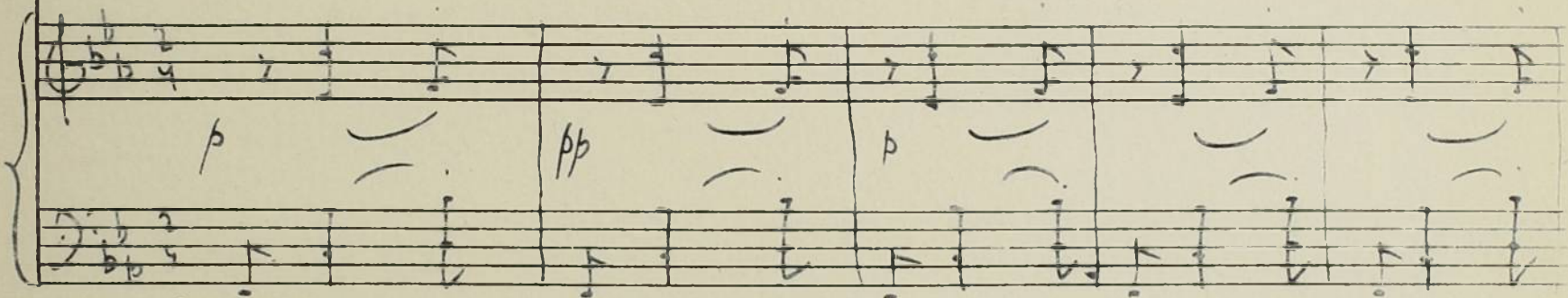
allant et balancé

p

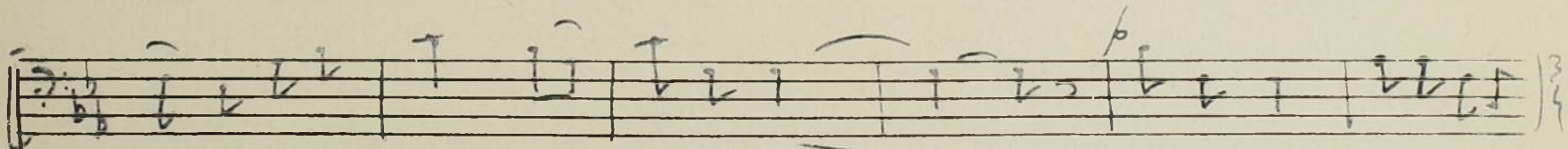


Cache la fée elle est à ta —

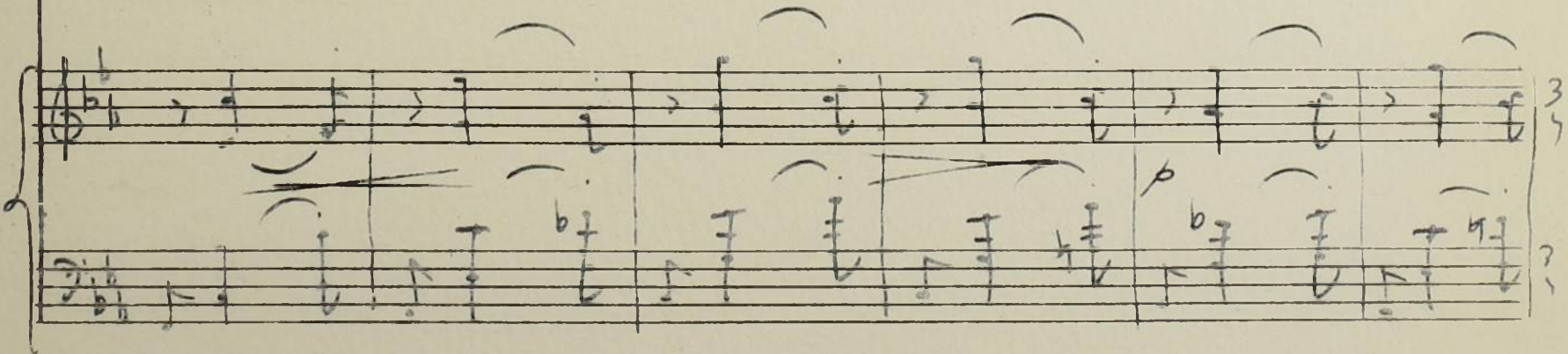
allant et balancé



Ped x Simile.



— ble. Bois tout ce vin man—ge ma part. — Le soleil ombre le ven—



- part ——— j'entends la mer battre la sa ——— ble.

Te livre ——— où le dé-sir s'éveille ——— le Ce fruit man-

quant un autre fruit Inspire le si-lence où bruit ——— la

l'ée aux reins de chèvre feuil — le. —

Ton ciel voit sa seu — le lu — miè — re dans

notre domai — ne fervent. Mon amour prend comme le

vent *Autour de toi tourne la ter* ————— *re.*

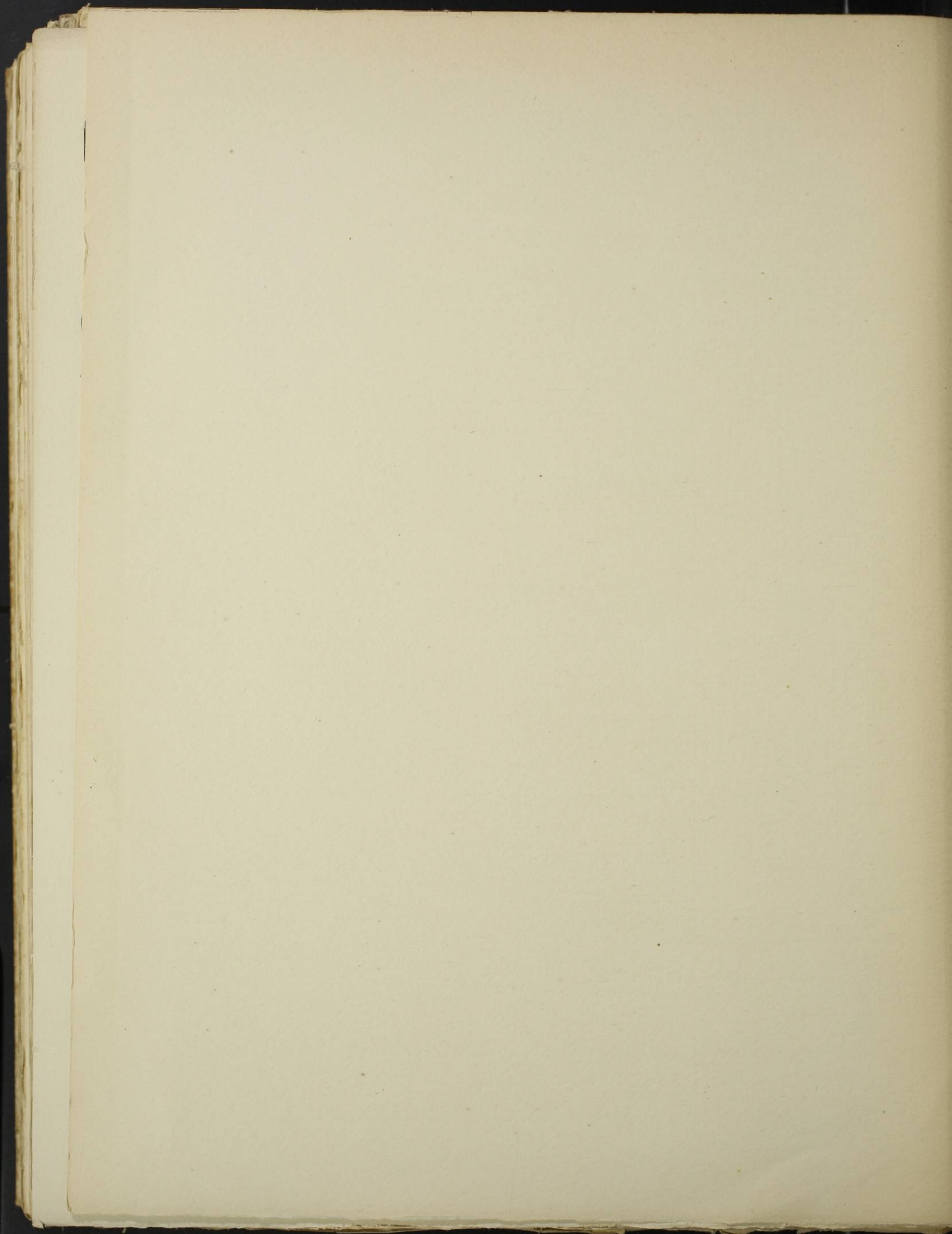
Paris, 16.8.44.

H. Langnet

GEORGES HUGNET

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Dessin, par JEAN-LOUIS BOUSSINGAULT <i>(Collection particulière)</i>	I
Fac-similé d'une lettre manuscrite d'ERNEST RENAN	28-29
Gouache, par JEAN HUGO	52-53
<i>(Collection Jean Hugo)</i>	
Dessin, par MARIANO ANDREU	94-95
Portrait de Charlie Chaplin par JEAN COCTEAU	154-155
Dessin, par JACQUES DUPONT	186-187
Gouache, sur un texte de Marcel Proust, par ROGER MOREL	206-207
Fac-similé d'une partition manuscrite de HENRI SAUGUET, sur un poème de GEORGES HUGNET	230-231



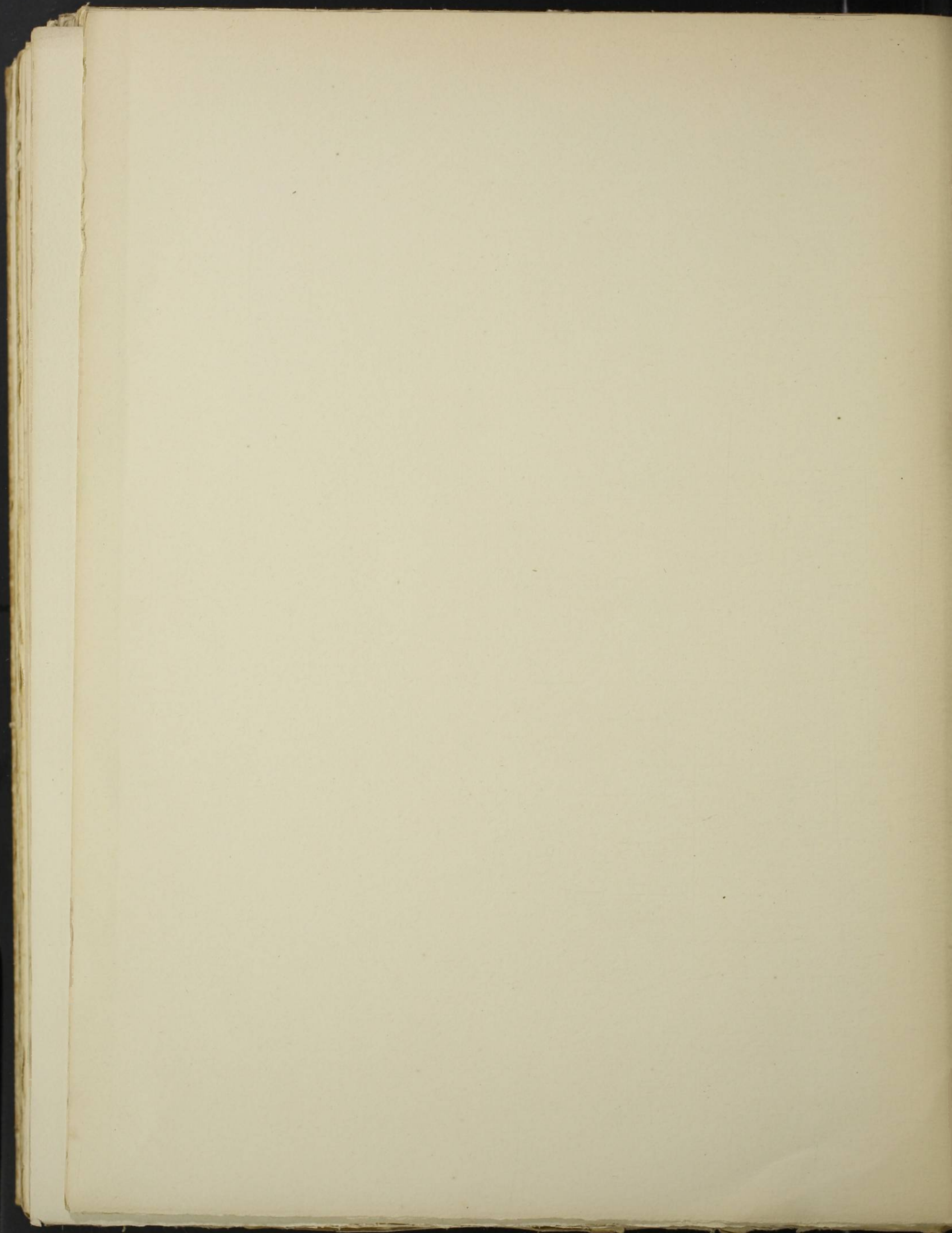
C E T R O I S I È M E C A H I E R D E
L A T A B L E R O N D E

A É T É A C H E V É D ' I M P R I M E R P O U R L A
T Y P O G R A P H I E P A R L ' I M P R I M E R I E K A P P
A V A N V E S (S E I N E) , E N J U I L L E T 1 9 4 5

L E S F A C - S I M I L É S D E S D E S S I N S E T D E L A
P A R T I T I O N M A N U S C R I T E O N T É T É E X É C U T É S E N
P H O T O T Y P I E P A R L E S A T E L I E R S D ' A R T D U V A L A
P A R I S . L E S F A C - S I M I L É S D U M A N U S C R I T D ' E R N E S T
R E N A N E T D E S G O U A C H E S D E J E A N H U G O E T
R O G E R M O R E L O N T É T É E X É C U T É S E N P H O T O T Y P I E
P A R L E S A T E L I E R S D ' A R T J E A N B R U N I S S E N A
P A R I S . L E S G O U A C H E S O N T É T É R E H A U S S É E S A U
P O C H O I R P A R L ' A T E L I E R L E C O L O R I S A P A R I S

L A C O U V E R T U R E E S T T I R É E S U R V É L I N
P U R C H I F F O N A U V E R G N E A L A M A I N D E S M O U L I N S
D E R I C H A R T - D E - B A S A A M B E R T (P U Y - D E - D O M E)

A U T O R I S A T I O N N ° 4 3 6 7



23843

